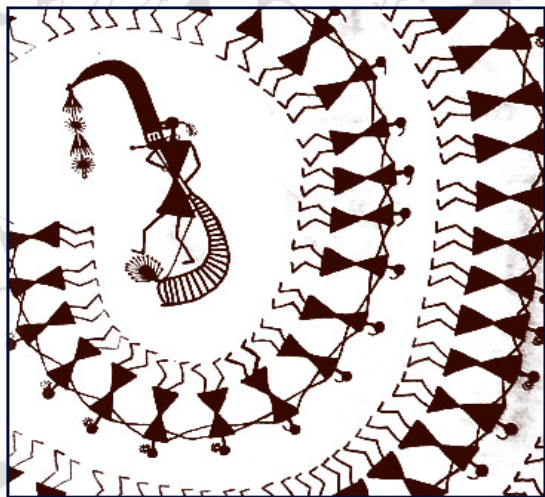


Allan E. Berger

VOICI LES MORTS QUI DANSENT

Nouvelles



éditeur **É**
L
P

Voici les morts qui dansent

ALLAN E. BERGER

© ÉLP éditeur, 2010
www.elpediteur.com
elpediteur@yahoo.ca

ISBN : 978-2-9811085-3-1

Illustration de couverture :
Jivya Soma Mashe, 2003 :
Danseurs Tarpa autour d'un musicien. Détail

Polices libres de droit utilisées pour la composition
de cet ouvrage : Linux Libertine et Libération Sans

ÉLP éditeur, le service d'éditions d'*Écouter Lire Penser*, un site dédié à la culture Web francophone depuis 2005, vous rappelle que ce fichier est un livre numérique (*ebook*). En l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel. En format PDF, ce livre a été conçu pour être lu sur un lecteur de livres numériques ou une tablette tactile. Toutefois, si vous souhaitez le lire sur votre écran d'ordinateur, nous vous conseillons, pour profiter pleinement du plaisir de votre lecture, de cliquer sur le « mode plein écran » dans le menu « affichage » d'Acrobat Reader.

Bonjour...

Les six nouvelles que vous allez lire sont nées d'un long roman sur lequel j'ai travaillé ces dernières années. Elles sont, pour la plupart, apparues à raison d'une par an, un trois cinq six petits dauphins giclant de la vague d'étrave de mon esquif, écumes de mes préoccupations devenues histoires, images pour la lanterne magique.

Leur origine commune (une traversée du pays des morts) confère à leur assemblage une homogénéité de bon aloi – vous pourrez comparer ce qui est comparable. Ensuite, elles ont toutes été apportées par des rêves ; et les rêves, comme dit l'autre à propos des palmiers, « c'est toujours bien » (Fontane).

Alors installez-vous, installez-vous confortablement, tandis que je chasse le jour. Je convoque maintenant les ombres, et ma toute petite lumière va éclairer, comme le pinceau d'un phare, la vaste caverne et ce qui y bouge. Regardez bien mes enfants, regardez ! Voici les morts qui dansent !

Table des matières

Les deux capitaines

Sur la chaussée

Sept coups

Les réprouvés

Rotenturm Pass

Le passage de Reichenberg

Les deux capitaines

I

Nous avons débarqué du train à la Fère, dans le nord-ouest de Paris, vers dix heures du matin. Nous avons cheminé toute la journée dans la campagne et les contreforts du massif de Saint-Gobain : Andelain, Épourdon, Saint-Nicolas-aux-Bois. Nous n'avions pas progressé très vite, car nous étions chargés : outre les éléments de base (duvets, tapis de sol, nécessaire de cuisine, boissons et nourriture), nous transportions encore de quoi circuler et vivre à l'intérieur des carrières souterraines de la montagne. Notre intention était d'y dormir au frais, d'y faire des photographies insolites, et de nous promener en journée dans la forêt.

Donc, en plus de tout le reste, nous traînions aussi des pieds photos, des batteries, des appareils avec leurs jeux de flashes, du carbure pour les lampes, des pics, des boussoles, des cartes, lampes torches, casques, et même des bottes ; bref, un barda de fou furieux, propre à nous faire fondre comme glace au mois d'août. D'ailleurs c'était l'été, bien chaud, avec un soleil en pleine forme qui nous avait allègrement cogné dessus pendant huit heures de rang.

Après avoir reposé nos jambes au bord des étangs de l'abbaye, nous avons repris nos charges et remontions péniblement la voie forestière qui s'en va grim pant au nord-est rejoindre la route dite du Mont des Vignes. Il y aurait, d'après la carte, une carrière sur notre droite, et nous espérions de tout notre cœur qu'elle fût encore accessible, car nous n'en pouvions plus, et la nuit venait. Nous recherchions un porche confortable, des galeries vastes et sèches, des sols propres, toutes choses que nous devions trouver entre les cotes 150 et 175, au bout d'une espèce de tranchée. Arrivés à la bonne altitude, nous quit tâmes le chemin pour aller fouiller les bois. Ce ne fut pas une mince affaire.

Cette tranchée, qui servait jadis à charrier les pierres extraites du banc calcaire, n'était plus qu'une maigre

ravine encombrée de broussailles, presque indiscernable du reste du terrain. Nous allâmes nous perdre trop haut ; nous revînmes sur nos pas, puis nous tournâmes à gauche, à droite, nous fîmes des boucles, des huit, des spirales, sans jamais rien trouver.

Il était bientôt vingt-deux heures trente, et nous avions sillonné le coin dans tous les sens, en pure perte. Nos lampes éclairaient des nappes de brume ; le bois y perdait ses particularités, de sorte que nous ne savions plus distinguer les secteurs que nous avions prospectés de ceux qu'il restait à faire. Tout devenait plat, sans consistance. Il n'y avait rien qui eût ressemblé à un creux, à un front de taille, sans même parler d'un porche.

Nous étions donc prêts à laisser tomber et à continuer dans la nuit jusqu'à un endroit nommé la Taille Madame, qui semblait être, d'après la carte, truffé de caves, lorsque mon camarade avisa un trou dans le sol, juste assez gros pour nous laisser passer. Nous posâmes les sacs, et, nous penchant sur l'ouverture, reniflâmes une prometteuse odeur de calcaire humide. Il y avait même un petit courant d'air froid qui s'en échappait. Bon signe !

Je descendis en premier. Une glissade entre de gros blocs disjoints, puis une courte reptation sur un cône de gravats, m'amenèrent bientôt devant la rassurante vision d'un plafond lisse et sain, au-dessus d'un sol libre de tout débris ; j'étais dans une petite salle, dont les murs creusés en dents de scie ne présentaient aucune fissure. J'appelai le camarade, qui me passa les sacs et atterrit à leur suite, tout heureux de la bonne aubaine, et prêt à fêter la trouvaille en débouchant, toutes affaires cessantes, une des nombreuses bouteilles que nous avions transportées depuis le matin.

À bien y regarder, l'endroit n'était pas si luxueux que je l'avais cru d'abord. On ne pouvait s'y tenir debout, le sol accusait une légère pente, et un brouillard de condensation nous enveloppa en moins d'une minute : au temps pour les courants d'air. Tandis que mon ami s'affairait sur un bouchon, j'allais faire un tour dans les tunnels, avec l'intention de trouver un meilleur gîte. Mais, aussi bien à gauche qu'à droite, je tombai en moins de vingt mètres sur des effondrements infranchissables. Seul un chat aurait pu s'y faufiler, ou des ratons-laveurs, dont c'est le territoire. Il faudrait nous contenter de notre caveau pentu.

II

Les carrières sont d'un autre monde, qui nous parle de la mort. Mort des coquillages et des petits organismes dont les multitudes composent cet effarant cimetière qu'est un banc de calcaire ; mort des hommes qui ont travaillé dans les galeries, mort de leurs idées là-dehors, et souvent aussi de leurs noms, que le temps efface des tombes, mais que les parois nous livrent au hasard d'un petit dessin, d'une date, ou d'une signature griffonnée au noir de fumée. Mort, aussi, des soldats de la Grande Guerre, qui ont investi ces galeries, et qu'on a délogés au gaz, à l'obus brisant, au lance-flammes.

La nuit règne. Malgré nos lampes, elle enveloppe nos esprits dans ses voiles, et les engourdit. Des racines pendent par les fissures du plafond, longs filaments de monstres tâtonnant à la recherche d'une nourriture, inquiétantes anémones de mer ; leurs frôlements sont arachnéens. Nous errons là-dessous, timides comme dans une nécropole, impressionnés par le souffle de grands mystères diffus. Quand, en petit nombre, on y vient dor-

mir, on se sent vampires en une crypte ; on en prend l'attitude. Le dormeur devient gisant.

On s'installa. On se déshabilla. On se mit même en slip, dans l'idée de se rafraîchir après la suée du jour. On but, on se saoula un peu. On se rhabilla avec du sec, on saucissonna. On but encore. Je fis une ou deux photos du banquet. Puis on visita l'endroit en détail. Ce fut vite vu. Sur les murs couraient des câbles électriques. Il y avait des flèches noires surmontées d'inscriptions en gothique ; elles indiquaient un poste de communications, une infirmerie, la cagna du chef, ainsi qu'une inquiétante *Artill.munit...* dont le reste du texte avait été volatilisé par l'impact d'un projectile. Bon, nous ronflerions à proximité d'un stock d'obus rouillés, ce ne serait pas la première fois. Nous nous faufilâmes dans nos duvets déjà glacés, et bûmes un dernier coup. Deux minutes plus tard, nous dormions.

III

Ç'avait été un sommeil sans rêves, lourd de tout le vin que j'avais ingurgité ; sombre et un peu épuisant. À un moment, je m'étais réveillé. J'avais tâtonné à la recherche de ma gourde ; j'en avais bu trois longues gorgées fraîches

et délicieuses. Il était deux heures quarante. Je m'étais recouché dans le silence merveilleux de la terre. Et voici ce qui est arrivé.

Dans la nuit j'entendis des pas, et les échos d'une conversation provenant de la galerie de gauche. Je me réveillai à moitié. Deux jeunes hommes bavardaient. Ils discutaient dans un allemand d'une pureté extraordinaire, et je les comprenais... Ils parlaient d'une permission repoussée, et de la noblesse qu'il y avait, pour les derniers rejets de l'ancienne aristocratie prussienne, à servir aux premières lignes, dans les conditions mêmes de la troupe, et en France.

Ils m'enjambèrent dans le noir... À l'instant même, je me redressai : qui pouvait se promener ainsi, sans lumière, dans un lieu plein d'obstacles ? Les deux personnages m'ignorèrent et continuèrent leur chemin. Ils s'enfoncèrent dans la galerie de droite ; les échos réverbérés de leur pas brouillèrent peu à peu leur conversation... J'allumai ma lampe ; le son fut coupé net.

L'esprit battant la campagne, j'ai longtemps épié la carrière. Pour la première fois de ma vie, et alors que rien ne m'y avait jamais disposé, je m'étais pris à imaginer la pré-

sence de fantômes... Je dors, j'entends marcher des gens dans le noir, et ils parlent allemand dans une grotte qui a été habitée par des soldats allemands ; ils m'enjambent et puis s'en vont : alors quoi ?

Bien sûr, en me recouchant, je me suis dit « ce n'est qu'un rêve », mais cela n'a pas suffi...

Dans mon duvet, les yeux grand ouverts dans le noir, j'ai vu cette carrière comme une tombe. Et dans cette tombe, les échos de deux jeunes hommes, lieutenants ou capitaines, morts dans ce trou sans jamais avoir revu le jour... Deux êtres que j'avais senti droits ; le sang neuf de l'Allemagne, une jeunesse pleine d'un honneur serein. Des gens que j'aurais aimé rencontrer, car j'avais décelé, dans leur conversation, de la candeur ; et la candeur est rare et belle.

IV

Le lendemain je n'en parlai pas. Nous pliâmes notre barda et sortîmes de cet endroit bizarre. Il faisait beau, l'air était frais, avec cette lumière de cathédrale que filtrent les hêtres dans le silence des grands bois d'an-

cienne race. Il n'était pas sept heures du matin, nous avions déjeuné sur la mousse et nous étions maintenant en route, continuant le chemin de la veille.

Nous étions tout juste parvenus sur le plateau quand nous rencontrâmes deux vieillards qui avaient une allure de coureurs des bois, équipés pour la broussaille. Ils semblaient avoir surgi directement des taillis sur notre gauche, et s'apprêtaient à traverser le chemin pour s'enfoncer à droite, quand ils nous avaient aperçus. Ils s'arrêtèrent et nous regardèrent venir, légèrement étonnés.

Je ne sais toujours pas qui étaient ces gens, même si aujourd'hui j'ai ma petite opinion. En tout cas, ce n'étaient ni des forestiers ni des gardes-chasse, et ils n'avaient pas non plus de panier pour les champignons. Enfin, ce n'étaient pas des braconniers, ils ne nous auraient pas attendus. Ils portaient sur leur dos des sacs extraordinaires, informes, verdâtres et tout rapiécés. L'un d'eux promenait une antique paire de jumelles en bandoulière.

Ils voulurent savoir d'où nous venions et où nous allions, et nous conseillèrent en guise de camp de base une carrière large et saine d'où nous pourrions rayonner, au cœur d'un secteur ancien qu'ils dirent très agréable à visi-

ter. Surpris néanmoins de nous voir dans ces bois de si grand matin, ils ne purent s'empêcher de nous demander, avec bien des excuses pour tant de curiosité, où bon sang nous avions bien pu passer la nuit. Quand je le leur dit, et que nous montrâmes sur la carte l'endroit exact de notre campement, ils se regardèrent en coin.

« Vous avez découvert, en pleine nuit, un accès encore praticable ?

— Oui, mais il faut dire que nous étions très motivés !

— Vous avez eu du mal à le trouver, je présume ?

— Nous allions abandonner quand le camarade a presque marché dedans.

— Vous avez eu de la chance... Ce sont les pluies de l'automne dernier qui l'auront rouvert. Vous seriez venus il y a un an, vous auriez fait chou-blanc.

— C'est curieux, pourquoi l'aurait-on remblayé ?

— Mais... personne n'a rien remblayé ! C'est la guerre, mon jeune ami, qui s'est chargée de ce travail. La première guerre mondiale... eh oui... »

Ils restèrent silencieux un petit instant. Finalement :

« Savez-vous qu'il y a une légende à propos de cette carrière ?

— Tais-toi, on va passer pour des imbéciles !

— Ah messieurs, certainement pas, au contraire ! Allez-y, racontez ! »

On s'assit sur un hêtre couché, et l'on fit circuler un paquet de cigarettes. Dans une flaque de lumière qui caressait le tronc, des mouches sommeillaient au soleil. Tout était silencieux, d'une grande sérénité. Jamais moment ne fut plus favorable au déploiement d'une belle légende forestière. Le plus jeune conta l'affaire, tandis que l'autre nous observait.

C'était l'histoire de deux frères d'un même régiment, que la grande offensive allemande de mars 1918 avait propulsé dans les environs de Noyon, et que l'obstination teigneuse de la dixième armée française, celle de Mangin, avait repoussé jusque sur les hauteurs de Saint-Nicolas. Les Allemands y logeaient dans un ensemble de carrières, qui avaient servi jadis à la construction de l'abbaye. Là exactement où nous avions dormi.

Chacun des frères avait commandé jusqu'alors une compagnie différente, mais la contre-offensive des Français, en septembre 18, les avait ratatinées toutes deux au point qu'elles n'en auraient vraisemblablement formé plus qu'une lors de la prochaine refonte des effectifs.

Ils s'étaient retrouvés dans le même bois, à se partager les rênes d'une troupe harassée mais féroce, qui comprenait même, précisa le plus vieux, quelques anciens de la bataille « de l'Empereur ».

Pour la seconde fois, les permissions avaient été annulées. « Ce n'était pas très étonnant. Tout le monde savait que ça allait chauffer bientôt ; ce n'était pas le moment d'aller se prélasser à Berlin... Les combats pour la défense de l'Ailette avaient été terribles. La remontée française, le long de l'Oise, meurtrière. Les positions allemandes dans le massif de Saint-Gobain étaient de jour en jour plus difficiles à tenir. »

Le 5 septembre, les Français sont à Chauny ; le 8, les Allemands se replient derrière la ligne que l'on appelle Hindenburg, et qu'ils appellent Siegfried. Mais ça ne suffit toujours pas : le 12 octobre, ils doivent se replier encore, et abandonnent la forêt en semant quantités de pièges. Peu

avant cette date, des obus de gros calibre sont tombés sur les cavées de Saint-Nicolas, et en ont fracassé les entrées.

Ces carrières ont été habitées par toutes sortes de combattants, venus des quatre coins de l'Empire. « Elles en ont vu de toutes les couleurs, savez-vous ? » En 1917, leurs plafonds ont tremblé lorsqu'un lointain grondement, retransmis par la dalle calcaire qui résonna comme une peau de tambour d'un bout à l'autre du massif, annonça la destruction du donjon formidable de Coucy. Déjà, en 1915, les bois et les collines de la région avaient frissonné sous les rugissements d'un affreux canon, plus gros encore que ce fameux Pariser, « l'engin à Guillaume » qui avait bombardé la capitale ; aussi terrible que les obusiers M42 *Dicke Bertha* qui avaient écrasé les forts de Namur, de Maubeuge, Verdun, Ypres et Anvers : le canon de Coucy-Basse, qui était mû par un moteur monstrueux de 220 tonnes. Cette chose tirait des obus de 750 kilos sur Villers-Côterets, Compiègne, Oulchy... Chaque fois qu'il avait tonné, on avait fait sauter des stocks de poudre à côté d'une réplique en bois nichée à quelques kilomètres de l'original, afin que celui-ci ne fût pas repéré par l'aviation ennemie, et détruit.

V

Des frères que le ressac d'une vaste bataille rassemble sous un abri ; les cas sont rares, et attendrissent le cœur des combattants qui voient deux hommes d'un même rameau tomber dans les bras l'un de l'autre au milieu de l'horreur ordinaire. Un exemple célèbre est celui des Jünger qui se retrouvent, sous les bombes, dans un abri déchi-queté de la Somme.

Les guerriers de Saint-Nicolas ont aimé ces deux capitaines ; ils les ont regardés vivre, et, plus tard, ils se sont rappelé les circonstances de leur mort.

« Donc, devant la pression de l'ennemi, les deux officiers reçoivent l'ordre de faire évacuer les carrières. On détruit les papiers, on laisse les munitions trop lourdes, on n'emporte que l'indispensable »...

Les soldats se rassemblent, groupe après groupe, et partent dans la nuit incendiée, sur les pas des guides. Les deux frères restent en arrière, jusqu'à ce que tout le monde soit dehors. Bientôt, ils ne sont plus que trente hommes dans les galeries, occupés à miner l'endroit.

Et puis, à l'aube d'une journée de retraite, des projectiles s'abattent sur les entrées, et en fracassent la dalle de ciel. La trentaine de guerriers qui n'ont pu sortir se retrouve piégée par une succession d'effondrements qui soufflent toutes les galeries, n'en laissant aucune intacte... « sauf, de place en place, un petit morceau comme celui dans lequel vous avez dormi »...

Dehors, les survivants regardent impuissants les nuages de poussière qui fusent des fractures du sol. Ils se détournent de la tombe et de ceux qu'elle vient d'écraser, les trente camarades et leurs deux capitaines, ensevelis dans le même instant de fureur rouge. Ils prennent leur chemin. Ils emportent avec eux ce moment triste, sous la conduite d'un caporal assombri et terrifié.

« Eh bien, on va vous laisser maintenant. Vous voyez, les enfants, il est très important de ne pas oublier les histoires. Vraiment... Des tas de choses peuvent en dépendre ; des petites, des grandes... Chacune d'entre elles peut être, pour quelqu'un, ce qu'il a de plus précieux au monde.

— Oui, il y a des gens qui ne survivent que grâce à des souvenirs, et à des auditeurs. C'est surtout des vieux, évidemment...

— Oh là là, mais qu'est-ce que tu racontes encore ?

— Oui d'accord, on ferait mieux d'y aller. Bien content de vous avoir rencontrés.

— Allez, et bon séjour dans ces bois merveilleux ! Amusez-vous bien ! »

« Adieu... Adieu... » Mon camarade n'en revient pas ; il me chuchote : « Est-il possible que des types comme ça existent ? »

Dans le silence de la forêt, nos esprits s'attardent sur ce que nous venons d'entendre. Une tragédie parmi des millions, et certainement pas des pires, mais voilà : celle-ci a survécu. Grâce, tout d'abord, aux rescapés de la troupe, qui ont regardé vivre et mourir leurs deux jeunes capitaines. Grâce à vous, ensuite, qui lisez cette histoire, et vous en souviendrez peut-être ; ainsi les deux frères ne disparaîtront-ils pas tout à fait. Ils ont, d'une manière ou d'une autre, résisté à cette faucheuse qui nous guette. Et même, peut-être font-ils encore aujourd'hui l'école buissonnière.

En somme, qui étaient ces deux personnages qui nous ont confié cette histoire ? Et, bon sang, que s'est-il passé la nuit dernière ?

Dans le silence de la forêt, nos esprits s'attardent sur ce que nous venons d'entendre. Une tragédie parmi des millions, et certainement pas des pires, mais voilà : celle-ci a survécu. Grâce, tout d'abord, aux rescapés de la troupe, qui ont regardé vivre et mourir leurs deux jeunes capitaines. Grâce à vous, ensuite, qui lisez cette histoire, et vous en souviendrez peut-être ; ainsi les deux frères ne disparaîtront-ils pas tout à fait. Ils ont, d'une manière ou d'une autre, résisté à cette faucheuse qui nous guette. Et même, peut-être font-ils encore aujourd'hui l'école buissonnière.

En somme, qui étaient ces deux personnages qui nous ont confié cette histoire ? Et, bon sang, que s'est-il passé la nuit dernière ?

Sur la chaussée

Personnages : Voltaire, Socrate, le chœur des vieillards, le narrateur.

« Jésus-Christ, Jésus-Christ ! » La main balaie l'air, et puis : « Laissez-moi mourir en paix ». Condorcet propose une version différente : « Au nom de Dieu, monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là, et laissez-moi mourir en repos ! » Sur quoi le curé, sifflant d'indignation, signifia au mourant qu'il refuserait l'inhumation. Mais lui n'entendait déjà plus, et dérivait en altitude.

I

Il est debout au milieu de l'eau, et, chose étonnante, il marche sans s'y enfoncer. « Allons bon ! Un miracle, à mon âge »... En regardant mieux, il voit qu'il se tient sur

une longue chaussée submergée, large de deux pas, qui file, droite comme une flèche, se perdre à l'infini. Et juste dans l'axe, derrière la courbure de l'horizon, s'élève un édifice d'une puissance sauvage, blanc, triangulaire, enjuponné de nuages, que la distance voile d'irréalité. Un gigantesque poignard brandi vers les étoiles.

« Bon sang, quelle chaleur ! Ah, mes pauvres yeux... »

Le chœur des vieillards :

« La lumière de deux soleils, réverbérée dans les vaguelettes, lui éclabousse les rétines de papillons incendiés. Le crâne vrillé, il sent venir l'ophtalmie, sa vieille compagne de tant d'hivers interminables... »

« Ah, les terribles hivers... À n'en plus pouvoir écrire, bon sang ! Du coup, je dictais, dictais, dictais tout le temps ; et m'enrouais à force de dicter, ce qui n'arrangeait rien... Ma voix de crapaud me vient tout simplement de là... On est puni par où l'on a péché... J'ai trop parlé ? je croasse ! »

Il avance, il fait deux pas. Ses souliers gargouillent et font des bulles. L'eau est presque chaude ; c'est un peu

désagréable. « Mais enfin, qui me dira ce que je fais ici ? Où sont les autres ? Où est passée la ville ? Où est Paris ? Ceci n'est pas un rêve, je le sens, alors quoi ? »

Il se retourne, et bondit de frayeur !... Juste derrière lui se dresse une affreuse stèle toute noire, décorée de grimaces, avec une espèce de porte taillée dedans. Il s'en approche, encore mal remis, et cherche une poignée, curieux de savoir ce qu'il y aura derrière... Il appuie sur la roche, souffle, pousse, tire, mais ça ne veut pas bouger.

Il veut s'adosser à la chose, mais elle est toute brûlante, bombardée sans cesse par les photons des deux astres qui rôdent, l'un près de l'horizon, l'autre presque au zénith.

Pas moyen de se faire un peu d'ombre, bien entendu, et, voyez-vous ça, il n'a pas de chapeau pour se protéger. Misère ! Alors il s'assied, le cul dans l'eau. Il la goûte, car il est curieux ; Dieu qu'elle est saumâtre... Il retire sa perruque et s'évente le visage... « J'ai une perruque ? Je suis tout habillé ! Et joliment, encore... Comme si j'allais dîner en ville ! Alors là c'est net, je rêve... Ceci dit, dois-je désirer me réveiller ? »

Pourquoi faire, en effet ? Pour retomber sur le fichu curé ? Pour se faire harceler par des gens faux à l'haleine

pénible, et qui vous chuchotent des infamies ? « Rapaces ! » Avec leurs petits yeux de dévots, leurs mains qui volètent. « Rapaces ! Rapaces, rapaces, rapaces, rapaces ! »

« ...Et si j'étais mort ?... Et si j'étais mort ? »

Il ne sait pas, bien entendu, ce qu'est le *désaide*, ce désarroi de l'impuissance qui accable les nourrissons, mais il le ressent bien fortement. Seul, perdu dans un monde incompréhensible, au milieu d'un océan immense et calme, dominé par deux étoiles, avec, à l'horizon, cette sauvagerie laiteuse, cette lame qui déchire le ciel. Et la chaussée étroite au milieu de l'abîme, qui semble y conduire.

Alors il se redresse, « lève-toi et marche, comme dit l'autre » ; il ricane. Il fourre sa perruque dans une poche de son habit, réfléchit deux secondes, et tombe la veste. Il se glisse la tête dessous comme sous une tente, ajuste le col pour qu'il tienne sur son front, se boutonne sous le menton, et le voici en route. Mais ses souliers à boucle, que l'eau travaille peu à peu, commencent à lui faire mal. Énervé, il les ôte et les envoie voltiger. Ils tombent dans l'eau, plif, plof... trois bulles, et puis plus rien.

« Trois bulles et puis plus rien ! Que restera-t-il de ma mémoire, bientôt ? La mort, elle engloutit les êtres ; elle

ronge les souvenirs. Trois bulles, le temps d'une apothéose, d'une ultime réédition, de quelques notes en bas de page, et puis plus rien... Une guerre, une révolution, ou simplement l'érosion du temps qui passe sur les statues, les humains qui changent de langue, et me voilà aussi obscur que le lointain Homère ; et bientôt, le néant, l'anonyme, l'argile indistincte »...

« Qui me dira pourquoi j'ai vécu ? Où trouverai-je enfin les réponses ? Je ne me souviens même plus du visage de mon Émilie »...

Le chœur des vieillards :

« Mort, le temps n'existe pas. La montre de Voltaire lui raconte des heures insensées. Il ne sait pas qu'il a marché toute une demi-journée, car il ne ressent aucune lassitude, juste la chaleur épouvantable. Mais le soleil du bas lui fait signe depuis une autre place. »

« Quand il aura fait un tour entier, voilà ma journée ». Pour ne plus larmoyer, il s'est fait une espèce de filtre avec la dentelle de ses poignets, qu'il a serrée autour de sa tête comme un bandeau de Colin-maillard, et il marche ainsi,

sans ressentir ni faim ni soif. « Voilà bien, n'est-ce pas, la preuve que je ne vis pas. Et comme aucun rêve ne saurait durer autant, je dois admettre enfin que je suis absolument mort »... « Au fait, quel est mon visage ? »

« C'est bien moi, il n'y a pas à dire. Et cet édifice qui recule à mesure que j'avance, à quoi ça rime ? On l'a monté sur rames ? Il a des roulettes ? On s'amuse de me voir marcher ? On ricane en coulisse, peut-être ! »

Toute sa vie, il n'a su ni où aller ni pourquoi ; tout au plus a-t-il tenté d'en maîtriser le cours, sans bien y parvenir... Est-ce donc une nouvelle mort que cette chose blanche immense vers laquelle il marche ?

« Aile d'un ange gigantesque, foudroyé,
Au fond de l'océan le bras tendu en l'air
Comme un triste appel jeté au ciel désert ;
Terrible solitude du titan noyé ! »

Voltaire considère un instant ce qu'il vient d'énoncer...

« Tatitutu, tatitata... Voilà que mes alexandrins tirent à mitraille. D'où me vient cette épouvantable strophe pleine d'allitérations tartignolles ? D'ailleurs, ça manque de pieds. Mon Dieu, si je puis dire, j'ai bien baissé ! »

Plus tard cependant, l'humilité lui vient, sous le ciel immense et vide, dans cet endroit si plat, si indifférent que chaque pensée y résonne comme un coup de tonnerre, inscrivant dans les nuages et sur les brumes de l'horizon les conséquences les plus lointaines de son imagination.

« Ô Dieu, où es-tu ? Où es-tu Émilie ? Mon Émilie mon seul amour ma raison d'être, comme je t'ai aimée ; comme je t'aime encore, mon infidèle ! »

Le chœur des vieillards :

« Et Voltaire s'en va, criant vers les astres, pleurant sur le chemin au milieu de la mer ; il se dépouille, c'est toujours douloureux. »

II

« Par tous les dieux de l'Olympe ! Qu'est ceci ? Et où est passée la ville ? » Il vient juste d'arriver. La mort a été douce, la fin comme un sommeil. Il s'était senti plonger dans une grande paix, de celle des ventres des mères. Il savait, bien sûr, que la vie ne finit pas avec le corps, sans toutefois avoir idée ni du pourquoi, ni du comment. Tout

cela avait été un grand mystère... « et le reste encore ! » Ceci dit, il a les pieds dans l'eau.

« Quel est donc cet endroit ? » Il fait un tour sur lui-même ; il prend connaissance de la calme étendue liquide ; il regarde la chaussée sur laquelle il a été déposé, qui fend l'eau jusqu'à l'horizon comme le trait d'un javelot ; il ne manque pas de constater la présence, à moins d'un stade de distance, de l'édifice monstrueux qui jaillit de la mer, large au-delà du concevable, immense comme le glaive d'un dieu planté dans la chair de la planète.

Il lève la tête au ciel. Il voit des nuages accrochés en écharpe autour des parois. Il lève encore plus la tête ; il distingue des étoiles, mais ne trouve pas de sommet à cette architecture. Le soleil est à son zénith, et un peu d'ombre serait la bienvenue. Il décide d'aller inspecter ce qu'il pense être un monument, un temple, pour y trouver peut-être un trou dans lequel s'abriter, et aussi découvrir, s'il se peut, ce qu'il y a de l'autre côté.

L'ensemble ne lui rappelle rien de connu. Aucune légende, aucun rêve n'a jamais décrit, pour ce qu'il en sait, un tel endroit. Ce qui s'en rapproche le plus appartient aux textes d'Homère, dans l'ambiance qui se dégage de

l'île de Circé... En fait, il a l'impression fort désagréable de rêver mal ; comme s'il marchait à côté de son corps. Car tout ceci : la mer trop plate, la chaussée trop rectiligne, la chose blanche trop immense, et l'horizon beaucoup, beaucoup trop courbe, lui sont, somme toute, si étrangers qu'il ne peut espérer les appréhender de suite. Il lui faudra du temps. Il faut s'appriivoiser.

Il s'assied un instant dans l'eau, et mouille son front, son crâne presque chauve. Il boit un peu mais ce n'est pas très bon. Il pose un instant son regard sur la masse énorme devant lui, se demandant s'il en est aussi près qu'il l'a cru d'abord ; puis il se retourne pour épier l'autre horizon et y chercher s'il n'y aurait pas quelque point, bâton dressé, colonne, stèle, borne, que sais-je, enfin quelque chose qui donne un sens à cette folie de chaussée droite, et qu'il n'aura pas remarqué auparavant. Mais il ne voit rien. Sauf, peut-être...

« Qu'est-ce donc que cette petite pattouillette de mouche qui vient d'apparaître ? Un effet de mon désir d'apercevoir du vertical de ce côté-ci, qui est trop plat, trop nu, trop vide ? » Non non, l'insecte noirâtre semble bien réel. Mais aura-t-il le courage d'aller voir ce que c'est,

alors que tout son corps crie après un peu de fraîcheur ?
Mieux vaut aller explorer l'autre édifice... Ou pas ?

Le chœur des vieillards :

« Socrate n'a toujours rien décidé. Il reste assis dans l'eau, et regarde avec étonnement l'être bizarrissime qui s'avance à sa rencontre : juché au sommet de deux maigres jambes glissées dans une improbable paire de collants rouges surmontés d'une culotte indéfinissable, une espèce de paon brodé arborant un épouvantable jabot blanc tout bouillonnant de friselis hisse au sommet de sa tête de macchabée la démentielle défroque d'une chauve-souris bleu-nuit. L'effet est effroyable... »

« Bon sang, se dit Socrate, voilà que j'ai peur, soudain... De quel monde extravagant peut bien provenir un tel bipède ? Va-t-il m'attaquer ?

— Que voilà une belle gargouille, songe Voltaire ; j'espère que ça ne mord pas... » Car Socrate, nous dit Érasme, était aussi moche qu'un silène.

Socrate se lève, et va pour saluer l'inquiétant personnage, quand ce dernier lui croasse à la figure : « BONJOUR MON AMI... COMPRENEZ-VOUS LE FRANÇAIS ?

— Je je je je... Hou quoi ???

— Allons bon. MOI FRANÇAIS. (Et Voltaire se tape la poitrine, ce qui le fait tousser)

— Enchanté ! Moi Socrate !!! Réjouis-toi !¹

— Je n'y manquerai pas... SOCRATE ? VOUS ÊTRE SOCRATE ?

— Je crois bien que oui ! Si vous pouviez ne pas...

— MAIS VOUS ÊTES MORT !!!

— Je pense être au courant. S'il vous plaît, pourriez-vous...

— Mille pardons ! Mille pardons ! » s'écrie Voltaire qui s'incline et se redresse deux, trois fois de suite, tout en gesticulant et en tournant sur lui-même tant il est excité par cette rencontre. On dirait un automate d'oiseau qui picore. Socrate recule, interloqué.

1 Salut ! Adieu ! Réjouis-toi ! C.-à-d : Bonjour !

Et Voltaire, en pleine forme : « Je parle toujours trop fort, trop tôt, trop vite, trop tout ! Mais vous... Vous !... vous êtes mort depuis si longtemps !

— Pensez-vous, je viens juste d'arriver !

— Allons donc, vous êtes s... Ah bon ? ...Je ne comprends rien...

— Mais vous-même, monsieur Français ?

— Ça ne fait pas une demi-journée !... Mais comment... Mais pourquoi ?

— Ah tout est là ! Pourquoi, comment... Je n'en sais pas plus que vous.

— C'est égal. C'est un honneur immense que de vous rencontrer. Je n'aurais jamais cru... Excusez-moi, mais... Ha quelle émotion ! »

Voltaire s'évente avec sa perruque trempée, que Socrate lorgne comme s'il n'avait jamais rien vu de plus étrange. Et c'est un fait, il n'a jamais rien vu de plus étrange. On dirait un gros rat bouclé, blanc, au poil mouillé, et qui projette des nuages blancs. Car ce truc déteint ! Cependant, il faut se reprendre, le monstre a parlé. « Pardonnez-moi, vous aviez dit quelque chose ?

— Je disais : quelle émotion !

— Et moi donc ! Car j'ai eu beau vous voir venir de loin, vous m'avez surpris !

— Hô ?

— Mais dites-moi, quel est ce, comment dire euh... voyons, c'est un costume ?

— C'est mon habit, oui... C'est ainsi que l'on s'habille, à mon époque et dans la partie du monde où je vis. Pardon, où je vivais...

— Vous êtes équipé ainsi tous les jours ? Ah, peut-être étiez-vous un prêtre !

— QUOI ? Mais certainement pas ! Un prêtre ? Mais jamais de la vie ! Non non non, ceci est un costume civil... ci-vil... Enfin, un peu riche, peut-être, oui. Les pauvres gens sont vêtus avec plus de simplicité.

— Je vois. J'ai en face de moi un gros poisson. Serviteur...

— Ne raillez pas. Il y a plus gros, et comment, houlàlà ! J'étais un poisson moyen. Mais peu importe ! Socrate ! Socrate, ah vénérable Socrate ! Vous êtes réputé pour faire accoucher les gens de leur vérité. J'aimerais autant ne...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais d'où me connaissez-vous ? Je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer aucun de... aucun de vos semblables, je m'en souviendrais vous pensez bien. Vous habitez donc loin d'Athènes ?

— Assez loin, effectivement. Et, si je vous connais, c'est parce que vous venez de mon passé... »

Socrate rêve un peu à cette nouvelle, puis : « De sorte que vous venez de mon futur ? » On sent tout de suite le type fort en maths.

« Je ne me l'explique pas, mais oui, répond Voltaire... Je viens du futur ! Ainsi, moi ! moi ! le vieillard chenu, plus ratatiné qu'une patate oubliée au coin d'un poêle ! Moi, le squelette ambulant, moi l'ancêtre, qui ai connu un passé dont on ne témoigne plus que dans les livres, car de mon vivant déjà j'étais démodé, je suis obligé d'admettre que je suis, sur l'échelle des temps, infiniment plus jeune que vous, mon aîné, mon modèle, qui êtes mort alors que vous aviez quoi... Soixante ans ? Le bel âge !

— Hoffff...

— C'est complètement fou ! c'est inexplicable ! C'est truffé de paradoxes... Alors oui, là, maintenant, j'en suis sûr : nous sommes morts tous les deux !

— Tiens donc, parce que vous en doutiez ?

— À la vérité, je ne savais pas trop quoi penser. J'avais quelques soupçons...

— Bon ; vous en voilà guéri. Ceci dit, moi, je crois que je suis le plus jeune.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Tout simplement parce que je suis né bien avant vous.

— Encore un paradoxe... Mais auriez-vous raison, par hasard ?

— J'espère bien ! Écoutez-moi, Français : moi je crois que vous êtes le plus vieux, car je fais partie de votre histoire, tandis que je vous connais à peine. J'en déduis que vous avez plus d'expérience, et que je suis un petit jeunot à côté de vous...

— Eeehh...

— N'est-ce pas ? Vous allez pouvoir m'apprendre des tas de choses insensées ! »

Voltaire réfléchit longtemps, la main sur la bouche.
Finalement :

« Au fait, excusez-moi, mais je ne me suis pas présenté, je me nomme Voltaire, pour vous servir bien véritablement. » Et il s'incline. La perruque, qu'il avait remise sur sa tête sans y prendre garde, tombe à l'eau et s'y étale, ondulante pieuvre blanchâtre. Socrate, dégoûté par ce truc, fait celui qui n'a rien vu mais le pousse d'un revers de pied. Fin de la perruque, qui s'en va rejoindre les souliers.

« Honoré (courbette). Mais je croyais que votre nom était Français ?

— Presque ! Je suis, comment dire ? Je suis français comme vous êtes grec...

— D'accord !

— Parisien comme vous êtes Athénien...

— Compris...

— Et Voltaire comme vous êtes Socrate.

— C'est donc cela... Et que faisiez-vous dans la vie, ami Voltaire ? »

Oooh, alors là, Voltaire réfléchit quelques bonnes secondes... Les mains aux tempes pour mieux faire le tri, il fouille... Il hésite entre philosophie – mais ce serait prétentieux... physique – encore pire ! ...Et poésie peut-être ? « Ah non j'ai trop honte de tous mes alexandrins »... Il s'avise en outre qu'il fut un historien fort convenable (« et copié »), un mécène très correct quoi qu'on dise, un pamphlétaire éblouissant, et aussi le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Ah, et alors, tout de même, n'oublions pas : consacré sur le théâtre par les comédiens et le public ! Oui oui, couronné sur scène, vous pouvez applaudir ! « Sans oublier la noble profession de pourchassé »... Tout ce fatras ne vaut pas trois lignes dans une nécro, pense-t-il exagérément.

Enfin, il se lance :

« Humble scribouilleur de peu de conséquence,
J'eus le front d'oser courtiser les muses ;
J'y réussis jusqu'à récolter la ruse,
La jalousie, les affronts, l'intolérance.

— La bonne vieille histoire...

— Ce n'est pas tout ! Car...

Aigri par tant d'impolitesses, je m'enfuis,
Et me fis une vie douce auprès d'une amie.

Sa mort vint tôt m'enlever à ces délices
Et me rejeta bientôt dans les supplices :
Intrigues à la cour, diffamation, calculs,
Jusqu'à ce que, voulant fuir cet enfer doré,
J'allasse prendre gîte en pays étranger,
Où une affaire me couvrit de ridicule.

— Non ?

— Si ! Tout le monde me disait que j'avais tort !
Comme je m'obstinais, on me jeta dehors.
Je fus jusqu'en Suisse, trouvai un éditeur ;
Des jaloux, des bourgeois, des oiseaux de malheur,
Fort ennemis du théâtre que je donnais,
M'envoyèrent bouler jusqu'au pays de Gex.
Là enfin je me fis une forteresse
Où je pus sans danger reposer mes fesses ;
À l'abri des envieux, mais non pas d'un frappé,
Je partageais mon temps entre ris et soucis...

— Mon bon ami, déclamez-vous toujours ainsi ?

— ???... Excusez-moi, je crois que ça m'a échappé ! »

Le chœur des vieillards :

« Ils ont bien avancé. L'édifice devant eux les surplombe de sa taille inquiétante. Espérons, n'est-ce pas, qu'il n'y aura pas de gardien, de monstre géant armé d'un gourdin, ni de gorgone ou de cerbère, tous engins qu'on verrait bien folâtrer à la base d'une si monstrueuse fabrique. »

Dans son ombre ils pénètrent, et en savourent la relative fraîcheur. C'est qu'ils ont le gosier sec, et depuis une heure ils n'ont parlé que des crus de l'Attique, du vin de Champagne, et d'un petit Bourgogne dont l'évocation les met en transe tous les deux. Auparavant, Socrate a chanté un lied de son pays, et encore avant, un péan en l'honneur des divinités. Pressé de participer, Voltaire a eu toutes les peines à échapper aux importunités de son nouveau compère. Pour finir, il lui a fait le vieux Lusignan, qu'il connaît par cœur pour l'avoir porté à la scène. Un croûton, ça il sait faire ; et puis, il a toujours eu « le plus grand succès dans ce rôle, le jouant d'après nature. »

Enfin ils s'arrêtent, et se reposent, assis dans l'eau. Socrate :

« Voltaire, qu'emportez-vous aujourd'hui ? Quel trésor précieux, ou quelle honte, se loge en votre cœur, au point

que même mort, vous l'avez encore ici, dans votre poitrine ? Oh mais, si vous ne voulez pas répondre, je comprendrai parfaitement !

— Il n'y a rien de plus simple, ni de plus naturel... Je retiens trois choses : d'abord que l'humanité ne rêve que de massacres. J'ai traversé des guerres, comme vous ; j'ai vu des batailles, comme vous ; mais je n'y ai pas participé, contrairement à vous qui fûtes hoplite, je crois ?...

— Huhu...

— J'ai vu que le voisin est toujours un ennemi... Sans oublier : le confrère ! Voilà pour mon dégoût. Mais – et c'est ce que j'emporte avec moi en second – j'ai vu que les hommes veulent la justice ; et j'eus le bonheur de combattre pour elle ; et de jouter ! Et de vaincre ! Ceci est ma fierté, mon oriflamme... Enfin, et là est mon plus pur trésor, j'ai aimé et j'ai été aimé... Je n'ai aimé véritablement qu'elle... » Son regard mouillé se perd dans un lointain doré, une poursuite dans les galeries d'un château à la campagne, des fous rires, un lit, la lumière sur le lit.

« Elle était donc bien extraordinaire ?

— Émilie ? C'était une philosophe...

— Une femme philosophe ?!!! » Ouh, Socrate a failli en tomber à la renverse !

« Et pourquoi non, je vous prie ?

— Mais parce que... (Socrate se prend les tempes) mais parce que... Ah mais dites donc, c'est moi l'accoucheur, c'est moi qui interroge !

— Et c'est moi le plus vieux, rappelez-vous ! Aussi bien, pas de commentaires, et un peu plus de tolérance, je vous prie. Du reste, je ne dirai rien de plus. Je voudrais juste penser en paix à mon amour perdu... »

Ils se remettent en route, et marchent un temps sans rien dire. Socrate, qu'on n'a pas habitué à un tel exercice, se gratte, soupire, observe la mer où il n'y a rien à voir, et, n'y tenant plus, éternue.

« À votre santé, dit Voltaire... Tiens, où est passé l'autre soleil ? Ah, je comprends. L'édifice le cache... Il est donc si tard ? Les heures galopent, par ici ; et puis, c'est qu'on bavarde, avec vous...

— Un autre soleil, dites-vous ? Je ne l'ai pas vu. Vous en êtes sûr ?

— Évidemment ! Il m'a assez illuminé les narines, toute cette journée. Il doit être là, derrière cette chose...

— Un second soleil... Mais quel monde est-ce donc là ? Où pouvons-nous bien être ? On ne dirait pas les Enfers, pourtant...

— Quelque part dans l'univers, je présume »...

Ils marchent encore un temps, clapoti clapota... Voltaire, soudain, stoppe net : « Dites donc voir, Socrate : je me pince, je respire, je ne me sens pas du tout mort, moi ! Même si tout devrait me prouver le contraire... Vous vous sentez mort, vous ?

— Moins que jamais, c'est un fait... Mais alors, si on est vivants, comment avons-nous été transportés ? Et puis... il y aurait d'autres mondes ?

— Des mondes ?! Des mondes ! Mais il y en a des myriades, mon cher... une infinité, peut-être ! Un certain Fontenelle a fait quelques remarques là-dessus dans ma jeunesse.

— Fontenelle, dites-vous ? Était-il digne de confiance, était-il sérieux ?

— Lui ? C'était un con ! Avec du talent, qui plus est...
Ce sont les pires...

— Ha ha ! J'entends... C'était un confrère ! »

Le chœur des vieillards :

« Le vent stratosphérique fait vibrer le sommet de l'édifice. Des cristaux de glace s'envolent par nuées, et tourbillonnent en cascade sur les façades. De là-haut, le monde apparaît si petit, que l'on voit l'horizon s'arrondir comme un chat qui dort. La mer est cuivrée par un soleil couchant, cependant que l'ombre gigantesque du bâtiment trace un signe diffus sur les nuages qui survolent, en troupeau paisible et tiède, le mince fil de la chaussée sur laquelle deux vieux microbes discutent de l'amour, du pinard, et des camarades du temps passé... »

Sept coups

« Qui se tient à la porte ? » Lui se tient à la porte, mais il se demande vraiment s'il fait bien. Journaliste stagiaire, il y a peu étudiant parisien, spécialement venu depuis Dakar pour interroger la bête, il ne sait plus soudain si c'est raisonnable. Car enfin, tout de même, là-dedans se tient une sorcière, dit-on. Alors il tend le cou. On dirait un poulet qui hésite. Il regarde dans l'ombre. Franchira-t-il le seuil ?

« C'est toi, toubab ? Viens ! » La voix est caressante et ironique ; elle sort d'un lointain qui gronde comme une caverne. Pourtant la bicoque n'est pas grande. « Allez, entre ! Ne reste pas planté là, tout le monde te regarde ! »

Il pénètre dans la maison. L'intérieur est calme et vaste ; ça sent le vieux cuir poussiéreux. Rangées contre les murs, des formes imprécises se contorsionnent. Il s'avance,

accommode sa vision à l'ombre ; il voit des singes, immobiles. Des statues. Il voit aussi des antilopes, des taureaux, et puis des oiseaux. Des yeux ronds l'observent de partout. Un bestiaire... « Ne t'approche pas d'eux ! » mais il s'avance près d'un singe ; « Ne t'approche pas, je t'ai dit ! Viens par ici... » La voix sort d'une autre pièce.

Le singe, il a des yeux qui sont faits avec des culs de .38 spécial. On dirait qu'il épie le journaliste. Il est en bois, ou en pierre, en terre peut-être, mais le torse est recouvert de peau. On voit les pores. « Viens par ici ! » Il pénètre dans l'autre pièce. Il faut se courber pour passer le seuil. Là-dedans, c'est plein de fumée. Le singe avait un béret en bois ; c'est quoi, cet art nègre ?

« Assieds-toi là ! » Un trou dans les chaumes laisse passer un filet d'air, et aussi un peu de lumière qui pousse des petits rayons maigrelets à travers les volutes d'un brasero. La sorcière lui montre une natte. Il s'installe dessus, éteint son téléphone, et ne trouve rien à dire.

Dans un coin se tient un homme, debout, placide, le regard bovin. Il transpire. Accroupie à ses pieds, la sorcière s'agite. Elle est belle. Elle crache sur les orteils de l'homme, qui ne réagit pas. Elle étale sa bave, dessine des choses. Elle

regarde vers le journaliste. « Quand tu es sorti du taxibrousse, la place du village était déserte car j'avais envoyé mon rat dire aux gens de rester chez eux... C'est moi qui règne, ici ! Et l'on m'obéit... Et toi, alors, tu viens voir la vilaine sorcière, comme ça, pour faire un papier ! Eh bien c'est payant ! Passe-moi le whisky ! » Elle tend le bras, désignant deux flacons à droite. Il en prend un. « L'autre bouteille ! » râle-t-elle, commode et accueillante comme un seau de cachot. Il attrape donc l'autre bouteille et la lui donne. Elle la débouche, prend une gorgée qu'elle crache de nouveau sur les pieds de l'homme bovin qui se tient debout sans rien faire. « Tu travailles pour quel journal ? » Il travaille pour *Sud-online*, en stage à Djily Mbaye, et aussi pour le *Quotidien*. Pigiste, stagiaire, menu fretin, épuisé de chaleur, très loin de Paris.

« Va faire les sorcières » lui avait-on dit, avant d'ajouter : « tant qu'il en reste ! »... Le Président ayant décrété que la sorcellerie villageoise devait être éradiquée, l'opposition, dressée à se méfier de tout, s'était inquiétée de cette soudaine décision, dans laquelle on pouvait tout à fait imaginer que se glissaient quelques velléités d'assainir le paysage politique à huit mois des élections locales ; les habitants eux-mêmes craignaient maintenant qu'on vînt à dénoncer

leurs femmes, leurs filles, leurs mères et même les belles-mères, juste pour le plaisir de harceler, ou de racketter tout simplement.

Autant dire que la grande idée du Vieux n'a plu à personne d'autre qu'à ses clients et à ses esclaves ; et c'est bien là encore une marque de son génie, car, puisque la meute va être lâchée, tout le monde se terre préventivement. Qui donc alors songerait à seulement se plaindre de quoi que ce soit ? Il manque des chaises dans les écoles ? Il y a pénurie de profs et de farine, tout le fric est en Suisse et on boit de la merde au robinet ? Plus tard, bon sang, tais-toi, tu vas nous attirer des bricoles ! Ce n'est plus du tout le moment de se faire remarquer. La chasse aux sorcières va démarrer.

Alors on a envoyé le stagiaire au fond des bidonvilles, et jusqu'aux lointains de la brousse. « Va faire les sorcières, tant qu'il en reste ». Mais quelle aventure, pour en trouver une ! Tout le monde en connaissait, seulement voilà : toutes semblaient s'être mystérieusement volatilisées. À mesure que les jours passaient, se précisa une espèce de loi : dès que notre journaliste s'approchait au point de n'être plus qu'à un seul intermédiaire de distance, sa cible disparaissait d'un coup, pouf, dans un petit nuage

de paillettes. Une seule poignée de billets encore à donner à la bonne main, et celle-ci aurait dû soulever le rideau, dévoilant madame et ses marmites. Mais cette main ne se souleva jamais ; en lieu et place, un SMS apprenait au petit chasseur désolé que sa proie était partie au diable, et que personne ne sait où ça se trouve.

Très élusif, en somme, une sorcière... Sauf celle-ci figurez-vous. Elle, tout a conduit à son antre : les tuyaux, les conseils, les suppositions, les « je crois que... » ; des portes se sont fermées d'autres se sont ouvertes, qui ont dessiné une piste pour rat de labyrinthe, aboutissant ici, dans cette région, dans ce village, dans cette maison, devant cette femme inquiétante.

« C'est cent euros ! » gronde la belle. Ainsi, jusqu'ici, au fin fond du Haut-Saloum, on préfère les devises fortes. Il n'y a plus d'innocence. Mais on l'avait prévenu ; le journaliste glisse donc l'enveloppe qu'il a préparée en direction de la sorcière et la dépose, rectangle blanc éclatant, dans une tache de soleil. Une main jaillit de la fumée, fouille, s'empare des billets, se retire avec l'argent, laisse l'enveloppe. Le journaliste la reprend ; il a eu le temps d'apercevoir des ongles longs, très effilés, de vrais stylets, sans aucune saleté. La femme semble lire dans les pensées : « Elles sont

mes outils de travail. Avec elles, je déchire ce qui est, je fourre mes victimes dans le trou, grouf ! Et je referme. Tu vas voir... » C'est pour ça qu'il est venu ; pour voir.

o0o

Du temps a passé, et voilà maintenant qu'il ne sait plus ce qu'il a vu. Il y a eu comme un long vide, avec une odeur de terre brûlée, et puis voici que le journaliste émerge de la maison et s'avance vers des villageois qui l'observent. Ils font cercle autour d'un vieil homme assis sous un parasol. Ils s'écartent quand il s'approche. Le vieil homme baisse les yeux et tremble. Le soir tombe.

« Griot ! » dit le journaliste au vieil homme. « Griot ! Qu'est-ce que je dois faire ? » puis la sorcière s'empare de ses mâchoires et parle par sa bouche. Alors, lui se souvient de ce qui fut, et de ce qui sera à cause de lui.

I

La sorcière jeta une poignée de champignons séchés dans le feu de charbon, et ça se mit à puer. Les murs en profitèrent pour se reculer, ne tenant pas à respirer plus que nécessaire de cette redoutable fragrance. Le journa-

liste aurait bien aimé faire de même, mais il se sentait tout gélatineux. Lui était aux premières loges, et s'en enfilait plein les poumons.

Un contact rêche dans son dos le fit sursauter ; mais ce n'était qu'un poteau, un tronc écorcé contre lequel, sans en avoir eu conscience, il s'était lentement avachi. « Un rat ? » demanda-t-il, se rappelant soudain de ce qu'elle avait dit au tout début.

« Mon rat, oui ; mon petit messenger » lui répondit la femme. Elle fourragea dans un coffre et en sortit une statuette, qu'elle lui tendit. Il ne reconnut pas l'animal, et ne fit pas un geste pour le prendre, car une petite voix sortait de la tête sculptée. C'est à dire que, bien entendu, le rat n'émettait aucun son, mais il semblait discourir à l'intérieur de son propre crâne à lui, le pigiste en vadrouille ; cependant, il parlait si doucement qu'on aurait plutôt dit l'écho d'un soliloque tenu au milieu d'un champ lointain. « Il cause wolof, toubab, toi pas comprendre ! »

« Mais comment... comment... » Il ne trouvait plus ses mots ; la sorcière compléta pour lui : « Comment fait-il pour porter les messages ? »

— Oui...

— Le bois peut se faire chair, annonça la femme.

— Et la chair peut se faire bois ! répondit-il bêtement.

— Oh mais ! Tu es bien fin pour un galopin. Maintenant, regarde ! » Elle s'empara d'un sac de jute et en gifla l'homme-bovin qui se tenait debout sans jamais rien faire. Celui-ci, comme on pouvait s'y attendre, meugla un peu.

« Les apparences sont trompeuses » décréta-t-elle cependant, après quoi elle gifla encore sa victime deux fois, avant de lui faire avaler de force un godet de whisky agrémenté de la momie d'un petit truc en forme de doigt. Puis elle le poussa derrière un paravent, grogna et gesticula beaucoup, agita chasse-mouches, colliers et bracelets, fit plein de fumée avec son brasero et poussa des cris discordants. Ensuite, elle retira le paravent. Il y avait là une statue de singe, mais plus d'homme. Le journaliste éclata de rire.

« Je ne l'ai même pas vu passer ! s'exclama-t-il, ravi et complètement pété.

— C'est parce qu'il n'est pas parti, butor ! Il est là, notre bon ami le policier, juste là, devant toi ! Et comme il aime bien les sous, on va lui coller des centimes à la place des yeux ! » Elle brandit un tube de colle forte.

Le singe, accroupi, le regard aveugle en bois brut, implorait et ne comprenait rien. C'était un singe-araignée. Il se protégeait le crâne de ses deux mains. Sa lèvre inférieure avançait, et se recourbait vers le haut, donnant à l'animal cette expression chiffonnée qu'ont les enfants qui vont éclater en sanglots. La sorcière y planta des cigarettes, verticalement, et le singe fut d'un seul coup bien garni en canines à bout-filtre ; après quoi elle lui en arracha une, qui laissa un vide notable, et l'alluma au brasero. Elle se tourna vers le journaliste, mit les mains sur ses hanches et prit la pose. « Tu as vu !

— C'est de la magie Karaba ! Tu transformes les hommes en statues ! Tu es la sorcière de *Kirikou* ! La grande méchante de Michel Ocelot !

— Tu te moques encore !... L'âme de ces hommes n'est pas dans les statues ; celles-ci ne sont que des trophées. Comme ces chasseurs blancs, tu sais ? Ils viennent dans les parcs, ils payent très cher, ils tuent la bête, et montent sa tête dans leur salon ; on appelle ça comment ?

— Des massacres.

— Eh bien voilà, ce sont mes massacres à moi. Il n'y a que mon rat pour être chair et bois tout à la fois. Les autres, je les ai enfouis, et je vais te montrer où ! »

Elle s'avança vers le jeune homme. « Je vais faire de toi mon homme de force ! Chair et fumée tu seras, ça t'apprendra à faire le malin, et comme ça tu m'aideras ici au lieu d'aller raconter des bêtises à Dakar ! » Elle claqua violemment dans ses mains tendues.

II

Il sortit de l'ancre de la sorcière. Dans l'air roulaient des fumées de charbon, que le soleil mourant peinait à seulement brunir. Cela sentait comme l'incendie lorsqu'il n'y a plus de flammes : plastiques brûlés, bois noircis, métal chaud. Odeur de décharge, odeur de slum.

Il alla vers un groupe de villageois, qui faisaient cercle autour d'un parasol. Ils le regardèrent venir avec dans les yeux un effroi et une soumission qui montraient assez que régnait ici une chose millénaire, et surhumaine, qu'en Europe on appelait la magie noire.

Il s'arrêta. Les chemises, les dents, les ongles, les sandales, les regards : tout était rouge, autour de lui, sous le soleil qui s'éteignait.

Dans son dos, il sentit les hommes s'écarter pour laisser passage à quelque chose d'autre. Tout à l'heure déjà, alors qu'il traversait la pièce aux statues pour s'en aller, il avait eu l'impression que s'amassaient derrière ses épaules des petits nuages noirs et bourdonnants, de fort mauvais caractère, qu'on aurait pu décrire comme des essaims d'insectes suceurs autour d'un morceau de viande. S'il s'était retourné, pensait-il encore, ils l'auraient vidé ; il aurait tout gâché, alors, finissant dans les terriers de la sorcière, au milieu des autres : policiers, mouchards, espions des ministères, vermines sans honneur que des mains griffues avaient enfournées, par les déchirures, dans de petits espaces.

Alors la nuit tomba. Dans l'ombre rougeoyèrent les braises des foyers. Il pénétra dans le groupe. Le cercle s'ouvrit. Sous le parasol se tenait un vieillard, qui le regarda s'avancer et baissa les yeux, terrorisé, secoué de tremblements. « Griot ! » demanda le journaliste ; « Griot ! Qu'est-ce que je dois faire ? »

Les hommes s'étaient reculés, et regardaient, épouvantés, ce qui grésillait derrière lui, et qu'il ne voulait pas découvrir. « Où dois-je aller ?

— Aa le... le... je dois interroger...

— Ne consulte pas les prescriptions de la tradition ! Sonde ton intuition ! » Il venait de parler avec la voix de la sorcière. Il en était, ici, le porte-parole en lieu et place de l'habituel rat – un rat palmiste, fort craint de la population... Ceci devait avoir quelque rapport avec ce qu'il sentait, en attente, dans son dos. Un chargement terrible, à trois pas derrière, qui terrorisait les habitants et grésillait dans son esprit comme une boule de criquets en colère.

Le vieillard se leva, regarda par-dessus l'épaule droite du journaliste qui se tenait immobile et attentif ; puis il regarda par-dessus son épaule gauche. Ce qu'il vit le fit gémir. Il dit ceci : « Sous le baobab d'orient, à dix minutes en sortant à ta main droite, tu t'assiéras et tu attendras ce qui doit être. Voilà ce que me dit mon intuition ; je n'en sais pas plus ». Puis il se détourna, et s'en alla. Le groupe silencieux des hommes se disloqua ; chacun s'en fut par les ruelles, laissant le journaliste seul, dans la nuit enfumée, tout seul devant le parasol qui peu à peu disparaissait à

son tour dans la noirceur. Absolument tout seul avec ce grand mystère : je ne dois surtout pas prendre connaissance de ce qui me suit, et que je guide sans savoir pour quoi ni dans quel but... Il partit à l'est, avec la résignation d'une bête de trait.

III

Sur la route menant au monde des vivants, Orphée chemine, tractant l'ombre de sa bien-aimée. Il ne doit pas se retourner sinon il perdra tout : amour, espoir, envie de vivre. Eurydice, happée par la mort, se transformera en un faible cri brumeux, et le malheur s'attachera aux jours du prince. Il ne doit surtout pas se retourner, mais des bruits, puis des silences, l'inquiètent. Et voilà maintenant de petits cris. Que se passe-t-il ?

Sur la route menant au baobab d'orient, le journaliste épie les sons qui le suivent. Lui sait ce qui advint au fils de la Thrace, et se le tient pour dit. Il ne se retournera pas. Pourtant la tentation devient énorme. Dans la nuit, il entend les crissements, les grésillements de ce qui le suit. Restes mauvais de mauvaises gens, se dit-il, sans pouvoir en être certain. Surtout ne pas chercher à voir...

Et puis, lancinante, accourt une plainte qui n'en finit plus. Quelles ombres l'accompagnent, et que veulent-elles, à la fin ? Quelle gorge peut crier ainsi ?

Plus il avance sur la route déserte, plus les crissements se rapprochent, et la plainte s'élève, hululante. La lune a éclairé quelques enclos ruinés, puis des épaves, et voici un champ de pierres dressées qui doit être le cimetière. Au loin se dresse une noirceur qui est le baobab d'orient.

Eurydice avance, suivant Orphée. Le chemin est long jusqu'à la lumière ; et difficile, douloureux peut-être, pour la pauvre ombre qui souffre de sa lente renaissance. Orphée, qui la précède, doit combattre toutes sortes de questions et d'inquiétudes, d'angoisses : « À quoi ressemble-t-elle ? Voudra-t-elle encore de moi ? Pourrai-je la sauver ? » et ceci, surtout : « Je ne dois plus la perdre ! »

Au loin se dresse le baobab d'orient, grosse masse de nuit sur un fond d'étoiles, gigantesque polype colérique à la chevelure de gorgone. Sur la gauche se déroule le cimetière aux odeurs sèches. Derrière monte un piétinement, et les crissements d'on ne sait quels êtres de malheur, issus des fosses de la sorcière ; deux boules malfaisantes qui ful-

minent, à trois petits pas des omoplates du journaliste, et qui se rapprochent.

Alors Eurydice poussa un cri bref, et Orphée se retourna.

« Eh, toi ! » crie-t-on dans son dos. « Attends-moi, attends-nous ! » Le journaliste entend maintenant le gros pas lourd d'une bête massive, en plus de la plainte, des grésillements, et des crissements qui l'accompagnent depuis la maison de la sorcière. Qu'est-ce qui est en train de prendre chair là-dedans ?

« Retourne-toi ! Attends ! » La voix est rauque, animale, contrefaisant l'humain. Il ne se retournera jamais ! Cependant, la peur abjecte monte entre ses reins. Il voudra courir, bientôt.

Les bruits mauvais se rapprochent encore. La monstruosité qui le harcèle ne s'avoue pas vaincue ; elle prend de la force, et de la présence, et la voilà qui raille, et puis elle menace. Le baobab est quelque part devant, plus très loin ; mais il a disparu dans le noir quand la lune s'est cachée dans un nuage. « Imbécile de sourdine ! Tu crèves de pétoche, ou tu méprises qui t'adresse la parole ? Attends

que je te rattrape, fils bâtard d'une mère non excisée, tu feras moins le fier ! »

En plus du gros pas lourd, de la plainte, des grésillements, des crissemments et des insultes, voilà que maintenant montent des grommellements ; des choses, là derrière, ne sont pas contentes. Ça va mal se terminer. Le journaliste accélère, et bute contre un obstacle. La lune, en se dévoilant, lui découvre alors sur la gauche une forme imprécise et grisâtre, qui est enfin le baobab ; ventru, gigantesque, couronné de tentacules griffant les étoiles. Pris de panique devant cette figure, le journaliste pousse un cri, se recule, heurte une banquette arrière de 404, crie encore et s'étale par terre. Pendant ce temps, les pas, inexorablement, se sont rapprochés. « Ils m'ont cerné ! » Il ferme les yeux très fort, puis les rouvre, mais la lune s'est à nouveau cachée et il n'y a plus rien à voir. Les pas s'arrêtent ; la plainte cesse, les grésillements disparaissent. Plus un murmure. Tout se tait. Il est foutu. Alors s'élève un cri affreux.

IV

Profondément enfoncé dans un vieux canapé au fond duquel, dit-on, Winston Churchill cala jadis ses larges fesses, le Président écoutait, et commençait à faire vilaine figure. Fils du « Vieux », et devenu, par la force des choses et du temps passant, « Le Vieux » lui-même, il n'avait pas hérité du talent qu'avait eu l'ancien pour désarmer l'opposition en favorisant, en son sein même, des pratiques non démocratiques telles que le népotisme, les postes à vie, les rentes diverses et toutes ces bonnes gamelles qui farcissent l'ordinaire d'une vie politique bien graissée ; il y avait aujourd'hui, un tantinet psychorigide, lui, le « Lion », et personne d'autre que des imbéciles qu'il convenait de mater. Il employait donc toute son énergie à générer autour de lui un champ de soumission, en utilisant pour cela des menaces, des promesses, de maigres récompenses dont il fallait faire grand cas parce qu'elles étaient rares, et des punitions effroyables. En conséquence, les valises de billets circulaient infiniment moins que sous le règne précédent, où l'on avait acheté plus que terrifié, et les portefeuilles ministériels valsaient.

« Cinquante-sept putains de disparitions ! Sans compter toutes celles qu'on te cache ! Qu'est-ce qui se passe, bordel ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Personne ne sait rien. Ceci dit, l'opposition se terre ; pour une fois qu'on ne les entend plus, c'est déjà ça.

— C'est déjà ça ? ! Et tous nos hommes qui s'évaporent, ça te laisse de marbre ? Des policiers, merde ! Des policiers qu'on paye ! » et c'était là un gros mensonge.

Le ministre remua dans son fauteuil. Mal à l'aise, car peu habitué à faire les frais d'une engueulade, il n'osait plus regarder que ses chaussures.

« Monsieur le Président, j'ai secoué tous mes services ; on parle d'une sorcière dans l'est...

— *Une* sorcière ? *Une* sorcière ! Tu devais en trouver des douzaines !

— Le peuple ne coopère pas. L'opposition crève de trouille, mais les gens aussi ! Il n'y a pour ainsi dire plus de femmes dans les rues. Même les putes...

— Je m'en fous des putes ! Est-ce que par hasard tes hommes auraient cherché des vraies sorcières ?

— Les petits fonctionnaires ne comprennent pas forcément les finesses de ce qu'on leur demande, et puisqu'on ne peut pas être trop clair, on est toujours sous le danger d'être mal compris... En outre, dans la chaîne de commandement, l'intelligence et la motivation vont en s'amincissant, au fur et à mesure qu'on descend les grades. Enfin, je crois... je crois que certaines équipes ont imaginé véritablement qu'il fallait...

— Mais est-ce que quelqu'un s'est lancé sur les bonnes pistes, ou courent-ils tous après des égorgeuses de poulets ? » Il n'y eut pas de réponse.

Le Président prit une lente inspiration. « Le programme en trois points. Un : inquiéter la population en déclarant une chasse !

— C'est fait, commenta le ministre

— Deux : trouver et dénoncer un complot visant à déclencher une attaque magique sur le gouvernement et les institutions !

— C'est prêt...

— Je le sais, connard ! tonna le Prez. C'est moi qui l'ai écrit !!! » et il brandit une liasse... « Pour cela... Trois !

Rechercher des femmes, proches de l'opposition, qui correspondraient au profil qui a été défini ici-même, toi présent... Et il est putain de simple, ce profil ! Est-ce que c'est si difficile de te faire obéir ? Comment veux-tu que j'élimine les maris si tu ne m'aides pas ? Il y a des sorcières partout dans ce pays, c'est bien connu. Et vous n'en trouvez qu'une ?!

— Les femmes ne sortent plus, et les vraies sorcières sont introuvables.

— *Ne-cherchez-pas-les-vraies-sorcières !...* Est-ce qu'il va falloir que je me déplace jusque dans tes bureaux ? »

V

« Veux-tu bien te taire, tu vas réveiller les morts ! » Le conducteur de la charrette tentait de hurler plus fort que son âne, ce qui prouve bien qu'il avait du temps à perdre. Allez, encore un essai ! Mais non, voilà qu'il changeait de cible : « Et toi, foutu cafard, on a bien compris que tu n'étais pas sourd ! Pourquoi t'enfuyais-tu comme ça, en pleine nuit, sans lumière, sans rien dire ni répondre ? On joue au fantôme ? Aurais-tu quelque méfait tout frais sur ta conscience ?

— On m'a dit d'aller sous le baobab d'orient ; j'obéis.

— Il obéit ! Sous le baobab d'orient ! Comme c'est romantique ! C'est une bonne idée, il y a une banquette... Mais qui a pu te dire une chose pareille ?

— Je viens de chez la sorcière...

— Tiens donc ! Alors ça explique tout... Eh bien, je te laisse à tes occupations. Mais tu m'as l'air bien paumé. Tu devrais t'en retourner, si tu veux mon avis ; et si tu n'en veux pas : bon canapé ! » L'homme claqua de la langue, l'âne démarra, la charrette se mit à rouler, grinçante et crissante, transportant un plein chargement de passagers somnolents qui ne dirent ni bonjour ni bonsoir.

Ces gens qui, tout à l'heure, avaient semblé gronder, marmonner, maintenant se taisaient comme du bois mort. Ou bien n'étaient-ils véritablement que des morceaux d'arbres ? Que pouvait-on savoir, dans toute cette nuit ? Où étaient passées les certitudes ? Qu'avait-il cru guider, tout à l'heure, notre petit journaliste ? Durant son apprentissage à Dakar, il avait souvent senti qu'il se trouvait très loin de Paris. Certes ! Maintenant, il constatait qu'il se trouvait très loin de Dakar.

Les crissements qui l'avaient poursuivi depuis le seuil de la sorcière s'éloignèrent vers l'est, et l'abandonnèrent au silence.

Libre de toute instruction et soulagé de ses frayeurs par la disparition des bruits, le journaliste conclut qu'il n'avait en effet plus rien à faire ici, et qu'il ne servait strictement à rien de s'interroger sur la nature du fameux chargement. Il testa pour la forme la banquette de 404, se fit mordre et piquer par une bande de ressorts en colère, s'imagina que ce pouvaient être des scorpions, et par conséquent s'en retourna fissa vers le village, avec l'intention bien nette d'y dormir sous un toit et sur une couche moins agressive. C'est alors qu'il s'aperçut que le conducteur de la charrette, depuis le début, lui avait parlé, et crié dessus, non point en wolof comme on pouvait s'y attendre, mais en français.

VI

Les souvenirs remontaient, à mesure que les effets des champignons s'estompaient. « Chair et fumée tu seras ! » avait dit la sorcière, qui avait claqué violemment dans ses mains tendues. Terrifié, le journaliste avait fait un bond en arrière, et s'était retrouvé dans un petit trou au fond de la

terre. Des racines l'avaient tâté, des mains blanchâtres et maigres lui avaient parlé, exploré oreilles et narines. Puis il était mort.

Alors, oui, il était devenu comme une fumée. Il était remonté vers la surface, il s'était insinué entre les particules, les graviers, les débris, les morceaux de temps comme des tessons coupants. Dans sa galerie, surpris, un ver de terre avait fait « Hou ! » en sentant cette chose passer. Et puis le journaliste avait émergé, nuage, à travers les charbons rougeoyants du brasero. La sorcière l'avait recueilli contre sa poitrine, et il avait pris vie. Sa chair attendait, contre le poteau. Il s'y était précipité, et avait ouvert les yeux. La sorcière le regardait.

« Ça y est, on est réveillé ? Va, et conduis-moi ceux-là... »

VII

De retour au village, le journaliste constate que tout est silence et nuit totale. Alors il attend immobile, debout à côté du parasol, et le temps passe.

Quand le soleil, depuis le baobab, ouvre son œil orange et bondit dans le ciel pour incendier la terre, le journaliste

rallume son esprit. Sous le parasol, une bouteille de whisky vide est recouverte de poussière ; elle héberge une petite plante. Le journaliste se penche et l'observe ; il prend la bouteille avec précaution et la serre contre lui, puis il se redresse. Portant son regard vers la maison de la sorcière, il découvre un Land-Rover kaki arrêté devant l'entrée ; à l'ombre du véhicule, il y a une table pliante, et, sur la table pliante, regardant le journaliste, voici le rat palmiste, qui rit de toutes ses dents. Derrière le rat palmiste s'ouvre la porte de la maison de la sorcière, mais rien n'en sort, ni bras ni visage. Le journaliste se met en marche et va jusqu'au seuil.

« Qui se tient à la porte ? » Lui se tient à la porte, et il sait qu'il ne fera plus jamais rien d'autre que ce qu'on lui dira de faire ici. « Baise-moi ! » et il baisera. « Bois ! Mange ! » et il mangera, il boira. « Mon petit vide-ordures à moi toute seule ! Tu es beau, toubab de mes deux ! »

VIII

Quatre-cent-dix-sept flics, indics, voyous et militaires ont disparu dans un bizarre entonnoir, déguisé en cet innocent chemin qu'a suivi aussi, voici peu, un stagiaire

parisien. Les machinations du Président ont échoué magistralement. Le ministre de l'intérieur s'est fait buter, avec le revolver plaqué or et les balles en argent qu'affectionne le Lion pour ses gradés incompetents. Le pays a su protéger ses femmes ; il est plus que jamais truffé de sorcières, vraies ou supposées, et l'on n'est pas prêt de les lui ôter !

Sept jours et sept nuits durant, la dame du Haut-Saloum a combattu et résisté ; chacune de ces journées fut un coup magistral porté à l'orgueil du Vieux, à sa force hautaine, à ses manigances.

Sortant sur le seuil, après sept jours passés à recevoir les suppôts du pouvoir et à les traiter selon leur rang, après sept nuits d'intenses va-et-viens entre les fosses de la sorcière et le baobab d'orient, le journaliste bailla et s'étira au soleil d'un petit matin tout neuf. Le rat palmiste fila entre ses jambes et courut par tout le village, entrant chez chacun, et à tous annonçant la bonne nouvelle : « vous pouvez sortir, la guerre est finie ! »

L'Afrique est puissante !

Les réprouvés

Assassin, bourreau, vengeur crispé de haine, mercenaire, tortionnaire : la mort, quand elle te happera, où te crachera-t-elle ?

Il était bon, ce petit garçon dont tu as, encore et encore, fracassé la tête, flicaille ? Sais-tu seulement quelle porte son agonie t'a ouverte ? Toi vivant, tu t'y engouffres déjà, ne comprenant rien, sale au-delà du concevable.

Massacrer du civil, quelle jouissance ! Lancer une grenade dans un silo à blé plein de villageois ; foncer en moto dans les manifestants, et jouer de la matraque, de la machette ; voir une grand-mère éparpiller ses tripes, une jeune fille ramasser sa joue ; manier la scie égoïne en parlant de l'aine de ces demoiselles qu'il faut interroger, la vie est belle ! Là-dessus, une bonne bière, pour faire passer le dernier coup de bite. Profites-en bien, noble guerrier qu'on

a enflammé d'un beau discours, ou béni, ou drogué – c'est du pareil au même – car tu ne sais pas de quoi sera faite ta mort, ni ce qui s'ensuivra pour toi.

Ouvre ton inutile livre sacré, lis les bons versets que tu ne veux jamais lire, ne fais pas semblant de croire qu'ils ne sont pas pour toi, ô croyant qui as étouffé ta conscience sous une tonne de prescriptions imbéciles ! Lis « Tu ne tueras point », et va-t'en donc tuer puisqu'on te dit que Dieu veut que tu lui désobéisses. Si j'avais à illustrer ta Bible, ta Torah, ton Coran, voici ce que je trouverais à peindre, en première page : toi, assassin, au milieu de tes complices. Lis ta chute, pourriture, tandis que tes victimes implorent en vain la justice de ce monde-ci, que tu as transformé en enfer ! Ta faute est absolue, parce qu'elle ouvre sur la mort, et qu'il n'y a rien de plus absolu que la mort.

o0o

« Allo ?

— *It's done.*

— *Tabarak Allah ! Il est mort le chien ! Pas de confusion ?*

— *Il a confirmé lui-même qui il était.*

— *Parfait ! Excellent ! Magistral !*

— Et maintenant ?

— On n'a besoin de rien dire ! Tout le monde croira que c'est la Syrie ! Et ceux qui n'y croiront pas diront que c'est le Mossad, mais on ne les croira pas ! Du coup, des petits malins se diront : "pour réussir à faire croire à ce point qu'il n'y est pour rien, il n'y a que le Mossad ! Donc c'est lui" et on accusera les Juifs ! Alors, ils étaient combien, dans la voiture ?

— Quatre. Lui, le chauffeur, un garde du corps, le secrétaire. Tous, maintenant, ils sont en train de rendre compte à Dieu de leurs vies impies. J'ai un visuel sur le lieu de l'impact ; je vous le transfère... Voilà, vous devriez l'avoir.

— Je l'ouvre... Ouh !

— Joli cratère, n'est-ce pas ?

— Bon travail, vraiment ! Que Dieu te garde, mon ami ! »
Il raccrocha.

Ah, si vous l'aviez vu jubiler, tout seul dans son bureau ! Il jeta ses chaussures au diable, puis il exécuta, en chaussettes, un pas de danse sur la moquette. Il fonça vers le bar et se servit un whisky ; il se vautra dans le canapé, et alluma CNN pour ne pas rater les premières images lorsqu'elles tomberaient.

I

Il avait poussé un long cri, et toute son existence s'était effilochée.

Au bout d'un temps incertain, il émit cette question : « Qui suis-je ? » Mais c'était trop tard, il n'y avait plus de réponses fiables : tout s'était estompé à la vitesse d'un train fuyant dans le passé. Ainsi : quel était son sexe ? Quel était son nom ? Quel était son âge ? Ou plutôt : quels avaient été son âge, son nom, son sexe ? Il ou elle se découvrit une paire de mamelles, mais aussi des ailes membraneuses, et ses mains se terminaient maintenant par des griffes. Une femelle ? L'être flottait, paniqué par cette anatomie, ne comprenant rien : « J'ai été un homme, un caïd, de cela je suis sûr ; et pourquoi ne le suis-je plus ? »

Dernier souvenir, prêt à s'éteindre, celui d'un coup de téléphone reçu dans une voiture : nuque du chauffeur, nuque du garde du corps, odeur de machine des pistolets-mitrailleurs. Chaud ! Je me gratte les couilles. Mercedes blindée. Le portable sonne. Dans l'appareil, quelqu'un énonce une phrase, interrogative. Je réponds oui. Il y a un flash noir. À cet instant précis, toute ma vie part en petits éclats, comme un tas de feuilles que le vent disperse au ciel.

Et les mots s'enfuirent.

D'autres arrivèrent, en masse, nouveau langage fait de cliquetis, de grincements, de claquements de bec. L'être roula des yeux autour de lui, et vit qu'il n'y avait rien que du jaune pâle, en haut, en bas, à gauche, à droite, partout. Partout que du jaune à l'infini, et lui qui flottait dedans.

oOo

Un subtil déplacement d'air attira son attention. Il semblait qu'on s'était mis à bouger. Pourtant, lui n'avait rien fait. « Quelque chose me pousse ou m'attire lentement »... Inquiet, il déploya ses ailes. En les agitant, il sentit qu'il progressait par secousses. Mais pour aller où, puisqu'il n'y avait rien à voir ? Aussi, il les replia, et se tint en attente, épiant tout.

Cependant, le sentiment qu'une petite brise s'était levée devint de plus en plus net. Des minuscules picotements de froid sur sa peau lui suggérèrent qu'il était dans un banc de brouillard, et que ce banc dérivait autour de lui.

Alors, il voulut savoir ce qu'il en était, et imagina une expérience : il rapprocha ses mains de son visage, et vit, entre lui et elles, passer des gouttelettes. « Je suis en train

de reculer ! » réalisa-t-il. Cette fois-ci, il s'alarma pour de bon. Il voulut se retourner pour voir où il allait. Il se retrouva à gigoter, sans réelle prise sur la brume, qui était bien trop fluide pour offrir une résistance efficace à ses brassements désordonnés de novice.

II

Elle avait encore, dans la bouche, le goût du soda qu'elle venait tout juste de boire. Dans ses yeux s'estompa la vision d'une ville en fin de journée, dorée de lumière, avec, au loin, le port et ses incendies. Sous ses mains, elle sentait encore la chaleur de son fusil de précision qu'elle s'apprêtait à démonter, sa mission terminée. Puis un hélico avait bondi d'une rue, et droit devant elle avait brillé un éclat qui... Roquettes ! Elle ouvrit les yeux, et ne vit rien que du jaune.

« Putain je suis morte ! » se dit-elle, désespérée, et tous les mots de sa vie s'éparpillèrent comme un chapelet qui se défait sur le carrelage. Elle-même devint amorphe, atone, abolie, absente à tout pendant un temps inquantifiable. Son existence entière se détricota.

De cet effondrement germèrent un autre moi, une autre langue, et aussi d'autres façons d'entendre le silence. L'être neuf poussa un cri sans consistance dans le néant ouaté jaune pisseux qui l'entourait, et ce fut là tout ce qui signala sa naissance.

o0o

Il y avait un petit courant d'air. Elle ou il tourna la tête vers ce qui devait être l'amont de ce courant, mais il n'y avait que le vide.

Pendant longtemps, il n'y eut comme ça rien à voir que les gouttelettes de brouillard qui passaient. Puis au loin se devina soudain une forme imprécise, floue, légèrement plus sombre que la brume, et qui se rapprochait, agitant des membres dans tous les sens. En même temps, le courant d'air se fit plus vif ; l'intrus se fit plus net ; il grossit, grossit, grossit encore, et les deux êtres se tombèrent dessus, brouf !

Quatre bras, quatre jambes, quatre ailes et huit appendices griffus tentèrent de se désentrelacer, cependant que les deux têtes cornues cliquetaient furieusement. Les queues fouettèrent l'air, giflant les corps. Des sons parfaitement discordants crissèrent et grailonnèrent, borborygmes de dépit, menaces éraflées aux consonnes en crochets,

points d'exclamation comme des aiguilles fines, stridulations ultrasoniques, rots.

Puis, d'un coup, la luminosité sembla baisser. Les deux êtres cessèrent de se chamailler, et, méfiants, inspectèrent les alentours : des formes innombrables, grisâtres, comme une neige hideuse, lentement dérivait, convergeant de tous les points du ciel sur eux deux exactement. Elles s'abattirent en une interminable avalanche.

III

Il y eut bientôt toute une grappe de ces êtres distordus et grinçants, scandalisés d'être ainsi collés ensemble, vilain grumeau en plein milieu du grand vide qui, de jaune, prenait peu à peu une teinte orangée. Le vacarme était phénoménal.

Toujours de nouveaux arrivants tombaient, qui venaient rajouter une couche de viande hargneuse à ce qui devenait, le temps passant, une bizarre pelote hérissée de bras et d'épines.

Au cœur de cette boule, on ne pouvait absolument plus bouger. Yeux griffes naseaux doigts oreilles côtes queues

canines pieds fesses et sourcils se mélangeaient là-dedans sans répit ni décence. Une masse de chairs ennemies les unes des autres, toujours plus lourde, toujours plus grosse, roulait, insensée.

Apparut au large un nouvel amas, semblable au précédent, et presque aussi vaste. Irrésistiblement, les deux groupes inclinèrent leurs trajectoires et s'écrasèrent l'un sur l'autre. La violence de la collision souleva d'innombrables cris. Pendant quelque temps, il sembla que les deux assemblages allaient s'apparier sans se défaire, puis la gravitation finit par l'emporter. Le nouveau centre de masse du système, attirant à lui les divers individus qui constituaient, il y a peu encore, deux populations distinctes, défit les sphères, qui fondirent l'une contre l'autre et ne formèrent bientôt plus qu'un seul gros patatoïde de douleurs intriquées.

Dans les profondeurs, il devint absolument impossible de conserver même un fragment d'espace vital. Les ailes étaient brisées, les queues s'arrachaient, des cornes reentraient dans des ventres, la souffrance croissait toujours, inexorable.

« L'enfer, c'est les autres ! » c'est bien connu. Surtout quand on méprise son prochain. Dans la volonté de tous

de marcher sur la tête des voisins pour progresser vers le haut, il s'établit un grouillement général d'impossibles entr'escalades, de pédalages immobiles, assez semblables aux concurrences vaines qui déchirent la Terre des vivants. En surface, des cris de détresse saluèrent l'arrivée d'un troisième agrégat, un vrai géant contre lequel on ne tarda pas à s'écraser. Il y eut beaucoup de dislocations.

Enfin, bien longtemps après que les effets de cette dernière collision eussent été absorbés, il chut un seul être, qui battait des ailes désespérément, et ne ralentissait pas. L'impact fit résonner dans les profondeurs de la grande masse buissonnante une longue plainte lugubre qui s'éteignit lentement, comme l'appel d'un de ces lourds bourdons qui grondaient jadis aux sommets des cathédrales.

Le brouillard, d'orange se fit rouge, puis rouge assombri, aux couleurs du crépuscule. Dans la multitude entassée, la pression montait toujours, et la douleur avec elle. Dehors, le ciel vira au sang, au framboise, à l'indigo de la nuit qui vient. Puis, tandis qu'encore et encore pleuvaient des êtres, et que des chocs de plus en plus immenses écrasaient les chairs, la lumière ne fut plus.

Finally, à la vingt-cinquième heure, Dieu craqua une allumette et mit le feu à cette boule d'iniquité. Aucune torture terrestre n'aurait pu soulever les effroyables hurlements qu'on entendit alors s'échapper de cette tombe perdue dans le néant, tandis que, cherchant à fuir l'atroce incendie qui rugissait en surface, creusaient les uns dans les autres tous les réprouvés, morts assassins d'une seule journée de fureur ordinaire sur Terre, planète des combats.

Rotenturm Pass

« Les morts vont vite »

*Inscription relevée sur le mausolée de la comtesse Dolingen
de Gratz*

4 mars 1910. Il était huit heures du soir. La pluie s'était enfin arrêtée de tomber – il n'avait cessé de pleuvoir et de neiger depuis quatre jours que durait le voyage – et l'auvent de la gare de Deva luisait jaunâtre dans la nuit. Une foule de passagers, de marchands ambulants, de gamins désœuvrés et de Roms piétinait sur le quai, tous étrangement silencieux. Pas un cri, peut-être même pas un murmure. Le froid, ce terrible maître, imposait ici sa loi.

Un halètement lent annonça l'arrivée de la locomotive de manœuvre, qui pousserait cette partie du train – deux wagons réservés – sur l'arrière du convoi en provenance

d'Alba Iulia. Il y eut quelques coups de sifflets, des ombres agitèrent des lanternes.

Un choc, et les deux wagons se remirent à rouler, ce qu'ils n'avaient plus fait depuis six heures de temps. Ce fut, chez les cinq passagers de la première voiture, un seul et même soupir de soulagement presque extatique : essayez d'imaginer ce que peuvent durer six heures passées à ne pas bouger d'un mètre, lorsqu'on est enfermé dans un caisson en tôle monté sur des roulettes qui ne roulent pas, décoré d'une façon ridicule, et sur le toit duquel la pluie tambourine bêtement un petit air qui ne varie jamais ?

En outre, impossibilité absolue de descendre sur le quai, voire même de communiquer avec qui que ce fut en descendant une vitre ; le représentant de la *k.k. österreichische Staatsbahnen*, un certain Varga, sinistre et buté, bien dans son rôle, veillait au grain, avec dans sa poche la clé de l'unique porte par où les reclus eussent pu s'échapper. Nul ne savait, en effet, si ces fous qu'il surveillait n'étaient pas, d'une manière ou d'une autre, devenus contagieux.

Si cette horrible maladie qui les suivait dans le fourgon plombé – le second wagon spécial – pouvait, comme il le semblait, surgir de terre et sauter sur les bêtes et les hommes, alors elle pouvait tout aussi bien s'en prendre à un professeur autrichien et à son équipe, puisqu'on ne savait rien d'elle, et transformer tout ce petit monde en quelque chose qu'il ne faudrait surtout plus laisser vivant. Aussi le représentant Varga, ancien militaire, puis ancien flic, avait-il sur lui et devant lui plusieurs armes chargées.

Un autre choc, et ce fut la fin du voyage : trente mètres, jusqu'au wagon de queue du train normal, qui transportait des voyageurs normaux. Alors de nouveau, ce fut l'immobilité, à rendre fou. Le professeur s'était endormi.

I

Quatre jours auparavant, dans une vallée forestière au nord-ouest de la Rotenturm Pass, qui sépare la Transylvanie de l'ancienne Valachie, aux confins septentrionaux d'un territoire jadis tenu par le prince Vlad III Basarab dit *Tepeș*, « l'empaleur », à cause de ses discutables méthodes, le professeur Kirchweger, de l'Institut de biologie expérimentale de Vienne, avait enfin réussi à piéger et à enfer-

mer – en grande partie grâce au courage et à la robustesse de ses jeunes assistants – deux spécimens contaminés, l'un humain, l'autre canin, l'un entier l'autre non, mais tous les deux bien vivaces à défaut d'être vivants.

Gigoteurs et bruyants. Sauvages, puants, ronchons, dramatiquement dangereux. Hurlleurs à faire sauter les montagnes – l'humain n'était plus qu'un tronc mais il avait du coffre – et pourvus d'une généreuse dose de ce pouvoir hypnotique, terriblement suggestif, qu'on appelait ici « l'œil insupportable », insupportable se disant *insuportabil*, ou, en patois local : *nesuferit*, « qu'on ne peut souffrir », un vocable que madame de Laszowska, la fameuse Emily Gerard, avait retranscrit, dans son ouvrage *The Land Beyond the Forest: Facts, Figures, and Fancies from Transylvania*, par le mot *nosferatu*.

Dans le cas de l'humain, ne plus avoir de tête ne semblait pas rabaisser le niveau de ses émissions psychiques – ce qui prouvait en passant qu'elles n'avaient rien de psychiques, justement. Le silence qui baignait le quai au voisinage du wagon plombé en était, en quelque sorte, une preuve éloquente. Car c'était peut-être bien ce pauvre tronc, en somme, le véritable maître de cette nuit, et non point le froid : aux abords de sa geôle, les pensées se tai-

saient ; en chacun montait l'image d'une jeune fille au doux sourire, au regard si plein de lumière amoureuse que tous les cerveaux mâles en tombaient transis, subjugués, disponibles pour la mortelle illusion.

Or, ce soir-là en gare de Deva, vers les neuf heures moins le quart, cet oppressant silence fut remplacé par un léger murmure qui lentement prit de l'ampleur, comme une mer qui, peu à peu, lève ses vagues le long de la plage. La foule sur le quai laissa filtrer une façon de marmonnement ; d'abord une, deux, trois, cinq voix qui se mirent, là-dehors, à bourdonner. Dix voix, puis vingt, qui réveillèrent le professeur, tandis que, sortant du bâtiment, des policiers venaient voir ce qui causait ce bruit bizarre.

« J'ai encore été obligé de rêver de mademoiselle, évidemment... Stefan ?

— Oui professeur ?

— Reste-t-il du café chaud ?

— Je vais vous en refaire du neuf, ça vaudra mieux.

— Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils prient, je crois. »

L'autre assistant, Jonas, essuya une vitre pour tenter d'y voir à travers, mais des coulures de neige fondue barbouillaient la face extérieure, brouillant la vision sans remède. Impossible, bien entendu, de baisser un carreau : tous étaient soudés, avec, en plus, là aussi, un triple plombage aux sceaux de la compagnie, du ministère des Armées, et de la maison de l'Empereur.

Sur le quai, des soldats montaient la garde devant les deux wagons, surveillant les issues, surveillant les piétons : un tous les mètres, armes chargées, prêts à tirer. Effrayés par ce qu'ils sentaient monter en eux, et qui prenait sa source juste dans leur dos, à quelques centimètres de leurs vertèbres, derrière la mince tôle glacée. Et pourtant, que savaient-ils ?

« Ils sont aux premières loges pour se prendre l'impulsion, remarqua le professeur. J'espère que l'encadrement pense bien à changer les équipes. Quelle heure avons-nous ?

— Bientôt neuf heures, répondit Jonas. Vos instructions auront été suivies à la lettre. Le ministère est parfaitement conscient des enjeux. N'est-ce pas, monsieur Monteanu ? » L'assistant se retourna vers un représentant du Comitât,

qui baillait dans un coin et faisait le cinquième dans cette bande de prisonniers volontaires.

« Je suis absolument certain, répondit celui-ci, que les officiers de notre garnison sauront lire un papier signé de l'Empereur. Et puis, je suis prêt à parier que les surveillants sont eux-mêmes surveillés.

— Alin Munteanu, vous êtes un optimiste, annonça le professeur. Et moi j'envisage toujours le pire, afin de n'être surpris que le moins possible. Or, nous n'avons ici plus aucun moyen de contrôle sur ce qui se passe là-dehors, et qui pourtant est à portée de notre main... Si quelque chose s'échappe, je ne pourrai rien faire... Je n'ai jamais aimé ces dispositions, que l'on m'a imposées sans discussion, et je les aime encore moins aujourd'hui... Bon et puis qu'est-ce qu'ils ont à psalmodier comme ça ? »

Dehors, c'était maintenant une vraie chorale de gémissements, de plaintes chantonnées d'un ton rêveur. Des soldats rappliquèrent en renfort. On les entendit gueuler, lancer des sommations, repousser les gens. Deux coups de feu furent tirés en l'air, mais ils ne calmèrent personne. La clameur enfla encore. Derrière les vitres, les savants virent les gardes balancer des coups de crosse, bousculer toute

une foule qui était venue faire grumeau juste ici, attirée sans doute par ce qui émanait du cercueil. Il y eut des cris, et encore des coups de feu.

Puis un paysan s'écroula en hululant, et disparut à quatre pattes sous les essieux. On se pencha sous le wagon, on cria des ordres et des menaces, on tira cinq fois au revolver, on ramena un cadavre. Dans la cohue créée par l'accident, personne ne prit garde à ce qui s'abattit sur les soldats encore en état de penser par eux-mêmes : une vague psychosuggestive d'une puissance d'avalanche, dont l'onde de choc alla même fouetter les cinq reclus, qui voyaient, impuissants dans leur wagon fermé, venir la catastrophe, et l'échec de tout un programme.

Juste après, il y eut, venant du fourgon plombé, un craquement, et puis d'autres, énormes, avec des bruits de ferraille tordue, tandis que le niveau des cris montait encore, comme chez des fidèles assistant au miracle. Des sifflets se mirent de la partie, mais il était impossible de savoir si c'était le fait des policiers, ou si c'était le personnel de quai qui s'occupait à signaler aux voyageurs le départ imminent du convoi pour Arad, Budapest, Vienne, et cette infinité de petits arrêts intercalaires qui poivrent jusqu'à

l'abus toute traversée de l'Europe centrale par le chemin de fer. De fait, le train démarra.

« Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ? grondait le professeur... Jonas, poussez-vous ! » Dans l'ébranlement du départ, un grumeau de neige sale avait entrepris de glisser le long d'une vitre, dégageant un sillage de transparence devant lequel tous les passagers du wagon vinrent s'agglutiner, abandonnant le café à de regrettables ébullitions.

Dehors, des soldats épaulaient, des officiers gueulaient. L'un d'eux tourna un instant la tête vers les cinq à la fenêtre, leur adressa un regard furibond, puis se remit à engueuler quelqu'un qu'on ne voyait pas.

« J'ai l'impression qu'un crétin a décidé de délivrer votre jeune fille, annonça Varga d'un air mauvais. Car c'est bien une femelle, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répondit le professeur, catastrophé. Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour tirer, bon sang ? Qu'il pénètre dans le wagon ? Tirez, nom de Dieu ! »

Finalement, vingt fusils déchargèrent et la pétarade fit trembler les vitres. Les soldats se mirent à courir le long du convoi, tout en essayant vainement de réarmer. Les

voyageurs se retournaient, surpris, se faisaient bousculer, s'écartaient. Puis ils regardaient dans la direction du fourgon de queue, et beaucoup portaient les mains à leur bouche.

Il y eut alors, venant de l'arrière, un rugissement qui fit s'enfuir tous les civils. Tandis que le train prenait de la vitesse, on vit les gens se précipiter vers les sorties, sauter par dessus les barrières, filer dans la nuit. Un nouveau groupe de militaires, posté tout à la fin du quai, tira au passage sur le wagon plombé, et il y eut un long cri aigu, suivi du bruit sourd d'un choc.

« Ça va mal, gémit le professeur. Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment pourrait-on savoir ?

— À mon avis, répondit Varga, un imbécile aura tenté d'ouvrir le volet. Mais à cette heure il est mort. Vous avez entendu le bruit ? Le type sera passé sous les roues.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? » On entendait un truc claquer.

« Le volet qui bat, répondit le représentant du Comitât. Ne vous en faites pas ; En gare d'Arad, il y aura des gens pour sceller de nouveau cette issue.

— En espérant que l'autre ne se soit pas mis à l'abri dedans, oui ! Ne pourrait-on stopper le convoi, le temps que l'armée viennoise vérifie ?

— Il n'y a pas de signal d'alarme dans les trains de cette ligne, répondit Varga. Maintenant, monsieur Kirchweiger, je vous demanderai de vous rasseoir ; cessez de nous effrayer, et buvez votre café. Moi non plus je n'aime pas ça, mais on ne peut absolument rien y faire et vous le savez !

— Combien d'arrêts entre ici et Arad ? » demanda le savant.

Varga, de mauvaise humeur, extirpa un papier. « Mintia, Vetel, Săcămas, Gurasada, Câmpuri, Tătărești, Burjuc, Zam, Petriș, Toc, Savirsin, Hălăbliș, Căpruta, Bârzava, Conop, Lipova, Plete, et enfin Arad. Ça vous va ?

— Il s'arrête partout, alors !

— Dites-moi donc à quoi pourrait bien servir un train qui ne s'arrête pas ? »

Dix-huit arrêts sur cent-quarante-cinq kilomètres de trajet... Le professeur prit un air accablé. Il y en aurait au

bas mot pour quatre heures, peut-être six. Et pendant ce temps, que se passerait-il dans le fourgon ?

Une odeur de feu de bois s'insinua dans le wagon. Car, en plus, cette saleté de locomotive consommait des bûches, et non point du charbon, comme tout engin moderne et digne de ce siècle. Donc, pour tout arranger, il faudrait supporter les mols élans d'une machine sans puissance, poussive dans les départs, lente même sur le plat. Derrière, le volet descellé battait dans la nuit. Il se remit à pleuvoir.

II

Dans l'Antiquité, en Italie, depuis la côte qui regarde la Sicile jusqu'aux îles de la mer Tyrrhénienne inclusive-ment, s'étendait le domaine des sirènes dont on disait qu'elles étaient capables de voler, et aussi de chanter d'une manière si merveilleuse que leurs auditeurs, subjugués, s'approchaient, s'approchaient encore, et finissaient d'ordinaire sous les crocs des petits monstres. Car les sirènes antiques étaient carnivores, et folles absolument.

Homère les mettait, quant à lui, plus à l'est. Et de fait, dans le sud de la mer Égée, il y eut, dit-on, une île où des

êtres ressemblant à des femmes chantaient au milieu des ossements de leurs victimes.

Le professeur Kirchweger voulait y voir une maladie à l'œuvre, une de ces infections terriblement contagieuses, sur le modèle de la rage qui se transmet non seulement par la morsure ou par le léchage d'une plaie, mais aussi, imaginez-vous ça, par les éternuements. Car il y a des grottes, bien tièdes, bien exigües, remplies de chauve-souris enrâgées et enrhumées, dans lesquelles les miasmes seuls provoquent déjà une intrusion virale ; les visiteurs qui ressortent de là sont en train d'incuber, et ne le savent pas.

« Les Sirènes pourraient bien avoir été des femmes infectées par un organisme qui les aura rendues folles, disait le professeur à un Varga dégoûté par toutes ces discussions sur les glaires. Mais pourquoi, n'est-ce pas, pourquoi uniquement les femmes ? À cela je vous répondrai que plusieurs hypothèses peuvent être émises, parmi lesquelles celle-ci qui retiendra votre attention : les femmes sont, dans les cultures méditerranéennes, des êtres souvent mis à part, au point qu'on a pu retrouver sur quelques îles de véritables camps d'internement qui leurs étaient spécialement affectés. J'en veux pour exemple récent cette *Isola*

delle Femmine près de Palerme, dont il est dit qu'elle abrita, au Moyen-Âge, une prison de cette espèce.

— Mais pourquoi spécialement les femmes méditerranéennes ? grinça Varga (et il n'avait pas tort). Car enfin, il y a des prisons pour femmes partout ! Vous imaginez sinon, la pagaille, si l'on mélangeait tout le monde ?

— Raison de plus, répondit Kirchweger. Mais vous remarquerez tout de même que ces dames étaient isolées, au sens étymologique du terme ; *isolées*, si vous me passez le pléonasme... sur des îles ! Tandis que les hommes, à ce que nous savons, étaient enfermés dans des bâtiments situés sur le territoire de la cité, et non pas au diable sur un caillou pelé.

— Vous êtes en train de me dire que des femmes, sur une de ces îles-prisons, attrapent sans qu'on sache comment une espèce d'infection qui les transforme en sirènes ; elles deviennent folles, se conduisent en bêtes, chantent, et bouffent tout ce qui bouge...

— Correct.

— Ah mais c'est charmant ! Nous faisons bien de vivre aujourd'hui.

— Et comment ! s'exclama le professeur. Les microbes sont des organismes si passionnants ! Et l'on n'en savait rien pendant tous ces siècles ! Nous commençons tout juste à soupçonner les premiers mystères... Par exemple, nous ne savons même pas pourquoi beaucoup ne résistent ni à la lumière, ni à la chaleur, ni au sec.

— Ça tombe bien, répliqua Varga, il fait nuit, on se gèle, et il pleut. À ce propos, j'ai du schnaps, est-ce que ça intéresse quelqu'un ?

— Qu'est-ce que c'est ? voulut savoir Kirchweger

— Obstler, tout simplement. Alcool de fruits, mais celui-ci vient de Prusse.

— Ouh de l'exotique ! Alors nous sommes tous volontaires ! »

Les puissantes émanations qui s'échappaient du fourgon s'apparentaient en effet au charme des antiques sirènes. Il était remarquable de constater que, dans le cas présent comme jadis, les spécimens émetteurs étaient de sexe féminin exclusivement. Car le loup, pour sa part, n'exprimait rien ; était-ce parce qu'il était un mâle, ou parce qu'il était un loup ?

Tant de questions fascinantes auxquelles peut-être enfin il serait permis, grâce à ces deux captures, d'apporter quelques débuts de réponses. Cette perspective ragaillardit le professeur Kirchweger, qui s'envoya dans le gosier tout son schnaps de qualité prussienne sans seulement y faire attention. Après quoi il attendit, penaud, que Varga voulût bien les resservir, ce qu'il ne fit pas et qu'il ne ferait jamais plus.

Stefan se redressa soudain : « Vous avez entendu ? » Le représentant du Comitât confirma : « Il se passe quelque chose dans le fourgon.

— Qu'est-ce que vous avez entendu ? gronda Kirchweger. Parlez, vite !

— Un cri...

— Audible malgré le train, dit Stefan. Donc, un cri fort !

— Est-ce que le loup, commença Varga...

— Vous l'avez vu vous-même, il est muselé. Non, ça vient soit du tronc de la jeune fille, soit... Où sommes-nous ?

— On a quitté Savirsin il y a dix minutes, répondit Varga. Professeur, rappelez-nous, je vous prie, quelles pré-

cautions vous avez prises pour le... l'emballage de vos deux spécimens. S'il vous plaît...

— Ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes ; le tronc n'est qu'un tronc, et il est dans son cercueil, vissé dans sa cage, qui est soudée au plancher, et cadenassée. Quant à l'animal, qui est muselé comme je l'ai dit, il est enfermé dans un sac de cuir bien étroit qui est lui-même entouré d'une sangle bien tendue. Le tout est dans une caisse en tôle, soudée elle aussi, et cadenassée.

— Donc le chien est saucissonné, et le tronc est impotent. Dans ce cas, que peut-on craindre ? Ne pourrait-on simplement s'asseoir et envisager de se détendre enfin, ou faudra-t-il que vous sursautiez jusqu'à Vienne ? »

À ce moment-là, pour bien signifier à Varga que toute détente, évidemment, serait illusoire, le tronc, dans sa cage d'acier trempé, se mit à rugir comme un démon à la torture, après quoi il émit les images les plus pornographiques qu'il avait en magasin.

« C'est extraordinaire ce que cette petite paysanne avait en réserve, s'extasia le professeur. Un potentiel étonnamment riche d'images et d'histoires intimes, inventées sans

doute, qui peuplaient son inconscient, et qu'elle nous jette à la figure pour nous attirer à elle... Non, ce n'est pas ça...

— Elle n'a plus de tête, professeur. Comment pourrait-elle ?

— Je sais, Jonas ! Je sais ! Je cherche à comprendre... C'est nous, ce sont nos inconscients qui interprètent ce qu'elle envoie ; mais qu'envoie-t-elle ? Vous qui êtes encore étudiant, et vous aussi Stefan, je vous conseille de bien étudier Sigmund Freud. Un cerveau extraordinaire ! Sa première topique met bien des choses au clair... On y soumet à notre sagacité des concepts qui seront, je pense, déterminants pour nos études sur cette infection. Ce qui m'inquiète, du coup, c'est que les mots employés par l'inconscient sont, pour la plupart, communs à tous les humains : c'est à dire que cette jeune fille n'a même pas besoin de savoir exploiter nos failles, nous les lui ouvrons en grand, et tous de la même façon ; c'est parfaitement désagréable... Donc : certes, Jonas, vous avez raison, elle n'a plus de tête, mais elle a les nôtres...

— Vous êtes en train de nous dire, intervint Munteanu, que cette demoiselle ne nous parle pas, mais nous fait rêver ? Je saisis mal comment elle s'y prend.

— Nous ne recevons pas d'illusion, puisqu'il n'y a rien pour l'émettre. Donc, c'est nous qui la sécrétons, sous l'action d'un stimulus qu'elle active ; voilà quelle est la qualité de cette fameuse impulsion. Quant à sa nature... Une piste serait, par exemple, un gaz...

— Un gaz ? Mais nous roulons, si c'était un gaz il...

— Il fuirait par l'arrière, bien entendu. Mais nous avons été arrêtés si longtemps... Peut-être sentons-nous seulement maintenant ce qui a provoqué l'émeute de tout à l'heure ! Nous étions enfermés, et c'est ce qui nous a sauvés... Enfin, c'est juste une hypothèse... Une fois tranquillement installés à l'Institut, nous ferons toutes sortes d'essais. »

Le train ralentit et stoppa dans la nuit, au large de Hălăbliș. Personne ne descendit, personne ne monta. Il n'y avait de lueur nulle part. Il ne pleuvait plus. Dans le silence, on entendit alors quelque chose remuer avec violence dans le fourgon. C'était impressionnant. Puis il y résonna une voix indiscutablement humaine.

« Quelqu'un a réussi à monter... Le crétin de tout à l'heure n'est toujours pas mort, et les soldats visent comme des pieds !... Monsieur Varga, il va falloir que nous

allions opérer par nous-mêmes, nous ne pouvons plus attendre ! Imaginez que quelque chose se sauve, à la faveur d'une halte comme celle-ci !

— Et après ?... La contagion ? Oui, évidemment la contagion.

— Nous ne savons pas quels en sont les vecteurs ! Ça peut être n'importe quoi ! Un aérosol, une projection de fluide, que sais-je ?

— Nous ne devrions pas sortir...

— Ce volet ne devait pas s'ouvrir ! Malheureusement, de toute évidence, il est ouvert... Varga, nous sommes au diable, et il y a maintenant un humain là-dedans ! Mâle, et vivant, vous imaginez ça !? Enfermé avec le cas Index qui se conduit comme une vraie sirène... Toutes nos sécurités ont été foutues en l'air ! Nous ne pouvons plus rester à ne rien faire !

— Que préconisez-vous ?

— Tuer cet imbécile ! glapit Kirchweger. Le tuer ! Et puis, pourquoi pas, le mettre avec la fille... De toute façon il est cuit, n'est-ce pas ? Ou c'est tout comme ! Enfin quoi, vous prendriez le risque de le laisser vivre ? »

Varga se taisait, mais son regard vacillant montrait assez qu'il se laissait gagner ; horreur suprême, il allait falloir saborder les sacro-saintes consignes. Toutefois, en tant qu'homme habité par le règlement, il hésitait encore à sauter le pas. Et puis, ce professeur sanguinaire, qui condamnait si légèrement les autres, lui déplaisait au plus haut point.

« Je ne sais pas, je ne sais plus... » soupira-t-il. Il serrait convulsivement la clé du wagon dans sa poche, et ne s'en apercevait pas. Les quatre autres le regardaient faire. Dans son coin, Munteanu, le représentant du Comitatu, était bien content de ne pas avoir de décision à prendre. Ce train arrêté en rase campagne, tout endormi, inerte, comme offert à Dieu sait quelle menace tapie dans l'ombre juste là de l'autre côté des vitres, exhibait ses proies en pleine lumière. Or, Munteanu ne voulait pas être une proie.

En outre, on ne pouvait plus ne pas entendre, dans le silence de la halte, cela qui fourrageait derrière. Maintenant, tout pouvait arriver. Munteanu avait déjà une frousse de tous les diables et commençait à trembler, ce qui l'humiliait et l'enrageait. Le hurlement de la locomotive qui redémarrait acheva de lui démolir les nerfs, tandis que, dans le

wagon-salon, ce fut une explosion de cris désolés ; on ne pourrait plus rien faire avant la halte suivante.

III

Le transport des spécimens depuis le cimetière perdu dans la montagne jusqu'à Rotenturm Pass, la passe de la Tour Rouge, avait été une épreuve presque surhumaine. Les chevaux avaient d'office sombré dans la folie ; la terreur des choses que contenait la carriole les avait fait à chaque instant s'effondrer, ruer, hurler même, car ce n'étaient plus des hennissements qu'ils produisaient. Les grognements, les pets, les épouvantables gueulantes que poussait le tronc à travers sa cage, n'étaient pas les seuls en cause : le loup, infecté par une des jambes de la jeune fille morte, jambe qui avait servi d'appât pour attirer la pauvre bête, agonisait de la manière la plus pénible qu'on pût imaginer ; les trois scientifiques en avaient mal pour lui. Effondré dans la même cage que le tronc, l'animal changeait peu à peu, dans des douleurs et des crises de rage d'une violence ahurissante. Puis il était tombé dans cet état si semblable à la mort qui est la caractéristique première des êtres attaqués par cette peste.

Kirchweger et ses deux assistants avaient fait toute la descente dans des tenues bizarres qui rappelaient celles des scaphandriers ; mais sans le casque, qu'ils avaient remplacé par une espèce de cagoule de pénitent espagnol, avec des hublots devant les yeux qui leur donnaient l'air de calamars hallucinés.

La traversée du hameau juste au-dessus de l'arrêt de Turnu Roșu avait été un spectacle que ses habitants n'étaient pas près d'oublier. D'abord, tout le monde était parti se planquer, tant le son qui descendait des montagnes avait été insupportable, insupportabil, nesuferit, mauvais, néfaste à l'esprit qu'il renversait sens dessus-dessous, et hachait menu malgré toutes les prières et les signes de croix frénétiquement tracés en l'air.

Et puis, le spectacle des chevaux fous avait été si effroyable, et si pitoyable en même temps ! Quant à ce qui rugissait dans la cage, sous les bâches qui la recouvraient, il n'existait pas de mot pour en exprimer l'agressivité, la massive, totale et chaotique méchanceté brute.

Le nosferatu, passant dans sa charrette, avec sa victime hurlante collée contre son torse, encadré par trois monstres à peine humains qui avançaient avec des gestes

d'algues, tirant, poussant et torturant les chevaux qui rugissaient de folie éruptive ; ce cauchemar s'agripperait au hameau pendant des générations. Vision de quelque chose de non terrestre.

« Comment avez-vous réussi à trouver Index ? demanda Munteanu. Les habitants ne devaient pas être trop diserts, je présume...

— Jonas est immergé dans le canton depuis onze longs mois, répondit le professeur. Voyez comme il porte bien son nom, car votre Transylvanie, mon pauvre ami, est un ventre qui digère les esprits et les rend pitoyablement superstitieux... Et forestiers, aussi, ce qui, pour notre affaire, fut plutôt une bonne chose. Mais il a bien fallu ces onze mois pour transformer notre élégant petit Viennois en un aventurier cinglé comme je le voulais, sauvage, hirsute, sentant le lichen, homme des bois comme des fenils. Il s'est plongé dans le secteur de Turnu Roșu, il s'y est intégré, il en est devenu l'une des figures errantes. Lorsque la fille, tout là-haut, s'est fait attaquer, qu'elle est morte et qu'elle a été traitée par son clan, c'est à dire que son corps a subi une espèce de rituel d'inhibition – totalement inefficace, comme vous le constatez – Jonas l'a su très vite... Il est monté voir... C'est sur son avis que l'opé-

ration a été lancée. Deux mois pour obtenir toutes les autorisations, le concours de votre Comitat, de celui d'Arad, la coopération des Chemins de Fer, des garnisons locales...

— Deux mois c'est peu, tout de même, pour faire tout ça...

— Mais, mon cher, répondit Kirchweger d'un air important, c'est parce qu'il y avait eu, en amont, une importante phase de préparation ! Et puis cette affaire relève de la sécurité impériale ; elle est tout autant militaire que politique. Et aussi scientifique bien entendu... Sinon, nous en serions encore à essayer des refus...

— Attendez, mais alors !... Munteanu avait l'air secoué.

— Monsieur le professeur n'est en train de rien dire d'autre que ce qu'il vous a dit, intervint Varga. N'allez pas imaginer quelque chose de désobligeant !

— Ah pardon, protesta l'autre, mais ça change tout ! Vous dites que cette affaire est militaire... On prépare une arme, c'est ça ?

— Et ça vous chiffonne ? gronda Varga

— Vous avez prononcé le mot magique, Alin, répondit Kirchweger. Vous savez aussi ce que vous avez signé ; alors prenez garde et taisez-vous ! Sinon, forteresse !

— Assis, Monteanu ! »

Jonas ayant donné le signal, des soldats étaient montés jusqu'au hameau de la jeune fille. Ils avaient embarqué tout le monde, abattu le bétail, brûlé les maisons. Un train avait transporté les habitants jusqu'à un centre de rétention, où ils devaient croupir encore, en quarantaine longue, attendant d'être fixés sur leur sort ; vraisemblablement une mine. Puis les savants étaient arrivés. La haute vallée vidée de ses habitants, ils avaient pu opérer dans la plus absolue tranquillité.

« Ils séparent la tête du corps, et la brûlent. Quand nous avons exhumé les restes, elle manquait ; et manquait aussi une jambe, inexplicablement...

— Peut-être un sorcier local embarqué dans une recherche personnelle...

— Nous avons utilisé l'autre pour attirer un chien errant ; ce fut un loup. Ce qui fait qu'il ne reste, de la fille, que le torse, avec le cou jusqu'à la seconde cervicale, et donc aussi

le larynx, comme on peut s'en rendre compte par les cris stupéfiant que cette chose est capable de pousser.

— Quand nous sommes arrivés à Turnu Roșu, dit Monteanu, vous n'aviez plus vos chevaux, ni votre matériel... Rien d'autre que la cage, et la caisse du loup, que vous aviez assemblée en nous attendant... Qu'avez-vous fait du reste ?

— On a tout brûlé sur la charrette, répondit Stefan.

— Les chevaux aussi ?

— Avec les chevaux, bien sûr. »

Le train spécial, composé du fourgon blindé et d'un wagon-salon rempli de stupides napperons à dentelles et de rideaux à froufrous, s'était présenté huit heures après l'arrivée des savants et de leurs proies sur le quai minuscule, poussé par une locomotive conduite par quatre anciens lieutenants de la Landwehr dont deux étaient sourds, et deux étaient aveugles. Du wagon-salon étaient descendus d'abord un capitaine, petit, sec, l'air en pétard, puis Varga et sa bedaine, et enfin le mol Monteanu, unique civil de cette clique bizarre, innocent fonctionnaire désigné volontaire d'office pour la mission. Les lieutenants n'avaient pas mis pied à terre.

Les savants avaient chargé leurs proies dans le fourgon. Kirchweger, Stefan et Jonas avaient fixé la cage et la caisse au plancher, vérifié les verrous, refermé la porte coulissante, puis ils s'étaient déshabillés dans un ordre bien précis, avant de mettre le feu à leurs tenues de travail usagées. Pour finir, ils étaient montés dans le wagon-salon pour inspecter les combinaisons neuves que tout le monde devrait mettre à l'arrivée en gare de Vienne. Varga et Monteanu les avaient rejoints. Alors seulement, sous la surveillance du capitaine, les quatre lieutenants étaient descendus souder les ouvertures du fourgon, et y apposer des scellés. Tout le monde était ensuite remonté à bord, et le train était reparti.

En gare de Sibiu, le capitaine avait, d'un signe, souhaité bonne chance aux cinq reclus, était descendu, et avait disparu. Jamais il n'avait su ce que transportait le fourgon. Des soldats avaient alors entouré les deux voitures, et soudé toutes les issues du wagon-salon sauf une, dont Varga possédait la clé.

« Le machiniste aussi en possède un exemplaire. Nous n'avons pu faire autrement ». Il avait fallu lui expliquer deux ou trois petites choses. Varga n'avait pas l'air très satisfait d'avoir dû lâcher quelques informations à cet ani-

mal, mais lui-même savait ce que le règlement de la compagnie imposait. Ou alors, il aurait fallu passer par un train spécial de l'armée, et ça aurait fait toute une histoire, des tas de gens auraient capté ici ou là quelque bribe d'information, et c'était ce que deux ministères, plus la Maison Impériale, ne voulaient surtout pas. C'était compréhensible.

Du reste, une opération de ce genre ne reste jamais secrète bien longtemps. Mais l'essentiel était que les marchandises pussent être convoyées jusqu'à leur destination sans que personne ne fût en mesure de tirer des conclusions trop vite.

« Par conséquent, reprit Varga, vous comprendrez pourquoi j'hésite encore à bousiller le secret en vous laissant sortir. Mais je crois bien que nous n'avons plus le choix, écoutez-moi ça ! » On venait d'entendre un coup de feu.

« Un soldat ! cria le professeur. C'est un de vos crétins de soldats qui s'est fait attraper ! Et voilà, la demoiselle a de la viande fraîche à sa disposition, maintenant ! Merde merde merde merde merde ! Que faire ?

— Encore un coup de feu ! Il tire sur le cadenas ? Varga commençait à pâlir.

— Eh oui, bien sûr, il veut délivrer la belle ! C'est un jeune gars plein de tempérament ; il doit être amoureux, à cette heure-ci.

— Il va... Vous croyez qu'il va... Avec le tronc ? » La biologie est parfois dégoûtante, surtout en version nécro, et Varga vira du blanc au verdâtre.

« Hah ! Il aura une jolie surprise, répondit Kirchweger, qui était au-dessus de tout ça depuis trente ans au moins... Cependant, nous aurons quelques bonnes chances qu'il ne puisse ressortir sans aide ; après tout, il s'est fait tirer dessus.

— Et pas qu'un peu, renchérit Stefan. Il doit être truffé de plomb. Il aura du mal à se déplacer... C'est bon pour nous ! »

C'est ça, croyez-le bien fort ! De l'autre côté de la cloison, dans le fourgon plombé, un jeune homme gravement blessé, tombé sous le charme d'un bout de viande morte habitée par une colonie d'organismes qui voudraient vivre et se reproduire, se rend soudain compte que quelque chose va vraiment très mal. Dans son coffre, la princesse endormie se transforme... Et où sont les jambes ? Et puis cette odeur !

Le tronc hurla, et le soldat se réveilla dans une nuit bruyante, venteuse, pleine de douleurs, en compagnie d'un monstre qu'il ne pouvait voir, et qui haletait sous sa poitrine. Un cri interminable qu'il poussa fit comprendre aux cinq humains du wagon-salon que la contamination était en cours.

« Contact établi... Très difficile à gérer, pour les spectateurs » commenta Jonas, qui repensait au loup, et à ce qu'il avait subi. « On en a eu pour deux heures complètes, la dernière fois. »

Les hurlements ne cessaient plus. La victime devait s'être remise debout, et se cognait dans tous les angles, s'amochant encore plus. Alors le tronc exprima de la rage, un énorme bloc de rage en béton de casemate qui traversa les cloisons et vint fouetter les savants, leur donnant pendant une seconde embrasée des envies de meurtres et de cataclysmes.

Puis la bourrasque passa ; Stefan vomit son schnaps, Varga éclata en sanglots et Kirchweger extirpa quelques doigts de sa bouche. Jonas regardait vers l'arrière, avec l'air profondément idiot d'un poisson rouge en train de bailler ou de réfléchir. « Comment a-t-elle fait ? se deman-

dait-il... Nous roulons, et nous y avons eu droit... » Le vecteur n'était donc pas un gaz.

Dans le fourgon, le résultat de cette fureur ne se fit pas attendre. Des bruits firent trembler les cloisons, montrant assez que le soldat piégé n'avait plus du tout le contrôle ni de son corps, ni de ses émotions ; une suite ininterrompue de jurons haineux ponctuait chaque coup formidable qu'il donnait aux parois, à la caisse du loup, au plafond. De temps en temps, la douleur de la contamination le précipitait sur la cage où il s'effondrait en hurlant, s'étranglant presque ; « l'autre chant des sirènes » d'après Kirchweger. Puis le train ralentit parce qu'on arrivait à l'arrêt de Căpruta.

IV

Alors voici la nuit, et ses nuages pressés, noirs, qui dévoilent par moment le gros œil étonné de la Lune plantée dans le ciel. Dans la grande vallée qui serpente vers l'ouest, la rivière a débordé ; les champs sont recouverts d'une fine pellicule de boue très liquide qui s'écaille en des milliers de reflets frissonnants lorsque le vent passe, et qu'il s'écrase sur la plaine. La Lune blanchit d'un voile

crayeux la terre inondée, avec, au milieu, la voie ferrée sur laquelle le train s'est immobilisé, près d'une espèce de cabane ridicule qui sert de poste à cet arrêt, juchée en tête de ce qui ressemble, cette nuit, à un ponton de bois lancé au-dessus de la mer, et qui est le quai. Les wagons du train jettent des carrés de lumière jaune moche dans l'eau boueuse des champs. Derrière le train, de l'autre côté, voici la lisière de la grande forêt qui monte dans les collines ; sauvage, échevelée, la grande forêt qui s'agite dans le vent de la nuit. Au débouché d'un vallon, il y a une longue ombre qui dort, et c'est Căpruta.

Il se remet à pleuvoir. De toute la plaine inondée monte la rumeur des gouttes. La locomotive hurle une longue plainte coléreuse de bête seule. Dans le fourgon de queue, un monstre perdu au fond d'un puits de douleur lui répond, et puis un autre, et puis un troisième, et le toit du fourgon explose.

« Il a crevé la tôle ?

— Il n'est plus question de sortir ; pas avec ce truc dehors !

— Et ce train qui n'en finit pas de rester immobile !

— Avance, bourrique ! »

Mais la bourrique observait le règlement ; il restait encore quatre-vingt-dix secondes à patienter avant de repartir dans la nuit. Le chauffeur rechargea son foyer en bûches, vérifia les pressions, la colonne d'eau. Le machiniste actionna le sifflet une seconde fois, et le cri déchira la campagne, allant par-dessus les champs noyés jusqu'au petit hameau réveiller à moitié les paysans, qui se retournèrent dans leurs lits en ronchonnant après la Compagnie et ses horaires invraisemblables. Puis le vent colla une espèce de grêle sur les vitres des wagons, et le raffut sur le toit fit sursauter les soixante-quatorze voyageurs du train pour Arad, Budapest, Vienne... Vienne qui semblait maintenant si lointaine au professeur Kirchweger qu'il ne s'imaginait plus du tout y arriver. « Ça... ça c'est embêtant » murmurait-il, tandis qu'on entendait grincer des ferrailles dans le fourgon. Que pouvait-on faire, maintenant, pour enrayer la catastrophe en cours ?

Le train siffla son dernier coup. Le soldat, debout dans le fourgon, poussa un hurlement de damné, prit son élan et bondit par la brèche. Les cinq humains l'écoutèrent se rétablir, et galoper sur le toit du salon ; il était là, juste au-dessus ! Il passait ; il était parti. « Il a sauté sur l'autre wagon... Mais il est mourant. Ce n'est même pas la peine

d'essayer de lui parler, il nous attaquerait... Et là, qu'est-ce qu'on entend ? »

C'était, au milieu du tintamarre des grêlons qui rebondissaient sur les tôles, une série de crissements comme si un patineur sur glace, derrière, était en train de déraper. « Ça ne peut pas être la fille...

— Alors c'est le loup... Ce sont les griffes du loup. Il a été libéré, il glisse !

— Mais il glisse dans quoi ? demanda Varga

— Comment voulez-vous que je sache !! explosa Kirchweger. Dans du sang, de la sanie peut-être !

— Nous avons remarqué que les ongles des sujets infectés poussent subitement, proposa Stefan. Il est possible que le loup ait quelques problèmes avec ses griffes, maintenant. Elles sont trop longues »...

Un affreux grincement raya ce qui restait de silence. Puis il y eut un instant de flottement ; chacun se demandait ce que cela pouvait signifier quand il y eut un choc énorme juste au-dessus de Jonas, qui en tomba de son siège et se mit à glapir. Le loup venait de bondir, à son tour, sur le wagon-salon.

« Ça ne s'arrange pas. Bon, Varga, tant pis, il faut partir en chasse. Ouvrez-nous cette porte ! Stefan, sortez les équipements ! On ne va pas laisser deux saletés de carcasses crevées saccager notre mission ! »

Mais le train s'ébranla, avec le résultat que l'on devine : on entendit d'abord une longue série de crissements frénétiques, puis le loup passa par-dessus bord. Une espèce de porte-manteau osseux et sanguinolent se balança dans la nuit à quelques centimètres du nez d'Alin Monteanu, qui poussa un rugissement de lion ébouillanté et bondit jusque sur la banquette de Varga, de l'autre côté de l'allée.

Le corps disloqué de ce qui avait été un grand animal sauvage se propulsa comme un gibbon le long de la gouttière du wagon, passant de fenêtre en fenêtre, aspergeant les vitres d'une liqueur beaucoup trop claire pour être seulement du sang. De grands pans de peau lui pendaient, comme des haillons.

« Épidermolyse, nota Kirchweger... C'est pourquoi nous avons recouvert la cage d'une bâche pour le transport... Mais vous voyez, ça n'a pas suffi. »

Le loup disparut vers l'avant. Varga claquait des dents. Il s'enfila une grosse lampée de son alcool de fruits, toussa,

poussa un cri primal et posa enfin la question cruciale :
« que peut-on faire pour se défendre ? »

V

« Vingt personnes ont tiré sur ce soldat, gémit Jonas ; puis vingt autres encore. Et voyez comme il se démène ! Enfin, il n'est pas encore entré dans cet état de prostration qui fait croire aux paysans que la victime est morte. À ce moment-là, seulement, nous aurons notre chance.

— Pourquoi ? demanda Varga. Racontez-moi !

— Il sera inerte. Terriblement dangereux, certes, un vrai poison, mais inerte. On pourra l'enfermer avec le tronc, l'immobiliser ou le mutiler pour qu'il ne puisse plus s'échapper.

— On lui découpera ses jambes, approuva Kirchweger, c'est plus sûr.

— Vous êtes inhumains, tous les trois, constata Varga.

— L'Évolution, répliqua Kirchweger, a fabriqué cet organisme stupéfiant, qui, à force de mutations, est parvenu à prendre le contrôle des animaux morts ou vifs qu'il

rencontre, aussi facilement que nous autres dirigeons des chevaux. Le corps brûle alors ses dernières réserves, en une course effrénée à la proie, pour que le parasite puisse s'y reproduire. Et ce train, Varga, ce train regorge de proies ! Voyez donc où se situe votre devoir, et ne nous insultez plus avec vos jugements imbéciles !

— Bon sang, ne vous énervez pas !

— Les premières victimes pourraient bien être les conducteurs de la machine, reprit le savant. Peut-être viendrons-nous en dernier. Varga, puis-je avoir de votre schnaps ? » Mais Varga avait tout sifflé. Il était blanc, il transpirait ; il redemanda :

« Que pouvons-nous faire ?

— Les indigènes prétendent que ces choses n'aiment pas la lumière, annonça Jonas. En tout cas pas celle du Soleil.

— C'est la nuit, bordel ! Vous n'avez pas mieux ?

— L'ail est très dangereux pour eux.

— C'est les péquenots qui vous ont dit ça ?

— Oui, intervint Kirchweger. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas une once d'ail ici ; nous ne tenions pas à empoisonner nos cobayes.

— J'admire votre prévenance. Vous êtes une vraie mère pour ces petites putes. Quoi d'autre ? Donnez-moi des idées constructives, bon sang !

— Hyperesthésie ! cria Stefan. Oui mais non, ça ne marchera pas...

— Pas dans sa forme aérienne, non, compléta Jonas.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? gronda Varga. Je veux comprendre !

— Dans sa forme qu'on appelle dormante, répondit le professeur, les réceptacles de cette maladie ne supportent ni les déplacements d'air, ni l'eau, ni le sec, rien. Tout les dérange.

— Les réceptacles ?

— Les corps. D'où le mythe du vampire, qui dort dans un cercueil, à l'abri de tout, au fond de son caveau sans lumière.

— Je vois... Mais ici, non non non ne me dites rien, laissez-moi deviner ! Il ne s'agit pas de la forme dormante, ce serait trop beau...

— Correct. Il ne s'agit plus de dorloter les vecteurs, il faut qu'ils servent. Donc, ils sont utilisés à outrance... Cependant, il se pourrait que, dans un premier temps, les individus nouvellement infectés soient mis à l'écart...

— Parce que vous trouvez que le soldat, ou le loup, ils craignaient la pluie ?

— Nous ne sommes plus en forme dormante, Varga, n'oubliez pas ! Cependant, il reste le froid ! Le froid, comprenez-vous ? Ils sont obligés de ne pas s'exposer trop longtemps au vent de notre course ! Sinon tout s'arrêterait. Aussi le soldat va-t-il chercher assez vite à se mettre à l'abri...

— Dans la locomotive ?

— Au chaud près du foyer, absolument.

— Merveilleux ! Et donc, il cause présentement avec le conducteur ». Ce qu'il ne faut jamais faire, comme chacun sait.

Pour bien confirmer cette hypothèse, le train, au lieu de ralentir aux abords de Bârzava, accéléra, et fila sans s'arrêter. Il s'enfonça dans l'eau qui recouvrait la plaine. Les

roues des wagons soulevèrent des gerbes impressionnantes.

« Nous coulons, dit Monteanu. Sauve qui peut...

— De toute évidence, reprit Varga, le machiniste n'est plus en mesure de diriger cet engin, qui fonce et ne s'arrêtera plus de lui-même. Je propose que nous tâchions de détacher notre wagon du convoi, ou de progresser jusqu'à l'avant, et de reprendre le contrôle de cette locomotive.

— La seule porte qui n'est pas soudée donne sur la voie, rappela Kirchweger. Celle qui ouvre sur la plate-forme est condamnée, Varga.

— Alors il faudra monter sur le toit !

— Et dérapier sur les souillures des vampires ? Vous infecter, peut-être ?

— J'en ai marre de vos objections ! Vos tenues de moines fous, là ! Elles vous ont protégés, correct ? Vous n'êtes pas morts ? Alors elles feront l'affaire ! Je refuse de crever ! Sortez-moi les neuves que vous réserviez pour Vienne !

— Jonas, ordonna Kirchweger. Ouvrez les coffres !

— Qui vient avec moi, demanda Varga ?

— Mes deux assistants ! Ils sont robustes et débrouillards. Ils vous aideront à grimper. Vous deux, vous passez sous ses ordres ! »

VI

On prétend que l'infecté qui devient nosferatu a besoin de mâcher de la chair, d'ingurgiter du sang. Kirchweger, qui avait beaucoup lu, se souvenait du *De Masticatione Mortuorum* de Retrius, ouvrage célèbre chez tous les timbrés, où sont rapportés quelques cas d'autophagie fort curieux. Figurez-vous que certains ensevelis ont un petit creux . Il y en a même qui mangent leurs tripes ; mais comment font-ils ? On cite même des cas de linceuls rongés, ce qui n'est pas mal non plus. Les Latins, qui n'avaient pas les yeux dans leurs poches, ont trouvé le terme *manducator* pour désigner un mort qui mastique. « Lève-toi et mâche » comme dit l'autre ou presque. Il est conseillé de couper alors la tête du cadavre, et de la brûler, voire de tout brûler. Quant aux pieux, les textes sont formels, ça ne fonctionne pas.

« Et vous croyez à toutes ces bêtises ? s'étonnait Varga

— Un savant moderne ne croit pas, rétorqua Kirchwe-
ger. Ou il sait, ou il suppose, ou il ignore. Mais surtout, il
croit le moins possible. Et moi je ne sais presque rien du
vampirisme, donc je ne rejette rien... Bon, ça traîne, là ! Ne
pourriez-vous pas vous activer un peu ?

— Dites-donc, je ne vous ai pas demandé d'y aller, que
je sache ! Ça vous va bien de nous faire des remarques !
C'est vous, le génial inventeur de ces tenues de mol-
lusques ? C'est la guerre, pour les enfiler, vos tentacules !

— Mon jeune ami, si j'avais votre âge, je ne vous aurais
pas attendu pour aller foncer massacrer tout le monde ! Je
sais, moi, ce qu'il en coûte de traînasser, tandis que notre
petit soldat déjeune avec le personnel de bord !

— Pour l'amour de Dieu, gémit Monteanu, arrêtez de vous
engueuler ! » Mais Dieu, qui n'est pas ce que les humains
croient, regardait ailleurs et se fichait absolument du train, des
vampires et de Monteanu.

Sortons un peu de ce wagon, ça nous changera les
idées. Prenons de la hauteur, et, dans le vent de la course
qui nous hurle à la figure et nous enfonce des grêlons
dans les orbites, remontons courageusement ce petit
convoi de wagons à l'intérieur desquels des voyageurs

sommeillent, à part un groupe de paysans furibards qui voulaient sortir – voyez comme les choses se goupillent mal – à Bârzava. L'arrêt leur a filé sous le nez, et ils se retrouvent comme des idiots, avec tout leur bagage de retour de marché, debout devant les portes, en route pour le néant de la mort, ou le Paradis, ou peut-être pire encore. Bien entendu, ils n'en savent rien, et gémissent en imaginant qu'ils vont devoir aller jusqu'à Arad pour trouver un buffet ouvert, en attendant le train de midi-quarante qui les ramènera chez eux.

Or donc, dans l'abri de la locomotive, tout va très mal : le loup contemple les manomètres, le soldat s'essuie la bouche et commence à sombrer dans le néant. Le cerveau qui dirige ce corps n'aura plus jamais l'occasion de se réveiller en étant lui-même. Une colonie de petits monstres s'occupe déjà à construire la prochaine personnalité de ce grand bipède en uniforme.

Le chauffeur a été poussé dans la nuit, égorgé, et son corps a fait des galipettes sous les roues des trois premiers wagons. Le machiniste, mordu et remordu par les deux possédés, est dans une espèce de coma dont il sort lentement. Voici que de sombres rêves ondulent sous la surface de sa conscience, et que la colère, épicée d'un fort senti-

ment d'injustice, s'empare de son esprit en même temps que les virus s'y répandent. Cet homme, qui, bientôt, va connaître la douleur, est prêt pour la vengeance ; elle sera un moteur suffisamment puissant pour le mener à rechercher, à travers de prétendus coupables, de nouvelles victimes pour ce qui, dorénavant, le chevauche.

Le machiniste se lève, enragé. Il est perdu, il le sait, il le sent, et il va le faire payer à ces cinq immondices de l'armée à cause de qui tout est arrivé, avec leur chargement maudit ; ces criminels qui se prélassent dans le dernier wagon tandis que lui perd sa vie. Il bondit sur le tender, escalade le tas de bûches, grimpe sur la première voiture.

Le soldat en train de sombrer cherche à combattre cette hébétude qui l'engloutit. Peu de choses le distinguent encore d'un vulgaire poulet somnolent ; même le loup est à cet instant plus intelligent que lui. Tout au plus peut-on dire que les petits regards vacillants qu'il lance à l'entour sont encore ceux d'un humain ; soudain le voici qui se dresse, désespéré. Il porte les doigts de sa main gauche à sa bouche, mâchonne un peu, saute à son tour sur le tender, et s'y effondre au milieu des bûches. Il n'ira pas plus loin. La mort s'empare de son esprit, et l'efface tout entier. Quant au loup, il s'endort auprès de la porte ouverte du foyer.

VII

Varga se démenait avec ses biceps. Ceux-ci refusaient de faire passer le poids de son corps par dessus le rebord du toit. Les deux pieds plantés sur les épaules de Stefan, il sautillait, levait une patte, hésitait, hissait sa masse jusqu'au bout de ses forces, et la laissait retomber sur le crâne du pauvre assistant, lequel ne savait plus comment respirer au milieu des formidables effluves de saucisson bouilli qu'émettaient sans jamais s'épuiser les godillots de l'ancien flic.

Jonas vint à la rescousse. Lui et son compère s'accroupirent, puis, chacun soutenant une jambe, d'un grand coup de rein propulsèrent Varga vers les hauteurs tempétueuses. Alors seulement le bonhomme, tout tremblant à l'idée de chuter, put trouver dans cet élan et dans cette frayeur le moyen de franchir l'arête sans se claquer un muscle. Il rampa sur le toit, grondant toutes sortes de jurons pitoyables, et manœuvra avec une lenteur de cachalot échoué pour venir prêter main-forte aux deux garçons. Sa cagoule de calamar, qui battait dans le vent de la course, apparut par-dessus le rebord, et contempla Jonas de ses grands yeux écarquillés.

« Hmmm fww mwwf hmmm wwwf ww ! » Puis il tendit sa main droite. Jonas eut la bonne idée de comprendre, et, se pen-

dant sur cette main tendue, d'un prompt coup de jarret, se porta à hauteur de Varga. Il allait franchir le rebord quand il avisa du mouvement vers l'avant. Il regarda, et vit à quelques mètres à peine une forme imprécise et grotesque qui titubait dans les bourrasques. La chose s'arrêta, observa le couple de mollusques quelques instants, et poussa un rugissement à humilier une locomotive. Jonas n'hésita pas : il remit à plus tard son expédition sur les toits, se jeta dans la voiture, referma la portière, et enleva sa cagoule.

« Eh bien ? Que vous arrive-t-il ? cria Kirchweger

— Il y a du monde sur les wagons... Le machiniste vient nous rendre visite.

— Et Varga ?

— Il a son pistolet.

— Ça ne suffira pas ! Autant dire qu'il est mort.

— Ça c'est embêtant.

— Bien. Voilà ce que nous allons faire. Cassez-moi cette vitre, là.

— Qu'avez-vous en tête ?

— Vous allez me mettre debout sur le rebord de cette fenêtre, et de là, je tirerai sur l'ennemi. Il faut essayer de sauver Varga, bon sang ! »

Mais au moment où Stefan, qui avait trouvé un serre-boulons dans la trousse à outils, allait s'en servir pour fracasser la vitre, le wagon, qui s'enfonçait de plus en plus dans l'eau, se mit à vouloir y flotter, et décolla de la voie ferrée. Le train ondula du croupion, toutes les bogies s'envolèrent de quelques centimètres, et les voitures chassèrent un peu dans un virage à gauche avant de retomber avec un ensemble parfait juste à côté des rails, sur les traverses. Ce qui n'alla pas sans quelques conséquences.

Tout d'abord, les wagons commencèrent par tressauter dans un vacarme à péter les tympanes. Les voyageurs se mirent à crier à la fin du monde. Les sacs sautillaient dans les allées, les cages à poules s'éventraient en tombant des porte-bagages, lâchant de la volaille ; quelques parapluies s'ouvrirent, un contrôleur perdit son dentier qui s'en alla mordiller les pieds des gens, et deux monocles filèrent se cacher dans les rainures du plancher, loin sous les banquettes. Varga, sur son toit, se mit à rebondir, blonblonblonblonblon, en direction de la chose qui arrivait, laquelle ne resta pas insensible à tout ce chambard mais commença par déraiper, puis tomba carrément par-dessus

bord ; malheureusement, elle se retint de justesse à la rive de gouttière. Monteanu, qui, paniqué, s'était jeté dans un siège justement de ce côté-là, eut encore l'immense privilège de pouvoir hurler comme une cantatrice à Bayreuth en découvrant l'immonde gnome en bleu de chauffe qui se tortillait à quelques centimètres de son, derechef, nez. Le cri qu'il produisit acheva de terroriser tout le monde.

Alors, les trois derniers wagons se couchèrent majestueusement, comme un monument qui s'écroule, soulevant une vague d'étrave qui fit office de gouvernail, ou de pagaie plantée dans l'eau. Sensible à cette résistance venue de l'arrière, la locomotive se cabra d'un petit degré, dérailla, et plongea dans un fossé, projetant le soldat et les bûches dans la nature. Les premiers wagons suivirent la machine, et se couchèrent à leur tour.

L'accident s'était produit juste dans la courbe qui termine la longue ligne droite de Bârzava, dans un endroit où la rivière, les collines, la forêt, plus un gros torrent, se rejoignent et mélangent leurs zones d'influence, ainsi que leurs exigences propres, en un inextricable fouillis fort intéressant à observer lorsqu'on est un savant biologiste, ami des insectes et des fondrières ronçues, mais beaucoup moins amusant à traverser de nuit, à pied, lorsqu'on est un

voyageur blessé dans un monde en crue sous la tempête, et que le train vient de verser dans un borbier gluant à faire hésiter les sangliers.

Varga était tombé, lui aussi, et avait plongé la tête la première dans le drain qui longeait la voie. Comme celui-ci était en crue, la chute ne fut pas trop grave. Mais un courant assez violent, encouragé par les masses d'eau qui venaient des collines, propulsa le représentant vers l'avant, jusqu'au moment où un déversoir l'invita à piquer une tête dans le torrent. Or, celui-ci commençait à produire une vague, un gros bourrelet de colère, contrarié dans sa course par l'apparition inopinée sur son trajet d'une locomotive gisant sur le flanc, suivie d'une ribambelle de voitures qui faisaient digue.

Varga fut aspiré. Il s'assomma contre des troncs, puis il alla rebondir de roue en roue sous le ventre de la machine. Enfin, il put s'accrocher à quelque chose de pas trop graisseux, et se hissa, épuisé, jusque sur le flanc de la locomotive. Il s'assit, batailla quelques instants avec sa cagoule de calamar, l'arracha, et découvrit devant son visage celui du loup qui l'observait, hagard et décomposé, très mort et très surnaturel.

Pendant ce temps, dans la voiture-salon, êtres et choses baignaient dans un peu ragoûtant brouet. Stefan était blessé. Kirchweger, à quatre pattes dans l'eau, cherchait ses lunettes et ne trouvait qu'une bouteille vide de Schnaps. Jonas, debout en travers du wagon, retenait la lourde sacoche à outils qui se retrouvait maintenant perchée à deux mètres de hauteur, sur une banquette côté ciel. Elle s'était ouverte, et perdait de son contenu sur la tête de l'assistant : des clés à pipe, un petit marteau, une boîte de clous... Un mètre plus haut, le machiniste, allongé sur la vitre, la regardait se vider. Il avait extirpé de sa poche une clé de chasse, qui est une sorte de gros engin pour torturer les tuyaux, et s'occupait à essayer de briser la glace ; mais ce n'était pas simple, car son quotient intellectuel baissait à grande vitesse. Sous son ventre, il voyait ses proies gesticuler, hors de portée, et ça le rendait encore plus malade.

D'un wagon situé vers l'avant monta soudain un chœur de caquètements pitoyables. De toute évidence, le loup, en ayant terminé avec Varga, avait trouvé à s'occuper. Bientôt, il y aurait une escadrille de poules vampires, et Dieu seul sait ce que le monde deviendrait alors, attendu que les vampires sont très justement réputés pour leur denti-

tion, tandis que les poules, non ; ce que rappelle un fameux dicton.

À ce sujet, il paraît que cette histoire de dents proéminentes serait causée par une nécrose des gencives. Ceci, ajouté à une intense production salivaire, au teint naturellement blafard des grands blessés dont le cœur bat de plus en plus lentement, et à l'aspect généralement ruiné, écroulé, du visage, donne au vampire son aspect légendaire. Chacun sait cela aujourd'hui, mais, à l'époque, Kirchweger ne se doutait de rien, lui qui pourtant doutait de tout en ne voulant rien croire. Aussi fut-il très désagréablement impressionné par l'espèce de gargouille qu'il découvrit au-dessus de Jonas, et ne comprit-il pas tout de suite qu'il avait affaire au machiniste. Tandis que l'autre, postillonnant de rage et de frustration, savait parfaitement qui se tenait en dessous de lui, la bouche ouverte et sans ses lunettes : son pire ennemi, l'infâme Viennois plein de morgue qui l'avait fait menacer, secouer par les soldats, et battre préventivement ; celui dont les deux abominables wagons étaient venus se greffer à son convoi, comme un organisme corrompu qu'on aurait raccordé à un corps sain : veine à veine, nerf à nerf. Il se rappelait du poison qu'il avait senti sourdre du fourgon plombé, des aboie-

ments des militaires qui le gardaient, de leur peur aussi, et de ces visions fulgurantes de scènes ultra-salaces et dégoûtantes qui s'étaient emparées de lui, à son âge, tandis qu'il s'enfuyait vers la locomotive. Il se rappelait aussi du malaise des voyageurs, de leur hébétude lorsqu'ils passaient à côté de ces deux voitures.

Le responsable de cette horreur se tenait tout juste de l'autre côté d'une maigre vitre, et l'observait comme on regarde un insecte. C'était insupportable. Le machiniste, qui saignait de partout et se sentait mourir, leva son outil, se dressa à genoux, et abattit de toute sa rage la clé sur le vitrage, qui explosa, et ce fut l'avalanche. Il poussa un hurlement d'Apache en fracassant au passage la tête de Jonas, qui s'écroula, laissant choir la trousse à outils et tout son chargement.

Kirchweger s'était reculé ; il arma son revolver, et tira. Le coup, énorme, lui ruina le poignet, mais l'autre avait maintenant un vilain trou noir dans la poitrine et un beau cratère dans le dos, à l'endroit où le projectile était ressorti. Entre les deux orifices, la balle avait sectionné la colonne vertébrale, et le bonhomme s'écroula comme un édifice, se recroquevillant en un petit tas haineux qui disparut dans l'eau, où il se noya. Fin du machiniste.

« Stefan, venez m'aider !

— Je suis blessé, professeur. Je crois que je me suis cassé le genou.

— Comment avez-vous réussi un coup pareil ? Bon... Monteanu... Monteanu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Debout !

— Je... Me...

— Jeu, meuh, quoi encore ? Debout, vous dis-je ! Pour une fois vous allez servir à quelque chose, ça nous changera !

— Que faudrait-il que je fasse ?

— Que vous tiriez dans cette serrure, là au-dessus. Moi je n'ai plus assez de force dans les poignets, mais vous êtes jeune, vous résisterez !

— Mais je n'ai jamais tiré...

— Sortez-nous de là, nom d'un chien ! Vous seul pouvez le faire ! Prenez cette arme et tirez bon sang ! Et ne lésinez pas, j'ai des cartouches...

— Eeet mais...

— Allez !!!

— Mais la fenêtre vient d'être ouverte !

— Je ne veux pas enjamber ces trucs ! Dieu sait qu'ils ne sont pas morts ! »

Alors, dans le fourgon blindé, le tronc, par qui tout était arrivé, explosa en borborygmes tonitruants. C'était interminable et tout à fait insupportable, insupportabil, nesuferit. Monteanu, au lieu de tirer dans la porte au dessus de lui, se boucha les oreilles et se balança d'avant en arrière, en route pour le pays des gagas. Stefan hulula ; au loin, les poules se mirent à coasser (mauvais signe), et des voyageurs couinèrent sans plus pouvoir s'arrêter. Au milieu de cette belle chorale, Kirchweger, ivre de fureur, donnait des coups de pied dans le corps du machiniste en injuriant tout le monde et Monteanu en particulier, qui commençait à pleurer.

C'est ce moment que choisit le loup pour sauter dans le wagon. Il avait perdu ses yeux en chemin, et sa truffe pendait à une babine. Dans cet état, il n'était plus un tueur très efficace, mais cette déficience était fort largement compensée par son allure de porte-manteau disloqué, tout en dents et en grimaces. Son apparition coupa le sifflet aux trois humains qui restèrent à le contempler, incré-

dules et la bouche ouverte, avec l'air interdit du pigeon chargé par un tonneau dans une rue en pente.

Puis trois coups formidables enfoncèrent la tôle du toit, et trois autres la déchirèrent. Une jambe apparut, avec un godillot aux fragrances de saucisson. Suivit la seconde jambe, puis la bedaine, les épaules, les bras et la tête de feu le policier Varga. L'être pénétra dans le wagon, se redressa, regarda à gauche, regarda à droite, et s'avança vers Kirchweger en murmurant d'un air absent quelque chose qui ressemblait à du latin.

Avec de l'eau jusqu'au-dessus des genoux, il ne vit pas le machiniste, trébucha dessus, et tomba les bras tendus en plein sur le loup, qui en disparut dans la soupe, gloup, où il se noya aussitôt, les poumons lestés à bloc.

Comme dans ces casse-têtes, où, dès que vous enfoncez un bouton, un autre se dresse et vous nargue, la disparition de Varga dans l'onde liquide et glauque coïncida avec l'activation d'un programme de secours chez le machiniste. On vit soudain des coudes et des genoux pointer hors de l'eau et gigoter avec un bel entrain, comme si là-dessous une araignée géante était en train de se battre contre un ennemi invisible, et le piétinait féroceement.

Puis Varga se redressa, et reprit sa progression vers Kirchweger. Celui-ci recula vers Monteanu. Ce qui sauva provisoirement les deux hommes, fut que Varga, dans sa triste inconscience, toujours marmonnant en latin, ne vit pas plus le loup qu'il n'avait vu le machiniste, et trébucha dessus. Il s'écroula derechef dans ce liquide, qui, comme on l'affirme un peu partout, n'est bu que par les méchants ; « et c'est bien prouvé par le déluge », rajoute-t-on finement. Donc Varga, qui jadis préférait le Schnaps, tomba dans le jus qui mouille et but la tasse. Pauvre feu monsieur Varga qui ingurgite de l'eau.

« Tirez, mais tirez donc, bougre de méduse !!!! » Kirchweger bramait, gesticulait, éclaboussait partout. Complètement perdu et tremblotant, Monteanu brandit son arme, visa la porte au dessus de sa tête, ferma les yeux et tira n'importe comment, à la plus grande fureur, s'il était encore possible, du professeur. « Pas là-dessus, imbécile cosmique ! hurla-t-il rouge cerise. Tirez sur Varga, tirez sur le loup ! Tirez sur les ennemis, puisqu'ils sont là, maintenant ! Monstre d'incompétence ! Crétin famineux ! Donnez-moi ça !

— Mais vous aviez dit...

— Et ça qu'est-ce que c'est ? rugit le savant en montrant la brèche que Varga avait ouverte.

— Un... Un...

— Hun, hun ! Je me passe de vos conclusions ! Donnez-moi ce truc et allez aider Stefan ! Vite ! » Kirchweger perdait les pédales.

Bien entendu, le bon Dieu, qui fait systématiquement ce que personne ne lui demande, à l'exclusion de tout le reste, en profita pour attirer les poules, qui se présentèrent à la brèche, terriblement enragées. Elles se battirent pour savoir qui pénétrerait la première, s'entrégorgèrent au milieu des vocalises du tronc dans son fourgon, tandis que Monteanu, à ce nouveau spectacle, oubliant de redonner l'arme au professeur, portait ses mains à ses tempes et rajoutait de sa voix à la cacophonie générale en l'envoyant explorer des octaves inracontables.

Et tout ce chahut fut soudain écrasé, comme réduit au silence, par la plus titanesque gueulante de toute l'histoire de notre planète. Kirchweger faillit en tomber dans les pommes ; ça réveilla même Varga qui se remit debout, tandis que toutes les vitres explosaient sous la puissance

d'un son à faire fuir des mammoths. Ah bon sang, ce train n'était vraiment pas silencieux !

Stefan émit le désir de savoir ce qui produisait un tel son. Il était bien le seul. Kirchweger, que la stupidité enrage, allait exploser en imprécations bien senties, quand l'auteur de ce bruit inquantifiable se faufila par l'orifice, encadré par les gallinacés.

Tout se tut. Même le tronc. On entendit la pluie se remettre à tapoter paisiblement sur les parois. Kirchweger observa le nouvel arrivant, et fit le compte de ses cartouches. Il n'en avait plus tant que ça, finalement.

« Monteanu, dit-il. Je vous prierai de tirer sur Stefan. Il n'est plus temps d'espérer se sauver. Nos ennemis sont trop nombreux, et trop coriaces. Il s'agit maintenant de nous éviter une mort affreuse. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Parfaitement » répondit l'autre, soudain très calme. Il se tourna vers Stefan. Celui-ci acquiesça d'un signe, salua son patron, et mourut d'un coup de feu en pleine figure.

« À moi, maintenant, s'il vous plaît. Vite ! » Monteanu se retourna vers Kirchweger, et, sans une once d'hésita-

tion, l'envoya étudier chez Saint-Pierre. Puis il se colla le revolver sur la tempe, appuya sur la détente, et l'on entendit : « clic »...

Il y avait bien quelque part d'autres cartouches, mais il ne savait plus où. Alors, il contempla la goule, blême et chauve, toute sanglante de récents massacres, accroupie au milieu des poules... Le soldat... Le jeune inconscient qui avait démoli un volet, jadis, dans un autre temps. Monteanu, fasciné, le regarda qui rongeaît négligemment son propre bras gauche.

Le *manducator* poussa encore un de ces hurlements dont il avait le secret ; et ce cri, massif, presque solide, contenu à l'intérieur du wagon, rendit sourd Monteanu tandis que Varga, insensible à tout, marmonnait extatique un latin de cuisine qui le faisait rire. Alors, dans une grande envolée de poules, la goule chargea.

« Ça, c'est embêtant » songea Monteanu. Puis ce fut l'enfer tout rouge.

VIII

Quand le soleil se leva après cette nuit de débauches, le virus s'était répandu par tout le train, et cravachait maintenant de nombreux hôtes. Ceux-ci, en passe de tourner vampires, découvrirent qu'ils étaient isolés au milieu d'une espèce de mer.

Quelques-uns sautèrent à l'eau, dans l'intention floue de rejoindre la forêt. Ils se noyèrent, et leurs virus, ne pouvant rien faire dans ces corps-là, moururent en grandes quantités.

D'autres restèrent comme des idiots debout sur le train couché, et pelèrent au soleil. De très rares spécimens, qui, par accident, n'avaient pu sortir ou n'en avaient pas senti le besoin, dormaient dans les porte-bagages, la tête seule émergeant de l'eau. Lorsque le niveau de la rivière grimpa encore après un nouvel arrivage de crues, ils se noyèrent à leur tour.

Aussi, lorsque, à la fin de la semaine, les eaux commencèrent à baisser, et que les militaires purent enfin intervenir, il ne restait presque plus rien du phénomène, et les quelques traces subsistantes furent incendiées. Ce fut la

dernière fois que l'on entendit parler de vampires en Transylvanie. Quelques années plus tard, la première guerre mondiale éclatait, et l'Empire d'Autriche-Hongrie eut beaucoup d'autres soucis.

Cependant, un fait, tout de même, comme un indice, semblerait indiquer que le virus n'était pas tout à fait détruit. En 1916, dans la vallée de l'Olt, précisément à l'endroit exact où Kirchweger et ses assistants avaient commis leur méfait en déterrants le premier nosferatu – la pauvre jeune fille – il y eut, entre le 26 et le 29 septembre, une bataille violente mais brève qui opposa les chasseurs du *Deutsches Alpenkorp Edelweiss*, général Kraft von Dellmensinger, à l'armée roumaine, qui défendait là sa frontière.

Et voilà ce qui s'est produit : d'abord, tout le monde s'accorde à dire que cette bataille fut gagnée beaucoup trop facilement. Les Allemands, qui étaient vainqueurs, en pénétrant, le 29, dans la Rotenturm Pass, découvrirent un spectacle inconcevable. Partout des armes, des sacs, des cadavres de chevaux, des canons, des réserves de munitions presque intactes. Partout des blessures horribles, des démembrements comme si un démon pervers s'était amusé à recombinaer les cadavres autrement. Plus on avançait vers la Tour Rouge, plus on voyait de ces morts

effrayants, alors même que les impacts d'obus se faisaient de plus en plus rares.

Au pied même de la tour, il n'y avait pour ainsi dire plus aucune trace de la guerre, ni impact ni cratère, tandis que les cadavres, par talus entiers, y gisaient disloqués d'une manière qui faisait éprouver que c'était là une des portes menant aux fosses de l'Enfer.

Pour finir, les *Edelweiss* prirent possession de la zone, et se répandirent dans le nord de la Roumanie, où ils rencontrèrent de nouveau une résistance qui peu à peu se mit à croître, jusqu'à ce que les deux camps, qui ne se voyaient jamais correctement dans ces vallées profondes, et donc ne pouvaient se canonner, en vinssent à organiser des chasses à l'homme aux flancs des collines ; les Allemands en maraude sur les crêtes, les Roumains dans les pentes, au milieu des moutons.

Mais la débandade de la Rotenturm Pass ne fut pas oubliée ; ni par les uns, ni par les autres. Je pense, pour ma part, que les Roumains, qui ne sont pas plus pétouchards que n'importe qui sur cette planète, et qui étaient en position, à la Tour Rouge, d'infliger de très sévères coups à l'armée allemande, ne l'ont pas fait et se sont enfuis parce

qu'on les a attaqués, et décimés, depuis l'arrière. Et je présume que l'assaillant, ou plutôt les assaillants, étaient des rejetons, de deuxième, troisième ou quatrième génération, d'un être contaminé par une certaine jambe, celle-là même qui manquait au corps qu'avaient exhumé jadis Kirchweger, Jonas et l'ami Stefan.

Peut-être y avait-il eu deux équipes. Une officielle, celle de Kirchweger, qui avait glorieusement tout foiré, visible et attirant toute l'attention ; et une autre, secrète, noire, qui aurait, pendant toutes ces années, implanté et entretenu un réseau dormant de combattants déjà morts. Imaginez ceci : dans des caveaux oubliés, au cœur d'une antique forteresse enterrée au fond d'une vallée gardée par les ronces et semée de toutes sortes de pièges à ours, reposent les vampires, tandis qu'autour de leurs tombes s'activent, silencieux, ombres parmi les ombres, les nécromants de l'Empire.

Le passage de Reichenberg

*« Au fond, toute âme humaine est cela : une fragile
lumière en marche vers quelque abri divin, qu'elle imagine,
cherche et ne voit pas »*

André Maurois

I

« En passant, apportez donc ce carton à madame Němec puisqu'il est prêt. Allez, on se remue ! Vous avez l'adresse ?

— Oui monsieur. Klara Němcová, 17, passage de Lucerne, escalier B.

— C'est bien. Tant que vous y êtes, quand vous aurez fini, allez prendre la commande de monsieur Svoboda qui

n'a plus le téléphone. C'est tout à côté, métro Danube, rue de l'Hélice en descendant les escaliers, au 21. De là, vous revenez directement ici, c'est compris ? Pas de marques de rouge à lèvres sur les joues, ça fait pleurer la petite Gigi. Allez ouste, filez ! »

Je travaille chez un marchand de vins fins. Comme j'ai une jolie tête, on m'envoie chez les bourgeoises porter les bouteilles qu'elles ont commandées, et, surtout, récupérer l'argent qu'elles doivent. Ma petite figure désolée, quand on me fait des chichis, est, paraît-il, irrésistible, au point que je reviens toujours avec la somme.

À ce propos, trois fois ce mois-ci, ces dames m'ont mis en retard ; car on rencontre de jolies délurées, dans ce métier. En tout cas, je sais que la pauvre esseulée qui périt d'ennui dans son huit-pièces est une pure légende ; la vérité est qu'elles savent s'amuser, et c'est très bien ainsi. Madame Nĕmec, qui se répand, au 17 passage de Lucerne, sur des canapés interminables, ne déroge pas à cette règle ; simplement, ce n'est pas avec moi. Tant pis !

C'était une journée comme toutes les autres en cette saison, grouillante, enrhumée, noire de fumée sous le soleil de janvier, pleine de cris, de piétons, de voitures et

de camions grondants, pleine de toute cette grosse circulation qui n'arrête jamais de faire vibrer la vitrine, du lever jusqu'à tard après le coucher du soleil. Quand j'avais ouvert la porte pour aller faire ma tournée, toute la clameur de l'avenue était rentrée dans la boutique. Au raffut, Gigi avait levé la tête de ses emballages et m'avait regardé en coin, furtivement.

J'ai six ans de plus qu'elle et quelques dents en moins, mais cette cruchonne persiste à être raide amoureuse de moi. Pauvre petit chat trempé ! Qu'est-ce que je pourrais bien faire, moi, d'une Gigi ?

« Je ne la mérite certainement pas » me disais-je, très satisfait, tout de même, des regards serrés et aveuglants qu'elle me lançait sans s'en rendre compte tandis que, bonne âme et chevaleresque jusqu'au Tartuffe, je me détournais de cette proie si facile, si dinde, si romantiquement nunuche.

Klara Nĕmcová, par exemple, c'était autre chose. Elle me reçut dans une guêpière noire avec dentelles, que voilait à grand-peine une chemise en soie pâle. Aux pieds, des mules à pompons noirs. Une cigarette au bec, mais dont l'odeur laissait entrevoir des voyages exotiques. Des yeux

mouillés, aux paupières lourdes, des ongles en lames de couteau, noirs, magnifiques. « C'est vous ? Déposez ça dans la cuisine. Combien ça fait ? » Elle fouilla dans un sac à main, en tira un billet de cent euros, me le fourra dans une poche. « Gardez tout. Fichez le camp, j'attends quelqu'un. Et motus, hein, ou j'étrangle votre adorable petit cou. Allez, on décanille, vite vite vite ! » Elle claqua dans ses mains. Je me retrouvai dehors sans savoir comment. En voilà une face à laquelle je ne fais pas le poids, c'est clair. Nous ne jouons pas dans la même catégorie.

Tout évaporé par cette confrontation, je partis n'importe où. C'est à dire qu'au lieu de remonter par la rue de Malte pour attraper le Métro à Josefov, je descendis comme un couillon jusqu'à la rue Konev, l'empruntai sans savoir pourquoi, tournai à gauche, tournai à droite, et me réveillai complètement perdu, face au numéro onze d'une rue de l'Équerre que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

La porte cochère, à double battant, était ouverte. À sa droite, une plaque indiquait « Passage Alexeiev », ce qui ne m'éclaira pas. Au-dessous de la plaque, il y avait un guichet aménagé dans le mur, et, dans le guichet, reculée dans l'ombre, une concierge blanchâtre et ratatinée m'assassinait de son regard, venimeuse, méchante comme une

araignée sous la trappe. Je pris bien soin de ne rien lui demander, et me ruai dans le passage Alexeiev.

En principe, de l'autre côté, je devais, en toute bonne logique, émerger dans les parages du boulevard Wilson, que j'atteindrais alors sans difficulté grâce à la rumeur de ses quatre voies surchargées. Après quoi, rien de plus simple que de sauter dans un bus et de rejoindre le métro Danube, au pied duquel se tenait la fameuse rue de l'Hélice où l'on m'attendait.

Mais, au bout du passage, il n'y avait qu'une autre rue bête, large, bordée d'usines désaffectées, et silencieuse que c'en était désespérant.

Pas un chat, bien entendu, auquel demander sa route. Je me retournai vers le passage Alexeiev. Tout au loin, la concierge était sortie de son terrier, et me regardait, debout au milieu du porche. En chemin, elle avait récupéré un agent de ville, et maintenant les deux lascars m'observaient, bien appariés, complémentaires... La matraque et le balai. Horrible.

Puisque le métro était censé se trouver en hauteur, et que ça montait vers la gauche, je pris à gauche. La rue grimpait en une large boucle. Sur mon trottoir s'alignaient

des maisons humbles, miséreuses, étroites, à deux niveaux, avec un couloir d'entrée qui sentait, à chaque fois, un mélange de moisi, de pipi de chat, et de chou.

Sur le trottoir d'en face se dressaient les anciennes usines, avec leurs portails rouillés, leurs murs de clôture coiffés de tessons, de barbelés. C'étaient de grands bâtiments de quatre ou cinq étages en calcaire gris jaunâtre, aux orbites vides, reliés entre eux par des passerelles branlantes. Derrière se dressaient des cheminées en briques, bien sinistres sous le ciel pâle. C'était moche, c'était tagué, miteux, brisé, c'était abandonné.

Pas un mouvement ; personne sauf un clochard, ou un fou, qui, du haut d'une bâtisse élevée, m'adressa un long cri hululant et se recula dans l'ombre. Je laissai sur ma gauche une rue des Chauffourniers toute noire de saleté, une rue de Bohême pleine de gravats et de sommiers, une rue de Pilsen dans laquelle une voiture achevait de se consumer, et puis soudain ce fut la fin : un grand mur gris et sale, barbouillé de tags, qui faisait l'impasse tout au bout de cette montée aride. Dans un angle, derrière un encombrement de bagnoles cassées, de caddies, de bouteilles et de verre pilé, il y avait une ouverture étroite, presque une fente : « Passage de Reichenberg ».

II

Je piétinais dans le cul-de-sac en me demandant quoi faire. Le passage, une sinistre ruelle, ne semblait pas très engageant. Dans le silence, je pris soudain conscience d'un grésillement faible et très doux, qui me fit penser à un nid de frelons auquel j'avais dû m'attaquer, sous le toit d'une remise, l'été précédent, à la campagne. Juché au sommet d'une échelle tremblotante, le nez à moins de trente centimètres du nid, avec dans les mains mon fumigène amorcé qui commençait à siffler comme une bouilloire, je n'en avais pas mené bien large. Les insectes, bien entendu, étaient sortis pour voir ce qui se passait.

Soudain, il y eut, dans mon dos, un autre bruit. Ça venait d'une des dernières maisons de la côte : un coup sourd, violent, suivi d'un gémissement de femme. Puis un autre coup, et un cri. Un chat fila d'une porte ouverte, suivi de près par une petite fille qui s'arrêta au milieu de la rue, et me fixa, bouche bée. Un troisième coup ; la fillette regarda vers la porte, et s'enfuit dans la pente. Un autre gémissement, et des halètements féroces. Encore un coup, énorme, qui fit craquer quelque chose. Le chat s'enfila sous un portail.

Je me retournai vers le mur. Le bourdonnement semblait venir de là. Un transformateur ? Un hurlement de rage en provenance de la maison, et une série de chocs ponctués de glapissements, achevèrent de me décider à quitter l'endroit. J'entrai dans le passage, sombre et indistincte fissure.

Je fis trois pas. Quelque chose qui tenait de l'insecte grésilla le long de mes épaules, frôla mes oreilles. Je me baissai, battis des bras, accélérai, pensant encore aux frelons. Quand je me relevai, j'avais changé de monde.

Derrière moi s'étirait le passage, de la longueur d'une maison, étroit à ne pas laisser passer une brouette, et sombre, et humide, avec, au bout, les bagnoles, la rue en pente, les usines mortes, les cris et les coups. Devant moi, se découvrait une petite place lumineuse et propre, avec sur la gauche des piles de bois de chauffage, odorantes, nettes et bien rangées devant le porche de la boutique où l'on vendait aussi du charbon. En face, un mur, sans tesson, par-dessus lequel se penchait un arbre en bourgeons, qui faisait déjà quelques premières feuilles. À droite, la place se creusait un angle dans des maisons basses et bis-cornues, sympathiques. Une quincaillerie y exposait ses produits, sous une toile de tente : des seaux, des arrosoirs,

des moules à gâteaux, et aussi des lampes à carbure, de l'huile, du pétrole. Des balais de concierge. À côté, un boulanger. Là dessus, baignant le ciel et la terre, une lumière dorée qui nimbaît toute chose d'une sorte de bénédiction.

Deux fillettes, furtives comme des ombres, glissèrent dans mon champ de vision et filèrent dans une ruelle que je n'avais pas encore remarquée. Je m'y engageai. Il y avait là des gens. Sur ma gauche, le mur fit place à des grilles ouvragées, et à un portail en ferronnerie, surmonté d'une arche sur laquelle des mots en fer doré étaient soudés. Je pensais à une certaine image de l'entrée du Paradis. Les lettres devaient être en hébraïque.

De l'autre côté, s'allongeait une rue pavée, bordée de maisons blanches à jardinets avec buis, herbes folles, cerceaux, chiens, poules, et petits enfants ; ce que l'on appelle une cour, ou une cité : un petit bout de ville clos sur lui-même. Je compris que je n'y avais pas ma place, et passai là-devant sans pénétrer. J'étais sans doute aux abords d'un quartier juif, mais je n'arrivais pas du tout à le situer.

Poursuivant dans la ruelle, je croisai du monde, passai devant des échoppes. Mais les gens ne me voyaient qu'au dernier moment ; on me bouscula souvent, et, lorsqu'on

découvrait ma présence, on me regardait avec stupéfaction. J'avais sans doute un air parfaitement goy, bien que ceux que je rencontrais ne me parussent pas si différents de moi, en tout cas par l'allure.

Ceci peut-être : leurs habits étaient pauvres. Je vis même des gamins en sabots, et puis, chose inconcevable, un cheval tirant une charrette de fagots, dirigé par ce qui semblait être un paysan pourvu de la plus extraordinaire paire de moustaches qu'il m'eût été donnée de contempler.

Poivre et sel ; « crochue à la Hindenburg » songeai-je immédiatement, voyant en pensée la tête imbécile de cet affreux bonhomme qui trouvait Hitler « vraiment très bien ». Ceci m'aiguilla sur le dirigeable homonyme qui, en s'embrasant et ses passagers avec lui, avait ouvert, en un spectacle atroce et, si l'on aime à croire aux signes, prémonitoire, le terrible second acte des grands massacres du siècle dernier.

Pourquoi avais-je songé au Hindenburg, je n'en sais rien du tout. J'aurais pu toutefois m'en tenir là, et poursuivre tranquillement ma recherche du métro Danube ou du boulevard Wilson sans plus penser à rien d'autre qu'à trouver l'un ou l'autre. Mais mes pensées, sournoises et

malveillantes, s'orientèrent, contre ma volonté, vers cet abominable vingtième siècle. Malheureux ! Je me connais, pourtant ! Tout de suite, l'angoisse me saisit à la gorge. Car l'injustice de masse, l'injustice en gros, me donnent toujours des envies de meurtre. Cent ans après des événements qui ont ravagé toute ma famille sauf un, je tremble encore de rage. Je hais, je hais, je hais les monstres ! Leur seule évocation me donne la fièvre. De l'ancêtre survivant de ces grands cataclysmes, je suis l'ultime rejeton par une suite ténue de descendants stupéfiés qui tous se sont dit : « pourquoi, comment se fait-il que nous soyons encore en vie, et à quoi ça sert ? »

Nous voyageons sur la Terre, nous traversons l'existence sans plus rien espérer. Je suis ainsi l'enfant d'une longue lignée d'êtres gris cendrés, sans illusions, sans autre passion que la vodka, de ces êtres incréants que le vingtième siècle a engendrés en quantités prodigieuses. Ce siècle, la honte de l'histoire, y a creusé comme un cratère. Je ne comprends pas pourquoi la Terre n'en a pas été détruite. Pourquoi devons-nous encore vivre, et attendre, évidemment, d'autres malheurs ? Qu'on en finisse ! C'est tout ce que l'espèce mérite ! Qu'on en finisse... Il faut que je me calme.

Je manquais d'air. Levant la tête, je vis que le ciel roulait des nuées roussâtres, bien dans la tonalité de mes pensées morbides. Pourtant autour de moi des enfants jouaient. Pourquoi eussé-je peur d'eux soudain ? Pourquoi eussé-je la terreur folle *de les voir frir* ? Parce qu'ils étaient Juifs ? Parce que le Hindenburg ? Parce que les Nazis, les Hutus, les Oustachis, Pol Pot, les Serbes, les Jeunes-Turcs ?

Et pourquoi ne retrouvais-je plus le boulevard Wilson, pourquoi l'affreuse concierge, les cris, les coups sourds, la fillette affolée, et pourquoi cette fichue madame Némec me recevait-elle déguisée en guêpe maçonnerie ? Pourquoi vouloir me tordre le cou ? Pourquoi le monde marchait-il si constamment, si obstinément sur la tête ? Où était la sortie ? Où était Gigi, nom de Dieu, la droite Gigi dont je jure de ne plus jamais me moquer ?

Je me mis à courir. La ruelle fit des chicanes, s'enfonça sous des maisons, gicla dans le ciel, se resserra, s'élargit. Des gens me rentraient dedans, des filles jouaient à la marelle, une mère poussa un cri bref et six enfants disparurent dans un trou. Puis mon ombre s'étendit devant moi, et m'ouvrit un passage dans la foule, comme une étrave noire.

J'avais laissé des ruelles à gauche à droite, préférant continuer sur la voie principale. Bientôt le pavage s'y couvrit d'herbes, avec un sentier au milieu. Je longuais une grille de parc avec, de l'autre côté, des arbres, à travers lesquels se devinait une haute demeure. Une silhouette blanche se balançait sous un cèdre ; un petit caniche noir jouait autour d'elle. Dans la rue, il y avait moins de monde ; il n'y eut bientôt plus personne. Je ralentis.

La voie, un chemin de campagne en pleine ville, se resserra encore. Des moineaux passèrent, turbulents, et s'abattirent dans un buis qu'ils secouèrent, selon leur habitude, en piaillant tous ensemble. Sur la droite apparut une cour ombragée sous deux grands figuiers, et un puits, vaste et ancien. Son tambour grinçait. Des enfants riaient en remontant le seau. Un chien les regardait rire, et aboyait, heureux. Il y avait un tas de pommes de terre près d'une remise, avec, sur un tabouret, les triant, une grand-mère. Elle leva un regard délavé qui me traversa, emportant toutes mes angoisses.

Le ciel était redevenu bleu, et il faisait soudain un froid de loup, c'est à dire, bien mordant. Je faisais plein de petits nuages avec mon haleine. Poursuivant mon chemin, j'extirpai mon téléphone, l'allumai, composai le code. J'étais

arrivé à côté d'une espèce de grand chalet d'une architecture un peu russe, en bois rouge, avec un clocheton pointu posé de travers qui lui donnait un petit air à la fois miteux et optimiste, bon enfant.

Devant moi j'entendis un bruit de conversations, et ce fut, je m'en rendis compte à cet instant, la première fois depuis que j'avais franchi le passage Alexeiev, que l'on articulait des paroles dans mon voisinage.

« Allons, les choses vont s'arranger ». Je m'avançai, contournai l'angle du grand chalet rouge, et découvris un bosquet de bouleaux, des bancs, une calèche avec un cheval blanc, un parvis rempli de monde.

Des groupes de Juifs en chapeau et tallith² discutaient, riaient beaucoup. Derrière eux, des escaliers descendaient vers ce qui me semblait être, enfin, une section un peu plus normale de la ville. Je vis même tout en bas passer un camion, à la vérité d'un style un tantinet vieillot, pour ne pas dire antique, mais enfin un camion tout de même, et non plus un véhicule à cheval.

2 Tallith : châle à franges qui sert à certaines prières. Les Juifs très pieux le portent en permanence, sous leurs vêtements.

J'étais ici sur le sommet de la butte. Le chalet à l'ombre duquel je me tenais était une synagogue. Ses portes s'ouvraient et se refermaient à chaque instant. Ce devait être la fin de la messe ou de ce qui en tenait lieu par ici, et le bâtiment n'en finissait plus de dégorger des gens.

Espérant ne pas commettre d'impair en activant un objet électrique au mauvais endroit au mauvais moment, je composai le numéro de la boutique et portai le téléphone à mon oreille. Instantanément, tout le monde regarda l'appareil, puis me regarda, moi. Les yeux s'arrondirent, les bouches ; les conversations moururent, le vent joua dans les feuillages, et je me sentis archi-con.

III

Trois hommes, qui se tenaient à proximité, s'avancèrent doucement. Je décidai de m'excuser, en invoquant l'ignorance des règles.

« Je crois bien que j'ai fait une bêtise, dis-je, en rabaisant mon portable.

— Si vous le dites. Peut-on vous aider ?

— Je me suis perdu.

— Oui, ça m'en a tout l'air. Où cherchiez-vous à vous rendre ?

— N'importe où, en fait... N'importe où...

— Dans ce cas, vous êtes sans aucun doute sur le bon chemin.

— Non, ce que je voulais dire, c'est comment rejoindre le métro Josefov, par exemple, ou Danube... Qu'importe la station, après je me débrouille...

— Le métro ?

— Le métro.

— Mais il n'y a pas de métro dans cette ville...

— Il n'y a p...

— Non. »

À ce moment, un autre homme intervint, petit, vieux, courbé, et très soupçonneux à mon égard. Il me vrilla de ses yeux argentés, et prit à partie celui qui m'avait parlé. « Reb Shachna, demandez-lui plutôt comment il est venu jusqu'ici. Il n'a pas pu monter par les escaliers puisque les grilles viennent tout juste d'être ouvertes ; d'autre part, il ne peut pas être entré depuis le fond, c'est évident. Alors ?

— Tais-toi, ne complique pas tout, lui dit un autre. Monsieur, si vous voulez, par exemple, rejoindre la Place Stanislas, c'est facile : en bas des escaliers, vous prenez à gauche, et c'est absolument tout droit. Aucun moyen de se tromper. De là, vous saurez vous repérer sans difficulté.

— Super. Je commençais à m'inquiéter.

— Et c'est plein de calèches ou d'autobus qui vont partout.

— Je vous remercie, répondis-je, (bien que pas convaincu par cette mauvaise blague à propos du métro). Cependant, monsieur, dis-je en me tournant vers le petit vieux, je suis arrivé ici d'une manière tout à fait normale, en empruntant tout simplement le passage de Reichenberg. »

Qu'avais-je dit là ? Toute le monde poussa des cris, des oh, des ah ! On me regarda comme si j'étais le Golem, qui apparaît quand on ne l'attend pas, et qui disparaît sans qu'on sache comment. Les gens se reculèrent. Si j'avais été chez les chrétiens, on se serait signé, ça ne faisait pas un pli.

Alors, la barbe frémissante, le petit homme soupçonneux s'avança vers moi, le regard d'acier : « le passage de Reichenberg n'existe pas, monsieur le comique ! Pas plus qu'il

n'y a de métro. Le passage de Reichenberg ne peut pas exister, il n'a jamais existé, et il n'existera jamais ! Entends-tu ? Le passage de Reichenberg est une impossibilité ! Si tu es passé par là, alors tu n'existes pas !

— Quoi ?

— Ou peut être que tu le rêves, voyageur !

— Mordecai, laissez-le tranquille !

— Je ne te vois pas ! Tu n'existes pas ! Tu n'es pas ici ! Recule, démon !

— Mordecai ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Tu ne nous vois pas ! Où es-tu ? Saurais-tu nous dire où tu es ?

— Non, bien sûr, je...

— Va-t'en ! Recule !

— Mordecai, ça suffit !

— Je ne te vois pas, je ne t'entends pas ! Réveille-toi, voyageur !

— Mordecai, merde !

— Laisse-moi tranquille, gamin ! Je sais ce que je fais ! J'étais l'assistant de Rabbi Yoel quand c'est arrivé la dernière fois, alors laisse-moi faire ce qui doit être fait ! Regardez, regardez tous ! Je vais le renvoyer ! Vous allez le voir s'immobiliser, et devenir comme aveugle, et puis il disparaîtra comme de la fumée, car tu n'es que de la fumée !

— Reb Mordecai ! Jamais l'on ne s'est comporté ainsi avec un étranger !

— Réveille-toi ! Réveille-toi ! Disparais dans les ténèbres des âges, retire-toi d'ici, retire-toi... MAINTENANT ! »... Ce fut comme si un cheval m'avait rué dessus. Je partis en arrière.

Et j'ouvris les yeux dans une désolation qu'il n'est pas permis d'énoncer. Je n'en dirai que ceci : c'était sombre, c'était lépreux, brûlé, plein de gravats et de ferrailles noircies. Un sentiment de détresse absolue m'étreignit ; je poussai un long cri de solitude, de bête agonisante.

Un souvenir me happa. Ce cri qui s'échappait de ma gorge, c'était le même exactement qu'avaient poussé les cosmonautes de la mission Vesta quand leur module s'était déchiré et qu'ils furent éjectés, trouvant à peine le temps de

sceller leurs scaphandres. Éjectés dans le vide, chacun à soi tout seul s'éloignant des autres, de la Terre, du Soleil, de tout ! J'étais radio à Baikonur, à l'époque ; je travaillais sur cette mission.

Après neuf heures de voyage dans le vide immense, les minuscules petits cris étaient sortis de mes haut-parleurs. Ils me hantent toujours. C'était comme d'entendre des enfants appeler dans le noir d'un navire en train de sombrer. Il n'y avait pas d'issue, pas d'abri... J'ai abandonné le métier. Maintenant je vends du vin, j'en bois, et je m'envoie en l'air avec les clientes quand elles me le demandent. Où est la sortie ?

« Regardez, il ne nous voit plus ! Ha ha ! Il est ailleurs ! J'avais raison, il n'est pas humain ! Démon voyageur, fantôme !

— Mordecai, vous êtes crevant. Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Tais-toi. Maintenant, son corps va disparaître. Eh, le voyageur, vous m'entendez ? Allez vers la lumière ! Trouvez la lumière, marchez vers elle ! »

Oui c'est exact, il y avait une lumière. Grande, blanche, carrée, haute. Tout plutôt que de rester dans ce cadavre d'univers ; j'y devenais fou. J'étais plus que terrifié, je me sentais disloqué, l'âme comme fragmentée au kaléidoscope ; je devais retrouver la sortie.

Je me suis dirigé vers la lumière. J'ai marché, le monde était flou, et, tout en évoluant dans l'ombre sur un tapis de débris qui craquaient, j'entendais les hommes de la synagogue se bousculer autour de moi, se parlant les uns par-dessus les autres, rabrouant Mordecai qui, lui, jubilait de me voir avancer comme un somnambule vers les escaliers.

Les escaliers ? J'ouvris les yeux. J'étais devant une grande fenêtre, aux carreaux brisés. Tout en bas, s'étirait une rue morne, bordée de maisons minables. Et dans la rue, un homme qui marchait leva les yeux vers moi.

Dans la rue je marche. Il n'y a personne sauf un clochard, ou un fou, qui, du haut d'une bâtisse élevée, m'adresse un long cri hululant et se recule dans l'ombre. J'ai eu le temps de voir sa bouche ouverte, et ses mains qu'il a portées à ses tempes. Son cri me frappe comme s'il m'avait lancé un harpon.

Et maintenant, je sais que je me suis vu me voir, depuis en bas, depuis là-haut, et je veux sortir de cette trappe au

milieu des miroirs. Je me recule, je trébuche dans l'ombre, et je tombe dans un escalier comme dans le passé !

Quelqu'un me retint par la manche. Je poussai un cri, j'ouvris les yeux, et je vis enfin de nouveau les arbres, le parvis, la synagogue, la foule qui m'entourait, et ce bon Reb Shachna qui m'entraîna d'autorité vers un banc, en repoussant Mordecai qui bavait de rage. « Venez, nous allons nous mettre au calme. Faites place à cet homme !

— Le passage de Reichenberg n'existe pas ! » hurla Mordecai qui fit demi-tour et s'en alla en gesticulant. Il rentra dans la synagogue. Les portes battirent, blam-bloum, blam-bloum, comme les pédipalpes d'une araignée en train de porter de la nourriture à sa bouche. Sur ce, je m'évanouis.

IV

« Il revient à lui ! Reculez-vous ! reculez qu'il voie le soleil ! » On me tapotait les joues. Je découvris Reb Shachna, l'air profondément inquiet, qui me prenait le pouls. Derrière lui, une foule chuchotante. J'étais assis sur un banc de bois, dans la cour aux figuiers ; il faisait bon. J'étais fatigué au-delà du racontable ; je ne pouvais penser

à rien de cohérent, d'autant plus que toute cohérence avait disparu de mon univers, et ce chaos me tuait.

Le chien vint me renifler. Je constatai avec la plus grande lassitude que je voyais à travers lui. C'était dans l'ordre des choses de ce jour-là.

La foule s'ouvrit : le terrible Reb Mordecai s'en revenait me harceler, précédant un homme qui semblait nimbé d'une grande autorité, et qui était, je l'appris aux murmures, le Rabbi Yoel de Rakov.

« Voyez, Rabbi : il est transparent. On voit le banc à travers lui !

— Que chacun rentre chez soi. Il y a ici grande magie, et danger pour les cœurs peu éduqués. Rentrez chez vous. Reb Shachna, vous pouvez rester, j'aurai sans doute besoin de votre force. Mordecai, vous avez le parchemin ?

— Le voici.

— Bien... » Le rabbin prit l'objet, le fourra dans une poche. Il se pencha vers moi. « Comment vous sentez-vous, mon jeune ami ?

— Ça va ça vient...

— J' imagine. Selon vous, quel jour sommes-nous ?

— Je préfère ne pas me le demander. Quelle drôle de question !

— Si je vous dis que nous sommes le 9 novembre 1938, qu'en pensez-vous ?

— Que c'est la veille du dix. Vous n'êtes pas comique ! »

Le 10 novembre 1938, en l'honneur du quatre-cent-cinquante-cinquième anniversaire de la naissance supposée de Martin Luther, antisémite notoire, Hitler avait décrété une nuit de destructions et de massacres, connue depuis sous le nom de *Nuit de Cristal*. Pour tous les Juifs d'Europe qui vécurent à cette époque, il y eut désormais un Avant et un Après. Le temps d'avant, vor der Reichspogromnacht, fut alors ressenti comme le temps de l'insouciance dorée. Ce rabbin m'affirmait sans sourciller que nous étions la veille du jour J.

« C'est arrivé il y a bien longtemps – je ne me rappelle plus quand, et Mordecai non plus – un voyageur comme vous est venu nous rendre visite. Il était arrivé, lui aussi, par le passage de Reichenberg.

— Qui pourtant n'existe pas, répondis-je.

— Qui pourtant n'existe pas. Mais qui doit s'ouvrir parfois, sinon comment seriez-vous parvenu jusqu'ici ? Mordecai n'aime pas se souvenir de ce passage, car il a failli y rester coincé la fois dernière.

— C'est donc pour cela qu'il m'a rugi dessus...

— Précisément. En outre, il tente de mettre au point une technique de renvoi qui n'implique pas de se déplacer jusqu'à l'endroit des apparitions. J'ai peur, malheureusement, qu'elle ne soit pas tout à fait opérationnelle. Une autre fois, peut-être...

— J'ai énormément de mal à vous croire, répondis-je. Ces dix dernières minutes ont renversé, bousculé cul par-dessus tête toutes mes certitudes concernant la stabilité du monde, mais voyez-vous, malgré cela, j'ai peine encore à vous croire. Il faut que je vérifie un truc »...

Je pris mon portable. Je le réveillai. Il n'y avait pas de signal. Pas d'antenne dans le coin, pas de satellite dans le ciel. Pas de réseau, pas d'Internet, rien. Le vide. Sentiment d'être un naufragé. Que faire ? Réfléchir.

« Ces ouvertures ne doivent pas dater d'aujourd'hui, reprit Reb Shachna. Il y a, dans le fond du quartier, depuis

toujours, une légende qui fait état d'apparitions d'inconnus, du côté de la Cour au marchand de bois... C'est par là, je suppose, que vous êtes arrivé ?

— La première chose que j'ai vue, oui, ce fut la cour, avec ses tas de bois. Très jolie, au demeurant. Comment s'appelle cet endroit ?

— Quoi ça ?

— Eh bien la cour, la petite place.

— On l'appelle la Cour au marchand de bois, tout simplement, et cela suffit. Il n'y a pas de nom au sens où vous l'entendez ; pas de rue Chemetov, pas de place Ferdinand. Cette rue est la rue principale, ici nous sommes dans la cour des figuiers, et là bas les escaliers sont les Escaliers.

— Que dit la légende ? demandai-je

— C'est une affaire bizarre, répondit le rabbin. Jusqu'à ce que je fusse appelé par les habitants de la cour, qui avaient serré dans un angle un de ces voyageurs, nous pensions que c'était là une de ces obscures histoires que secrètent les vieux quartiers. Et puis c'est arrivé, et notre ami Mordecai était là pour m'aider... Voilà ce qui arrive :

des inconnus apparaissent entre les tas de bois, près d'un mur, toujours le même et qui, du coup, fait très peur.

— Quand je suis arrivé, j'avais le marchand de bois sur ma gauche, et l'arbre en bourgeons, par dessus le vieux mur, juste en face.

— C'est bien là, vous êtes apparu à l'endroit exact. Les inconnus remontent alors la rue principale, et ne pénètrent jamais dans les venelles, ils vont tout droit au plus évident ; ils débouchent sur le parvis, aux Escaliers. Là, ils descendent, et s'enfoncent dans la ville tout en bas. On ne les revoit jamais.

— Dans la légende, ajouta Mordecai, le premier voyageur est un grand roux. Le second est noir de la tête aux pieds, et le troisième est blond comme vous.

— Vous sentez-vous la force de vous mettre debout ? demanda le rabbin

— Peut-être pourrais-je avoir un peu d'eau ?

— Ah, mais on aurait dû y penser avant, bien sûr ! Attendez, je vais vous servir, le puits est juste là. Mordecai, foncez me chercher l'écuelle spéciale !

— L'éc... ah oui ! » Il disparut à l'angle.

La foule s'était retirée. Une douce chaleur enveloppait mes membres. Toute la cour baignait dans une grande paix. Le chien s'était allongé sur mes pieds. Mordecai revint avec une espèce de gobelet qui n'avait en apparence rien de terriblement spécial. Un gobelet pour étrangers ? On m'offrit à boire de l'eau du seau. Je me sentis tout de suite mieux.

« On y va quand vous voulez, dis-je.

— Très bien, répondit le rabbin. Reb Shachna, vous le soutiendrez s'il défaille. Et n'oubliez pas qu'il peut à tout moment partir en fumée, pour ainsi dire. Mordecai, vous le retiendrez parmi nous, n'est-ce pas ?

— J'obéis au Rabbi Yoel. Je retiendrai le voyageur de ce côté-ci.

— Alors allons-y ! »

Le retour fut étrange. Au début, la rue était vide. Mais nous avions fait dix mètres à peine que des rires fusèrent dans la cour que nous venions de quitter. C'étaient les enfants, qui tiraient le seau du puits. Le tambour grinçait, le chien riait et aboyait, heureux. Derrière eux, la grand-mère triait ses patates. Elle leva vers moi ses vieux yeux délavés,

et me contempla longuement. « Regardez plutôt où vous allez » me conseilla le rabbin.

Nous repassâmes devant le parc. La silhouette blanche se balançait. Le caniche faisait autour d'elle des galipettes dans le gazon, jouait avec sa balle. Nous croisâmes des personnes. On saluait le rabbin, qui répondait poliment.

Une mère poussa un cri bref, et six enfants disparurent dans un trou. « Vous leur faites peur, m'expliqua Reb Shachna. Nous ne voyons jamais d'étrangers par ici ». Déjà, à l'aller, ces enfants avaient déguerpi en me voyant surgir. Plus loin, les petites filles jouaient toujours à la marelle. Les scènes se répétaient. Je ne fus pas surpris de retrouver le cheval tirant sa charrette, avec le paysan aux grosses moustaches. Je ne fus pas surpris non plus de recroiser une cavalcade de gamins en sabots. Je pressentais, sans pouvoir y mettre des mots, une explication. Le temps, ici, semblait faire des boucles.

Si je repartais en arrière, après avoir croisé le cheval, referais-je peur aux enfants, disparaîtraient-ils encore dans leur trou ? Le caniche tournerait-il toujours autour de la silhouette blanche ? Oui, assurément. Et les enfants riraient en remontant le seau. Cependant, sur le parvis,

qui trouverais-je pour m'accueillir ? J'eus presque envie d'essayer.

C'est ce regard un peu sceptique, que je promenais maintenant autour de moi, qui me fit entrevoir, superposés aux apparences dorées du village juif, de nouveaux aspects aux choses qui m'entouraient. Devant le portail en ferronnerie qui commandait à la cour aux maisons blanches (jardinets avec buis, herbes folles, cerceaux, chiens, poules, et petits enfants), je m'arrêtai : à travers les grilles peintes en vert pâle, je vis, sur les façades propres, des taches noires, des coulées de cendre.

Dans les jardinets il y avait, par terre, cachées dans les herbes, des poutrelles. Au coin des maisons, je vis des amoncellements de briques noircies, du plâtre, des fils électriques, des pneus. Le ciel devint sombre. Je levai les yeux. Une obscurité se répandait sur les choses, de plus en plus vite. Autour de moi, des murs apparurent, qui m'enfermèrent dans une nuit froide, humide. Je me sentis repartir en arrière. Je fis un geste pour me retenir, et ce geste déclencha autour de moi l'envol assourdissant de centaines de pigeons. Je me retrouvai à hurler dans une fosse.

« Ne vous arrêtez pas, venez, venez ! » Mordecai me prit par l'épaule. « Ce n'est plus le moment de flancher, il vous faut avancer. Revenez parmi nous ! » Les yeux de Rabbi Yoel trouvèrent les miens, et je me remis. Je transpirais, j'avais envie de pleurer, je tremblais à nouveau.

« Je me demande ce que vous avez pu voir, murmura le rabbin. Vous semblez à bout de nerf. Où vous trouviez-vous ?

— C'est une ténèbre dans laquelle les choses se transforment en ruines... Je ne veux plus y retourner.

— Le Sheol ! La nuit des morts ! Ni œuvre, ni bilan, ni savoir ni sagesse, tout s'y désagrège... Se pourrait-il que vous veniez de là ?

— Non. Définitivement non... Moi, je viens d'un monde bien vivant.

— Bien sûr, quel imbécile je fais ! Voyez, même un éminent rabbin peut dire des bêtises... Cependant... Cependant je crois que je tiens le bout d'une idée...

— Je vous écoute.

— Non, c'est encore confus. Plus tard, peut-être... Je me demande tant de choses... Par exemple, pourquoi le passage

de Reichenberg existe-t-il ? D'où viennent les voyageurs ?
D'où veniez-vous ?

— Je crois avoir compris que je viens de votre futur.

— Cet objet que vous étreignez...

— Un téléphone portable.

— Un téléphone portable... Ô merveille »...

Le rabbin s'arrêta et me considéra gravement. Deux fillettes, furtives comme des ombres, nous croisèrent. Elles me regardèrent avec un air sauvage qui me rappela Gigi, indomptée et sans compromission, pure et sans défaites, encore naïve, ou peut-être fallait-il dire : innocente ? Innocente avec obstination ? Innocente volontairement. Farouche ! Candide, peut-être.

Tout le contraire du monde que j'entrevois par-dessous le spectacle des ruelles de cet improbable quartier juif... Tout le contraire des gens que je croisais dans mon métier, comme cette Klara Němcová qui s'emmerdait tant dans son appartement qu'elle inventait toutes sortes de mises en scènes pour s'imaginer une autre vie avec amants, alcools, lingerie fine, mari trompé. Attendait-elle seulement quel-

qu'un, ou s'était-elle mise en frais, finalement, juste pour m'étourdir et se payer ma tête ?

Ce qui m'amena à me poser cette question fondamentale : est-ce que Gigi était aussi franchement droite que Rabbi Yoel ? Oui. Sans un seul instant de doute, oui... Le rabbin, justement, me regardait, attendant, interrogatif... Résonnaient encore dans ma tête les échos d'une demande qu'il venait, apparemment, tout juste de formuler. « Pouvez-vous répéter, s'il vous plaît ?

— Je disais ceci : le futur des Juifs n'est pas, aujourd'hui, des plus radieux. Nombreux sont les pays d'Europe qui se cachent cette évidence, mais nous savons, ici, que le Führer allemand appliquera son programme.

— C'est exact. L'avenir des juifs est noir, terrible. Il ressemble à ce que je vois dans ma nuit. Autant que vous le sachiez. Fuyez, fuyez le plus loin possible ! »

Reb Shachna poussa un énorme soupir découragé. Mordecai se recula jusqu'à un mur et se laissa glisser lentement sur ses talons. Les fillettes nous recroisèrent. Elles chuchotaient, mystérieuses.

Rabbi Yoel Rakover ferma les yeux très fort. Il parla, avec, au fin fond de sa voix, un tout petit espoir tremblotant qu'il cherchait à contrôler : « Peut-être, dit-il, peut-être alors que le passage de Reichenberg serait, pour nous, une issue de secours... C'est cela que je cherchais à formuler. Une issue...

— Vous ne savez même pas comment il fonctionne, répondis-je.

— Par contre, nous savons très exactement ce qui ne fonctionne pas, ici : la vie normale, la vie tranquille, heureuse pour le peuple d'Israël... Il y a l'horreur dans notre futur, voilà ce qui nous est garanti, c'est bien ce que vous dites ?

— Pogroms, massacres, déportations, grandes tueries de masses. Oui. Ensuite on niera tout. On discutera jusqu'à vos malheurs, on niera vos morts.

— En définitive, nous sommes comme ce fameux passage de Reichenberg, nous n'existons pas, et nous n'aurons jamais existé. Puisque même notre mort n'existera pas, qui sommes-nous, ici, en ce moment ? Reichenberg, après tout, pourrait être l'issue ! Mordecai, qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas ! Il faudrait aller voir de l'autre côté »...

L'autre côté était plein de bagnoles cassées, d'ordures, de ruines. Mais de l'autre côté, il y avait aussi un gouvernement, une ville, des lois, une fédération européenne, une charte, une Déclaration des droits de l'homme. De l'autre côté, il y avait peut-être des gens abattus, ou dépravés, et sans doute des nostalgiques des années noires, mais il y avait aussi de la politique, et des convictions humanistes qui, pour le moment, étaient ou semblaient bien ancrées dans les habitudes. Deux monstres totalitaires étaient passés et repassés sur notre territoire ; ça laisse quelques allergies durables.

« Reichenberg pourrait être la solution, décrétai-je.

— Alors, allons voir. Mordecai, debout, vite, vite ! »

V

Le mur était plein. La sortie était fermée. J'étais condamné à vivre ici.

« Pas du tout, qu'allez-vous croire ? Mordecai, le parchemin !

— Je vous l'ai remis !

— Ah oui c'est vrai ! »

Rabbi Yoel sortit le petit étui d'une de ses poches. Mordecai brandit un marteau, quelques clous apparurent dans son autre main. Pendant ce temps, le rabbin arpentait ce fameux recoin dans lequel apparaissait, quand ça lui chantait, le passage de Reichenberg. « Voyons voir... c'est ici, je crois, le début de l'ouverture. Qu'en pensez-vous, Mordecai, vous qui avez pénétré dans la faille ? C'est ici, non ? À l'angle de ce poteau de bois ?

— Regardez, Rabbi : entre ce poteau-ci et celui-là, il y a une porte murée. Ça correspond, pardonnez-moi, à la chambre à coucher de madame Zermati.

— Ouh !

— Je suis désolé d'avoir à donner ce renseignement, mais il est exact. En quelque sorte, le passage, quand il s'ouvre, déchire le bâtiment depuis la porte jusqu'au toit, et crée, à travers la chambre, comme une ruelle.

— C'est bien cela, monsieur ? demanda le rabbin

— Complètement, confirmai-je. Sauf que je ne vois pas le lit de madame Zermati, bien sûr, mais un mur tout ce qu'il y a de plus normal.

— Oui, les maisons se repoussent, intervint Mordecai d'un air savant.

— Par conséquent, reprit le rabbin, nous allons maintenir le passage ouvert en plaçant le petit rouleau ici. Ce n'est pas une mezouzah, bien entendu, mais, d'une certaine façon, c'est tout comme. Cependant... je l'ai préparé il y a si longtemps...

— Quoi ?

— J'espère qu'il marche encore...

— Et pourquoi ne fonctionnerait-il pas ? s'offusqua Mordecai. La Parole ne meurt jamais ! Et vous êtes le rabbi le plus puissant de ce côté-ci du Danube !

— Reculez, monsieur, me dit Yoel. Reb Shachna, amenez-le faire un tour.

— Allons chez le marchand de bois, voulez-vous bien ? » Jacquiesçai.

Tandis que les deux autres commençaient à planter le clou en grondant des incantations, nous avançâmes jusqu'à l'entrée de l'entrepôt, vaste caverne toute noire de murs et de plafond, qu'éclairait dans les hauts une débauche de grosses lampes électriques. Les bois de chauff-

fage, rangés par taille, se dressaient en piles bien nettes à intervalles réguliers. Des tas de charbon haussaient leurs cônes le long des parois, sous des trémies qui faisaient dans les murs des ouvertures en forme de meurtrières, toboggans à boulets.

La salle était vaste, rectangulaire, très allongée, bâtie en briques dont beaucoup étaient noircies. Au fond, un comptoir, des diables, des palettes, le marchand et deux clients. La lumière des lampes tombait en douche éblouissante sur les chapeaux, les épaules, et les faisait briller. Le sol était recouvert de gravier. Le plafond était voûté, et semblait en briques lui aussi.

Je me retournai. Là bas, à travers l'ouverture carrée de l'entrepôt, je discernais Mordecai qui gesticulait dans la lumière. Et puis tout s'éteignit.

Reb Shachna n'était plus à mes côtés. Au loin, l'ouverture rectangulaire ne donnait plus que dans une pénombre d'un gris foncé tout juste un peu moins sombre que la caverne au fond de laquelle je me retrouvais. Je foulais des débris de diverses tailles, et mes pas résonnaient. Cette fois-ci, à ma grande frayeur, je me rendis compte que je

n'étais pas seul dans le noir. Autour de moi, s'élevaient toutes sortes de sons incompréhensibles, animaux.

Que se passe-t-il dans le Sheol ? J'entendais des gémissements, des râles ; il y avait des bruits mouillés, et une terrible odeur de sang. Vers la sortie, il y eut un rire fou, gros, énorme, méchant à faire périr. J'eus peur, tout d'un coup, que les deux lourds battants que j'avais vus, de part et d'autre de l'entrée... Je ne pus achever ma pensée : je savais maintenant où j'étais !

VI

« Bon sang, vous nous avez fait une de ces peurs... Et au marchand ! Quand vous avez commencé à braquer et à foncer dans les piles de bois...

— Ça m'a réveillé. Ces sauts d'un bord à l'autre sont épuisants... Je sais où nous nous trouvons, et je n'aimerais pas m'y retrouver enfermé. Alors, si, pour une raison ou pour une autre, nous ne parvenions plus à franchir le passage, permettez-moi de ressortir par les Escaliers, et d'aller me perdre dans la ville. Et surtout, en chemin, parlez-moi ! Ne me laissez plus jamais seul. Ce lieu...

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une briqueterie... Les Escaliers... Ah misère !

— Quoi ?

— Les Escaliers descendent dans les anciennes fosses d'argile... Je sais où je me trouve, je sais sur quel plateau. J'espère sincèrement que le passage est ouvert, sinon je meurs ici. Les fosses sont inondées depuis... tant d'années...

— Allons allons ! Le passage s'ouvre en ce moment même. Venez, Rabbi Yoel doit avoir terminé. Faisons vite, ne nous laissons pas surprendre ! »

Nous courûmes jusqu'au dehors. Sur la place, un Yoel tout excité nous attendait, l'œil brillant comme celui d'un gamin sur le point de faire un mauvais coup. Il trépignait, nous chuchotait des « vite, vite ! » de conspirateur, et nous désigna l'entrée du passage, glorieusement ouverte, solidement maintenue béante par la vertu d'un simple parchemin. Je fonçai entre les deux montants, suivi de près par mes trois lascars excités comme des puces.

Le six janvier 2046 à 16h34, je débouchai sur un tapis de verre brisé, au cul de dizaines de bagnoles garées en vrac

au fond de l'impasse. Sur la gauche se dressaient les affreuses usines désaffectées dans lesquelles Mordecai, qui ne croyait pas mal faire, m'avait renvoyé le temps d'une minute abominable. Sur la droite, s'alignaient les maisons. Des bruits inquiétants sortaient toujours de la porte de l'une d'entre elles.

Dans la rue, grossissant peu à peu, grimpait un pick-up rouge vif, sono à fond. Les trois Juifs qui sortaient à l'instant firent ainsi connaissance avec la musique moderne. Ils regardèrent les bagnoles, la rue, les usines, le pick-up, et reculèrent dans le passage, en attendant de savoir si ce monde était vraiment sûr. Je me retournai vers eux. Une plaque, située en hauteur, un peu à gauche de l'ouverture, attira mon attention.

« Ici, les 16 et 17 juillet 1941, mille-huit-cent-quinze Juifs, hommes, femmes, enfants et vieillards, provenant du quartier Bukovine, ont été regroupés et massacrés par des membres de L'Einsatzgruppe C sous le commandement du SS Gruppenführer Otto Rasch. Ils ne sont pas oubliés. »

Leur souvenir demeure... Le tout copieusement tagué de croix gammées, et d'injures en diverses langues. En contrebas de la plaque, presque transparents, tremblants comme une image mal réglée, Reb Mordecai, Reb Shachna et Rabbi Yoel Rakover, les yeux ronds comme des soucoupes, se donnaient des claques et des bourrades, en se montrant les uns aux autres quelques-unes des stupéfiantes merveilles de mon époque : antennes paraboliques, avions géants dans le ciel, voitures volées, scooters démontés, bouteilles de bière futuristes, capotes interactives et mégots de joints. Le pick-up avec sa sono dont les basses nous secouaient les côtes ne fut pas pour rien dans leur réflexe de reculer encore. Cependant, quelle fascination !

Je relevai mes yeux vers la plaque : *Passage de Reichenberg*. Quand je les redescendis, le mur était lisse, uni, sans ouverture. Puis il trembla, et la ruelle réapparut. Je rejoignis mes trois amis. « Alors, me demandèrent-ils, ça correspond ?

— C'est bien mon époque.

— Ce n'est pas très beau, évidemment.

— Oui, alors, comment dire... » Comment pouvais-je leur annoncer qu'ils étaient des fantômes ? Comment leur expli-

quer ce que moi-même je ne comprenais pas ? Ils étaient morts, nom d'un chien ! Ils avaient été tués depuis cent-quatre ans, bientôt cent-cinq, et ils ne le savaient tout simplement pas. En plus, je leur parlais. Misère ! « Puisque même notre mort n'existera pas, qui sommes-nous, ici, en ce moment ? » m'avait demandé Rabbi Yoel. Que seraient-ils, en dehors du passage ? Sortir pour faire quoi ?

Les parois basculèrent. Les trois Juifs se fragmentèrent, comme vus à travers des éclats de miroir. Le passage allait s'effondrer. Les parchemins de Rabbi Yoel ne dureraient pas très longtemps.

Une cheminée s'écroula. Une gouttière se tordit, cassa et s'abattit avec fracas, manquant de peu Mordecai, qui fit un bond en arrière pour l'éviter. Un grondement monta et les parois tremblèrent, lâchant des gravats.

« Alors, est-ce une issue de secours ? cria Rabbi Yoel. Devons-nous préparer d'autres parchemins ? Pouvons-nous faire sortir les gens par ici ?

— Non ! criai-je. Non ! Je reculais.

— Comment ?

— Ce n'est pas une issue de secours !

- Pourquoi ? Comment ça ?
- C'est vous, l'issue de secours !
- Hein ?
- Vous l'avez trouvée ! C'est le village, votre issue de secours. Je le jure !
- Comment ?
- Je le jure ! Je me reculais encore.
- Expliquez-vous !
- Vous avez trouvé l'abri ! Ne le voyez-vous pas ?
- Non !
- Vous êtes, là dedans, en sécurité, maintenant et pour toujours, je le sais !
- Non !
- Vous n'avez pas confiance en votre dieu ? Il vous a retirés ! Vous êtes dans une bulle de sauvegarde. Vous êtes déjà sauvés !
- Comment ?
- Il vous a ôtés à la mort. Vous vivrez, maintenant ! »

Car au jour du malheur, il m'abritera dans sa tente ; il me cachera dans le lieu le plus secret de son tabernacle...
Psaume de David.

Je discutai longtemps. Ils consentirent à me faire confiance. Ils ne comprenaient pas tout, bien entendu ; ils ne savaient pas ce qu'ils étaient, et je ne voulais rien leur dire qui pût leur ôter l'illusion d'exister. Un fantôme, c'est peut-être fragile... Ils reculèrent ; ils se résignaient. Ils parlaient.

Je voulus les toucher, les étreindre, leur dire adieu, mais le passage me refoula. Tandis que se tordaient les visions et que les trois esprits disparaissaient dans un chaos de formes et de pépiements, un grondement de bête fauve énorme et mal réveillée me hérissa l'échine, me propulsant dehors, paniqué comme un lapin qui aurait mis le pied dans l'ancre de l'ours. Le terrible gardien du passage, menaçant et d'humeur sombre, m'avertissait d'avoir à filer. Je repensais à l'ange qui se tenait à la porte du jardin d'Éden.

VII

J'étais dehors. Le mur s'était refermé. La plaque commémorative était en place, avec ses injures racistes. Derrière la paroi, il y avait la briqueterie abandonnée, à l'intérieur de laquelle tout un quartier de la ville était venu crever. Qu'avaient-ils fait des cadavres ? Les avait-on jetés dans les fosses d'argile ? Et moi qui avais, chez le marchand de bois, marché... marché dans le four de l'usine ! Je n'osais pas y penser plus. J'ai, comme ça, des blocages.

Le pick-up s'était arrêté devant la porte de la maison aux bruits. Un homme en descendit, suivi de la petite fille. Le chat sortit de sous le portail, et galopa les rejoindre. Tous trois entrèrent dans la maison. Je contournai les voitures, et m'avançai dans la rue. J'entendais quelqu'un, une femme, gémir dans l'escalier. Il y eut des éclats de voix, quelques gros bruits lourds, et puis un cortège apparut, sortant du hall :

D'abord l'homme, marchant à reculons, soufflant ferme, tenant par une extrémité une énorme et abominable malle ; à l'autre extrémité ahanait la femme que j'avais entendu souffrir dans l'escalier ; la fillette suivait, avec un sac en plastique. Le chat était sur la malle.

Je proposai mes services pour monter l'infernal bidule sur le plateau du pick-up. Ce ne fut pas refusé. Tandis que la femme se massait les reins, l'homme me demanda : « Ma nièce vous a vu tout à l'heure, sous la plaque des Juifs. Vous êtes historien ?

— Marchand de vin. À pied, et perdu ! »

Pinardier, ça fait toujours bon effet. On me proposa une place en voiture. On me demanda où j'allais. « Métro Danube ? J'y passe forcément. On vous laissera là-bas. Allez, montez !

— Merci ! Dites, est-ce que vous savez ce que sont devenus les Juifs qu'ils ont tués là-dedans ? Je veux dire, ils les ont tués comment ?

— Pourquoi, c'est important ? Non, je ne sais pas.

— Moi non plus, dit la femme.

— Moi je sais, dit la fillette. On nous l'a dit à l'école.

— On vous dit des choses pareilles, s'étonna son oncle. Mais comment ?

— Ben en éducation civique, évidemment ! »

« Et que s'est-il passé, alors ?

— Ils les ont enfermés dans le four à briques, un grand tunnel tout sombre ; ils avaient mis des bidons d'essence. Par les... les trous où sortent les flammes...

— Les buses.

— Oui. Les buses pour cuire les briques, ils ont jeté des grenades.

— Et on vous apprend ça à l'école ? » cria la femme. Elle sentait la vodka. J'eus une grosse envie de boire, d'un coup. Que n'apprend-t-on pas aux gosses, de nos jours !

L'usine est abandonnée. Les chaudières sont démontées, en chemin pour l'Allemagne. Ils ont enfermé les Juifs dans le four à briques. Tout le monde. Dont des tonnes d'enfants. Avant de refermer les portes, ils ont lâché quelques rafales. Maintenant, par les buses, les membres du commando écoutent. Ça prie, ça piaille, ça gémit. Beaucoup sanglotent. On appelle Rabbi Yoel, on l'implore. Il prie tout haut. Toute la salle se met à prier ; ça résonne.

C'en est trop. Vite, le commando dégoupille ses grenades, et les laisse tomber par les trous des buses. Les explosions font trembler les murs ; une poussière rouge tombe sur les épaules des bourreaux. La prière a été cou-

pée net. Il y a des hurlements. Encore des grenades. Et voilà des flammes qui ronflent là-dedans. L'essence a pris feu. Il n'y a plus de cris.

« Boah, de toutes façons, les youpins, ça repousse toujours, me dit le chauffeur un peu plus tard. Ici, ils vont tout casser, et reconstruire. Toute la colline, ce sera un centre d'affaires. Fini, les usines pourries. On exproprie ! Vous voyez, ma sœur déménage, avant l'arrivée des bulldozers. Et qui c'est que vous croyez qui va venir s'installer dans les belles tours flambant neuves ? Je vous le donne en mille ! C'est l'ami Moshé, c'est papi Schlomo. Ils tiennent leur vengeance... Et nous, on gicle, comme d'habitude ! Putain de merde !

— Si c'est des Juifs qui reprennent le secteur, il faudra que je leur dise un truc.

— Ah oui ? Voici le métro. Katie, pousse-toi, laisse descendre le monsieur !

— C'est bon, je passe. Merci, hein...

— Y'a pas de quoi. »

Reb Mordecai, Reb Shachna, Rabbi Yoel Rakover, pauvres fantômes, on vous en veut encore. Ce n'est pas

assez que vous vous soyez fait grenader, il faut encore que vos successeurs se fassent bénir par l'indigène. Et peut-être même qu'en plus, vos descendants vont vous virer. Quel destin !

VIII

Je passai prendre la commande de monsieur Svoboda, qui regrette le communisme qu'il n'a jamais connu, et qui a chez lui un petit autel dédié à Staline. Ensuite de quoi je rentrai à la boutique, écœuré, ne voyant dans la rue ou dans le métro que ce qu'il ne fallait pas voir, publicités, appels au cul, appels au meurtre, vomis, ordures diverses.

Dans le magasin, je croisai un de nos plus gros clients, avocat d'affaires à la retraite et cependant toujours vivant, ce qui est rare, et capable en outre d'ingurgiter vins et alcools ; richissime, et d'une arrogance à donner envie de poser des bombes. Avec ça, ne paye que le plus tard possible. Il me piétina, me grogna dessus, m'écarta. Je valdinguai en direction du patron.

« Vous en avez mis un temps, me chuchota celui-ci d'un air sévère. Vous avez l'argent ?

— Et la commande. Je me suis perdu.

— C'est quoi, ce billet de cent euros ?

— C'est le règlement, avec mon pourboire.

— Eh ben dites-donc, elle n'y va pas de main morte, la Němcová. Vous ne lui faites pas le gigolo, j'espère, hein ? C'est ça qui vous a mis en retard ? »

Je regardai vers Gigi. Elle avait levé la tête, elle nous observait, elle attendait ma réponse. Je ne baissai pas les yeux.

« Ce qui m'a mis en retard, ce sont ses simagrées. Après quoi je me suis perdu dans un quartier qui va être démoli, j'ai rencontré une concierge calamiteuse, un automobiliste raciste et amer, et une petite fille qui apprend des horreurs à l'école. Je ne regrette pas mon après-midi ! Maintenant, j'ai besoin d'un peu d'air, de pureté... J'ai besoin de morale ! » En conséquence de quoi je m'avançai vers Gigi, qui en hoqueta de surprise. Je m'assis en face d'elle. Elle rougeooya un peu, se plongea dans ses paquets. Je l'appelai.

« Gigi...

— ?

— Gigi... Aujourd'hui j'ai vu des choses très moches, qui m'ont fait penser à vous parce que vous n'êtes pas comme ça. J'ai vu aussi des choses très belles, qui m'ont fait penser à vous parce que vous êtes comme elles. Posez ce cutter, vous êtes en train de faire n'importe quoi.

— Mais je vous écoute ! Voilà, je le pose.

— Gigi...

— Oui ?

— J'ai compris que je ne vous arrivais pas à la cheville. Je vous ai toujours prise pour une gourde, parce que vous ne sacrifiez pas aux poncifs de la frime habituelle. J'ai enfin saisi aujourd'hui que vous étiez inestimable, que je suis une merde, et que je dois vous demander pardon. Et ce n'est pas tout !

— HHH !

— Je me suis rendu compte que, chaque fois que je vous regarde, je me trouve bien dans vos yeux. J'y suis à l'abri. Vous êtes mon havre. Arrêtez de tripoter ce cutter, nom d'un chien ! Gigi ?

— Oui, dit-elle d'une voix mourante. Elle posa enfin son arme.

— Me permettez-vous d'être votre fidèle, votre délicat, très amoureux et très respectueux compagnon ? Même de loin, je serais déjà heureux comme tout.

— ...

— Mais si vous me permettez, en plus, d'habiter votre cœur comme vous habitez le mien, ma vie sera complète et réussie et je m'engage à l'instant même à compléter la vôtre et à vous servir de toutes mes forces ! Je le jure. »

Je n'eus pas le temps d'expliquer comment je jurais un truc pareil. Il y eut une explosion de cartons, de ficelles, de papiers d'emballage et d'étiquettes, la petite Gigi bondit par-dessus son plan de travail, me sauta sur les genoux, m'enfonça le plexus, me colla sa bouche partout où ça peut se coller et renversa ma chaise, moi dessus, elle sur moi. Et puis elle n'arrêta plus.

La patronne, à l'énoncé de ma déclaration, était sortie de l'office et nous regardait avec des yeux mouillés. Des clients s'étaient approchés. Le patron eut ce commentaire : « Ça faisait longtemps qu'ils nous crevaient les yeux, vos sentiments pour Gigi. Bon, bien content que tout ceci se réalise enfin. Voici une bonne année qui commence ! Ne

restez pas trop longtemps par terre tout de même ! » Là-dessus, il retourna encaisser mes cent euros.

Les clients s'esclaffèrent, et sortirent leurs téléphones portables pour nous filmer dans notre espèce de catch passionné.

FIN

Remerciements

Voilà...

J'espère que tout ceci vous aura plu. Peu à peu sortiront d'autres titres, rangés eux aussi par thèmes : histoires naturelles, sarcasmes, histoires de bêtes, mythes et légendes.

Bonjour bonsoir, merci à vous tous, et à bientôt...

Allan E. Berger

À propos d'Allan Berger

Né en France au milieu des années soixante, Allan Erwan Berger, grand baratineur depuis qu'il sait causer, a découvert, après quelques décennies passées à être normalement sérieux, qu'il avait envie d'écrire plutôt que de courir après le travail – et de s'étioler en conséquence. Puisque de toute manière la bourse reste vide, à quoi bon s'abîmer la santé ? Amusons-nous, ça vaudra mieux ! Donc voilà : cap sur la littérature et ses merveilleux nuages. L'horizon s'ourle de rose, le ciel se peuple de figures.